

Julien Martin Varnat

Explorations urbaines
Analyse et récits du Grand Lustucru



éditions du commun



Les Éditions du commun reçoivent le soutien financier
de Rennes Métropole et de la Région Bretagne.

Illustration de couverture : Lucie David

Maquette couverture : Clément Buée – www.clementbuee.fr

Maquette intérieure : Marine Ruault et Fabrice Luraine

Relecture : Émilie Bernard, Sylvain Bertrand et Fabrice Luraine

Éditions du commun – Rennes

www.editionsducommun.org



Cette œuvre est sous licence Creative Commons :

Attribution – Pas d'utilisation commerciale –

Partage dans les mêmes conditions 4.0 International.

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

Éditions du commun © octobre 2021

Julien Martin Varnat © octobre 2021

ISBN : 979-10-95630-45-6

Dépôt légal : octobre 2021





Sommaire

Balade, exploration, dérive, traversée, randonnée...	9
Passage 1	13
Passage 2	24
Passage 3	33
Passage 4	43
Passage 5	61
Passage 6	77
Passage 7	90
Passage 8	103
Extraits du Grand Lustucru	137
le point le plus bas de l'agglomération	138
descente de rivière 1	150
descente de rivière 2	158
descente de rivière 3	166
descente de rivière 4	176
bitume en amont et désert en ville	180
visions nocturnes	188
la courbe de dénivelé des 500 mètres	192
ligne droite sur la carte	
– cinéma sur un rail voyageur	200
nocturne intégrale	206
37 passage(s) Grand Lustucru	214



*Quel est donc dedans la plaine
Ce grand bruit qui vient jusqu'à nous?
On dirait un bruit de chaînes
Que l'on traîne sur les cailloux*

Dès le refrain la chanson donne une réponse éclatante :

*C'est le Grand Lustucru qui passe!
C'est le Grand Lustucru qui mangera
Tous les petits gars qui ne dorment guère...
Tous les petits gars qui ne dorment pas!¹*

Ce grand bruit difficile à identifier – «on dirait un bruit de chaînes» – s'incarne soudain dans une figure de croquemitaine. L'entendre s'approcher c'est risquer d'être dévoré. Il rappelle aux enfants que la nuit est faite pour dormir.

Que se passe-t-il si on ne répond pas tout de suite à la question ? Si la croyance au croquemitaine est suspendue – l'eusses-tu cru ? On peut continuer d'écouter pour lui-même ce grand bruit, qui se transforme à chaque couplet : chaînes sur les cailloux, pierres jetées dans un puits, branches sur le plancher. Dans les paroles de Jacques Deval inspirées de Théodore Botrel, cet imaginaire sonore n'a peut-être pas de lien direct avec notre monde motorisé. On dirait pourtant que le grand bruit, aux accents de fanfare et de marche heurtée dans l'accompagnement de Kurt Weill, a le pouvoir d'évoquer une rumeur qui se rapproche. Des espaces

1. *Le Grand Lustucru*, paroles de Jacques Deval, musique de Kurt Weill, 1934.

très amples, ponctués par des sons précis et pas moins intrigants : les cliquetis et les ronflements de machines agricoles ou de machines de chantier, le gargouillis des égouts et des ruisseaux, les sonneries, les alarmes et les sirènes, le bourdonnement des souffleries et des réseaux électriques, les cris et les éclats de voix dispersés par les rues, le passage des convois et des trains de nuit, la présence sourde d'une agglomération dedans la plaine.

En continuant d'élargir cette écoute, on peut aller vers ce grand bruit, ses espaces de résonance et ses entours silencieux, sans attendre qu'il vienne à nous. Peut-être alors le Grand Lustucru perd sa figure de croquemitaine, se libère de ses chaînes et de ce rôle pesant, obliger les enfants à rester au lit quand des sons mystérieux les appellent au-dehors.

En avril 2010, on a tenté une première approche. Le Grand Lustucru est devenu un double nom d'emprunt : celui d'un groupe de personnes à la recherche d'un grand bruit, cette entité fuyante, difficile à décrire, à mesurer, à imaginer, même sous les traits de l'agglomération où l'on vit. Le Grand Lustucru en quête du Grand Lustucru.

Le nom est venu aussi d'un rire provocateur, face aux « Grands » qui se sont multipliés à partir de 2009 : Grand Paris, Grand Lyon, Grand Nantes, Grand Toulouse... et même le Grand Clermont, une modeste et pourtant démentielle agglomération, qui est pour nous le point de départ des balades.

Elles avancent sur des règles du jeu mouvantes, sans préjuger des milieux que l'on traverse, des sols que l'on foule, des individus et groupes sociaux que l'on rencontre. La clique du Grand Lustucru se (re) constitue par cycles et se rassemble différemment à chaque balade – de la bande des six à la troupe d'une trentaine. Quartiers résidentiels, zones, centres, autoroutes, prairies, villages, bosquets, rivières, plateaux, plaine céréalière... composent dans chaque parcours une perception, une image, un corps possible du Grand Lustucru. Avec les forces contraires et les tensions qui le traversent.

Depuis 2010 les «Grands» ont été relégués à des missions subalternes, ou sont devenus des chantiers spectaculaires du grand capital. Le nom et l'institution Métropole s'imposent maintenant comme des figures intimidantes, bruyantes et sans mystère, qui obligent les petits gars à rester dans leurs circuits habituels ou à fuir au loin, pour ne pas se faire dévorer par la machine géante.

Le groupe du Grand Lustucru n'invente rien. Il reprend des voies, des conduites, des règles déjà éprouvées, qui se prêtent à un réemploi au lieu d'être jetées comme des vieilleries du 20^e siècle: la déambulation surréaliste, la dérive des situationnistes, les expérimentations et les performances d'artistes-marcheurs. D'autres inspirations viennent du travail scientifique de terrain, comme les enquêtes de paysagistes, les *transects* de géographes et d'écologues – tracer une ligne imaginaire sur une carte, la suivre rigoureusement sur le territoire.

En chemin s'inventent des actes, des mouvements, des sensations inattendues le long d'un quartier, sur un giratoire, autour d'un pont. L'élan du groupe donne des idées, attise des énergies, exerce une poussée amicale dans le dos. En 2010 je voyais le Grand Lustucru comme un observatoire mobile, et un contre-pied léger à ces processus lourds nommés «aménagement du territoire», «urbanisation». Les inspirations ludiques des autres participant·e·s et les expérimentations sur des terrains multiples ont élargi ces vues initiales. Les balades collectives du Grand Lustucru sont devenues pour moi une manière de s'introduire à nouveau : se réintroduire dans les milieux et les territoires où l'on vit, sans les rattacher uniquement à «la ville» ou à «l'urbain». Trouver des passages communs et des formes singulières, en relation à cette entité innommable, nommée pour de rire et pour de vrai Grand Lustucru.

Un long détour va retracer ce que j'entends par là. Comme les règles du jeu que nous empruntons, d'autres démarches, plus élaborées et pérennes, plus anciennes et répandues, nous accompagnent et nous précèdent. Raconter quelque chose du Grand Lustucru implique de frayer d'abord en leur compagnie, sans effacer du parcours les histoires conflictuelles.

*...Il y a ce passage étroit où on aime se glisser,
là où les grands et les grandes ne peuvent pas nous suivre.
Il y a «Le Château» qui a l'air inhabité. Il y a le bangar
énorme qui grince tout seul. Mais pour nous le grand
frisson, c'est traverser en courant le tunnel à côté du
terrain de foot, et arriver chez les autres d'«En Face»...*

L'*urbex* est devenu un nom commun dans les pays occidentaux et ailleurs, au risque d'identifier toute pratique ressemblante – balade urbaine et périurbaine, dérive, parkour... – à cette *urban exploration*. Au milieu des années 90 et des canalisations de Toronto, Ninjalicious invente l'expression et la définit comme «l'exploration des structures de fabrication humaine, non destinées à l'usage public». Il revendique l'accès à tous les espaces au-delà des limites autorisées : *access all off-limits areas*. Quelques années plus tard, Sylvain Margaine popularise l'appellation en français, et documente l'exploration de multiples *forbidden places*². D'entrée, l'exploration urbaine se démarque d'une histoire liée à la flânerie, à la promenade, à la déambulation, à un art de marcher toujours vécu en relation, même conflictuelle et retorse, aux espaces et aux structures «destinées à l'usage public».

L'*urban* ici invoqué ne renvoie pas à quelque chose de substantiel ni de bien délimité. Il ne renvoie pas non plus aux qualités d'urbanité historiquement prêtées aux espaces publics des villes et aux mœurs citadines, pour les distinguer d'une ruralité jugée grossière et rustique. C'est plutôt un adjectif qui ouvre sur des espaces sans qualités reconnues, sur des actions et des usages à la limite de la légalité, sur un envers de la ville qui n'est peut-être plus la ville ou qui l'est autrement. Par opposition, il distingue l'*urbex* des explorations orientées vers une nature sauvage.

2. Le site de Jeff Chapman alias Ninjalicious, ouvert en 1996, est toujours entretenu après sa mort précoce en 2005 : <http://www.infiltration.org/>, consulté le 10/04/2021. Sylvain Margaine : www.forbidden-places.net/, consulté le 10/04/2021.

L'expression ne fait en un sens que nommer et rassembler des activités diffuses, qui remontent parfois à l'enfance. Dans la trajectoire d'un individu ou d'un groupe, une inflexion vitale se produit quand les personnes s'emparent d'une telle expression et commencent à se définir autour d'une pratique suivie, méthodique, identifient les expériences comparables et les précédents, en font un signe de reconnaissance avec d'autres. C'est sensible par exemple dans ce que raconte le graffeur Quartz23. Pendant des années il se balade dans les endroits déserts d'une ville à la recherche de bons spots à peindre, et prend goût à leur beauté inattendue, leur atmosphère à certaines heures de la nuit : les tunnels, les quais et les pylônes, les fossés ferroviaires, les dessous des ponts, les catacombes, les carrières, les sites en construction. Il trouve un écho sur le net à ses virées nocturnes, dans un réseau international alors en formation, et rencontre sur le terrain d'autres personnes. La pratique du graffiti devient pour lui secondaire, puis inutile. Sa recherche de spots se transforme en «art de s'introduire dans des lieux où nul n'est censé aller»³.

Comme celle de Ninjalicious, la définition semble valoriser la transgression, l'entrée dans des espaces interdits. Ce n'est qu'un aspect, secondaire ou transitoire, des beautés inattendues qui sont recherchées. La négation qui caractérise d'abord ces lieux – non-désignés à l'usage public, où nul n'est censé aller – laisse ouvert le champ d'exploration, conduit vers des lieux et des situations méconnues, dont le mode d'emploi

3. Entretien avec Wilfried Hou Je Bek, «Convergence au cœur de la ville», dans la revue *WorldSigns@*, #2, Hiver 2003, p. 6.

n'est pas donné à l'avance. L'art de s'introduire existe avant et après le frisson de l'entrée : il fait voir certains espaces extérieurs, sans qualité apparente, comme des intérieurs fascinants, et aborde les envers d'une infrastructure comme des endroits où se tenir, explore les arrières ou les dessous d'une voie, d'un bâtiment, avec le même sentiment d'immersion que dans une rue animée. De jour comme de nuit, le Ninja Délicieux cherche à s'introduire partout et seulement à s'introduire, sans occuper ou utiliser les espaces, sans laisser de traces autres qu'un flash photographique. En singeant les codes de bonne conduite ou en infiltrant un groupe, il passe incognito dans un hôtel, une institution publique, une soirée d'entreprise..., repère les entrées de service pour se faufiler ensuite vers les toits, les sous-sols et les salles des machines. Ses mouvements furtifs passent aussi bien d'autres grilles, pour explorer les tunnels de service et le système d'évacuation des eaux à travers toute la ville.

Les sites internet, les forums et les livres se sont multipliés depuis les années 2000, ont initié et documenté des pratiques dans de nombreux pays, avec ce paradoxe de restreindre souvent les définitions initiales. Comme si la contraction de l'expression en un mot-valise qui voyage bien, avait réduit sa portée. Pour beaucoup, l'urbex se confond maintenant avec une certaine tendance, consacrée uniquement aux espaces sans destination, hors d'usage. L'approche se resserre sur des intérieurs bien définis, en prenant l'édifice architectural et la « maison » comme buts d'une exploration urbaine. Maison-usine, maison-hôpital, maison-colège, maison-manoir : tout y passe tant que la maison

est désaffectée, qu'on peut jouer avec ses fantômes depuis les sous-sols jusqu'aux toits.

Cette obsession pour les édifices abandonnés, explorés en leurs intérieurs domestiques et leur intimité trouée, se combine avec une idée extensive de ce qui peut être urbain : un complexe industriel au bord d'une plaine céréalière, un centre de loisirs en surplomb d'une vallée, c'est urbain. Loin de toute agglomération dense, des groupes se réclament parfois du *rurbex*. Ils ajoutent une couche au côté comique de l'appellation : urbex, rurbex, pourquoi pas ruralex, périurbex et suburbex. À suivre cette tendance dominante, les bâtiments désaffectés invitent à faire le grand écart des espaces, à percevoir l'urbain comme une qualité flottante qui se retrouve jusque dans les confins.

Enjamber ce grand écart passe par des expériences fortes, où une géographie distendue se recompose, mais au passé. Par ce couloir temporel, des institutions étatiques placées stratégiquement à l'écart, des bâtiments isolés dans un quartier en transformation, deviennent intrigants, attachants peut-être à certains détails, émouvants parfois comme une maison ou un appartement de famille revisités. Cette pratique de l'urbex mène une sorte d'archéologie anticipée, parmi les ruines en devenir, avec une attention pour leur charge historique ou une fascination discrète pour le retour de la nature : quand le squelette des bâtiments, les sols et les terrains autour, sont peuplés par des animaux, des arbres et des plantes pionnières.

Le lieu à l'abandon canalise le désir du Ninja Délicieux. Facilite une exploration de fond en comble, *off-limits*. Sans destination, les espaces se prêtent à une multitude de parcours. L'art de s'introduire est pratiqué de la façon la plus littérale : on entre dans des intérieurs et des enclos bien délimités, on se retrouve au cœur d'un édifice, au fond de ses caves ou au milieu de ses jardins, avec une sensation d'immersion plus évidente que sous le tablier d'un pont, au bord d'un talus ferroviaire, dans un chantier en construction. Franchir des seuils, des entrées-sorties, traverser une succession de couloirs et de pièces, de cours et de hangars, dans une relation dynamique à des intérieurs inconnus – cette expérience élémentaire peut être rejouée *ad libitum*, par contraste avec un usage des espaces où l'on entre et sort indifféremment, sans appréhension ni désir.

Tant que les édifices sont habités, fonctionnels, ils attirent peu ce type d'exploration, réduisent les mouvements possibles et ne contiennent apparemment aucun mystère. Il faut qu'un bâtiment et son terrain soient mis hors d'usage pour donner envie de pénétrer leurs carcasses. Structures en labyrinthe, architectures insolites, volumes enveloppants éveillent le sentiment d'une intériorité à rejoindre, à retrouver : cette vie secrète et enfuie, qui animait telles façades, telles pièces, tels objets. La quête transgressive hors des limites autorisées se mêle à une quête régressive vers une authenticité perdue. Elle cherche à pénétrer l'âme de ces lieux, imagine leur vie intérieure passée.

Ce désir d'exploration est renforcé encore par la sensation d'échapper aux lieux « où tout le monde est

censé aller», d'échapper aux voies et aux conduites qui y mènent, qui leur donnent une fonction, une affectation, une vie quelconque, en vertu d'un usage public ou privé. Les lieux abandonnés rendent possible le plus grand écart. S'y introduire devient un art de fuir ce que, par opposition, j'appellerai *l'introduction logistique*.

Elle a d'abord les apparences connues d'une infrastructure de voies, d'entrées-sorties, de connexions, de relais et de terminus. Routes, trames, réseaux et câblages divers sont les formes extensibles d'un certain aménagement du territoire, et les passages obligés pour être introduits à tel ou tel espace destiné à l'usage public et privé : centre-ville, quartier résidentiel, zone commerciale et industrielle, parc naturel, lieu patrimonial.

Introduction signifie que ces infrastructures ne sont pas des supports neutres. Elles convoient des milieux et des flux matériels-immatériels, des manières de sentir, des axes de circulation et de perception, avec lesquels les individus et les groupes sociaux apprennent à se mouvoir, à être conduits et introduits, à entrer en relation avec des lieux. Par imprégnation diffuse, comme les vibrations des habitacles de transport ou les émanations d'écran que l'on finit par ne plus sentir. Par apprentissage répété, comme un permis de conduire à renouveler constamment. Logistique désigne la façon dominante dont cela opère et souvent dysfonctionne : distribution des espaces en zones d'habitation, de production, de consommation, de loisirs ; gestion optimale du temps, des entrées-sorties, des flux d'approvisionnement et de circulation.

L'introduction logistique est donc aussi un procédé rhétorique. Elle conduit les individus et les groupes dans un certain récit, dans une imagerie et une façon de s'orienter à travers certains lieux, de les raconter et de les légender. Quitte à laisser dans un hors-champ indifférent les envers et les endroits de territoires entiers.

Aux prises avec cette introduction sans limites spatiales et temporelles claires, les *urbexers* cherchent à s'introduire par eux-mêmes et par elles-mêmes, à se conduire à travers d'autres lieux, en suivant d'autres flux. Explorer vraiment, avec une dose minimale d'inconnu, quand tout semble déjà mis en circulation, connecté, légendé – suivant une rhétorique un peu vide, signalétique, ou surchargée d'indications.

Tout bâtiment non signalé, placé hors circulation et hors circuit, devient ainsi un lieu désigné pour ce type d'exploration. La tendance dominante de l'urbex y voit la façon la plus directe de cultiver un art de s'introduire. Elle cherche les failles de l'introduction logistique à la surface et dans les recoins de lieux abandonnés, de maisons habitées par des conduites fantômes, à travers des intérieurs qui ne sont plus tendus par les mêmes flux.

Le jeu avec la transgression des limites et le désir de s'introduire en profondeur vivent du contraste marqué avec les conduits et les conduites que tout le monde est censé emprunter. C'est creuser une autre introduction, une introduction autonome, en passant par les angles morts, les bas-côtés, les oublis, les ratés du développement urbain.

Ne pas altérer les espaces, donner de faibles indices de localisation, éviter le surnombre et la fréquentation touristique : les codes de conduite partagés par les groupes d'urbex tentent désespérément de préserver l'âme et l'intériorité secrète de ces édifices, leur corps intouché, pour que l'introduction autonome soit un acte quasi initiatique, qui se prolonge d'une exploration à l'autre. On ne finit jamais de s'introduire : de chercher des fuites, des échappatoires à la tannante et ennuyeuse introduction logistique.

* * *

L'exploration urbaine s'est répandue comme nom et pratique collective systématique, passionnelle, en se formulant par manifeste et charte, en partageant des expériences sur les premiers forums et *mailing-lists* du net. Ninjalicious ne se posait pas en pionnier et reconnaissait une longue généalogie de précédents, adeptes des catacombes ou funambules des toits⁴. Avec son sens des définitions, il a saisi sur le vif la connivence forte entre une exploration urbaine au-delà des limites autorisées, et les nouveaux espaces à explorer sur le net, dans un réseau indéfiniment extensible. Un bon feeling de la conjoncture. Au même moment ou presque, Julia Solis a créé un site pour héberger ses histoires d'explorations et annoncer des rendez-vous underground, avec un travail poussé de mise en scène photographique, dans une

4. Voir son intéressante Timeline de l'exploration urbaine, qu'il fait remonter jusqu'à 1793... : <http://infiltration.org/history-timeline.html>, consulté le 20/04/2021.

suite de galeries virtuelles nommée *Dark Passage*. Cette approche artistique s'est affirmée plus récemment dans le *Naked City Spleen* de l'exploratrice Miru Kim, à contre-courant d'une imagerie héroïque de l'urbex⁵. Dans beaucoup de sites et de forums, orientés uniquement vers les bâtiments abandonnés, les vidéos et les photos servent de preuves plus ou moins esthétiques, et illustrent avec emphase la découverte des lieux.

Code de conduite : on évite de laisser des traces, mais il faut des preuves. On ne cherche pas un nouvel usage des bâtiments – occuper temporairement, organiser une fête ou une projection de film, graffer les surfaces. Images et récits déroulent à l'infini les possibilités et les capacités de s'introduire, jusqu'aux espaces les plus difficiles d'accès, à travers les labyrinthes les plus complexes. La divulgation sur le net renvoie à ce besoin consensuel de multiplier les preuves de ce que l'on est en train de faire, et parfois de vanter un exploit. Elle cristallise une tension propre à l'urbex : transformer en flux de données partageables et en communauté virtuelle des bâtiments souvent tenus secrets, localisés par quelques indices, ou déjà détruits et rayés de la carte. Les sites sont alors construits en double virtuel des explorations et en mémorial pour certains lieux disparus, comme le fait Timothy Hannem avec la visite de son « Glauque-Land »⁶.

Plusieurs géographes, urbanistes, philosophes, sociologues, détectent de l'urbain dès que traîne le

5. Julia Solis : <http://www.darkpassage.com/>. Miru Kim : <https://mirukim.com/naked-city-spleen>. Consultés le 20/04/2021.

6. Timothy Hannem : <http://www.glauqueland.com/>. Consulté le 20/04/2021.

moindre câble de réseau, dès que rampe la moindre infrastructure, et que par là déferlent les modes de vie supposés urbains – jusqu’au fond d’une cabane forestière connectée⁷. Les explorateurs et exploratrices le transforment en adjectif élastique. Leurs actions participent en un sens à l’urbanisation de tout ce qui est, incluent dans leur champ d’exploration des bâtiments industriels et agricoles historiquement liés aux territoires ruraux. Elles rappellent pourtant que cette urbanisation avance et rétrograde, se dissipe par endroits, laisse de grands blocs erratiques émerger après une vague de développement et d’abandon.

D’après cet art de s’introduire, l’urbain ne constitue pas un milieu homogène, qui se diffuserait progressivement dans le rural et la campagne, ou les envelopperait complètement. Il n’est pas non plus cet espace-temps circonscrit dont on pourrait sortir d’un trait pour rejoindre la nature, par les moyens et les voies de l’introduction logistique. L’urbex a plutôt affaire à un assemblage hétérogène, éparpillé sur les territoires, où prolifèrent les structures non destinées à l’usage public, les aménagements et les espaces au devenir incertain, les chantiers jamais finis. Pour beaucoup d’urbexers, une introduction autonome n’y semble possible qu’à travers des bâtiments et terrains abandonnés. Dans une quête souvent solitaire où le groupe, la communauté se retrouvent en milieu virtuel.

7. Ce que proclame par exemple la revue *Tous urbains* dans son titre et son credo : <http://tousurbains.fr/index.php/notre-credo/>, consulté le 10/04/2021.

«...certaines plaisanteries réputées douteuses, qui ont été toujours en faveur dans notre entourage, comme par exemple s'introduire nuitamment dans les étages des maisons en démolition, parcourir sans arrêt Paris en auto-stop pendant une grève des transports, sous le prétexte d'aggraver la confusion en se faisant conduire n'importe où, errer dans ceux des souterrains des catacombes qui sont interdits au public, relèveraient d'un sentiment plus général qui ne serait autre que le sentiment de la dérive⁸.»

8. Guy Debord, *Théorie de la dérive* (1956), éditions turbulentes : https://infokiosques.net/IMG/pdf/Theorie_de_la_Derive.pdf, consulté le 10/04/2021. Les citations suivantes sont tirées de cette publication.

Ce sentiment a un air de parenté avec l'exploration urbaine, et s'en éloigne vite dans le temps et dans l'espace. Immergée dans le Paris des années 50, au sein du groupe lettriste qui deviendra situationniste, la dérive comme « technique du passage hâtif à travers des ambiances variées », parie sur les errances précises de petits groupes d'individus, sur fond d'agglomération dense et de rue continue : la ville, ou plutôt une certaine idée de ville, avec ses quartiers différenciés, successions d'avenues et de places, enfilades de commerces et de bars, monuments insérés dans la trame et tragi-comédies entre humains.

La dérive laisse peu au hasard. Technique, elle doit s'appuyer sur les recherches en géographie et sociologie urbaine de l'époque, pour observer l'action du milieu sur les « comportements affectifs » des individus et en tirer des lois nouvelles comme la « psychogéographie ».

Soixante ans après, on peut s'amuser du bluff scientifique qui entoure ce genre de définitions et de pratiques. Guy Debord et les lettristes-situationnistes voulaient se démarquer de l'exploration pittoresque et touristique des bas-fonds et dessous de la ville – la fameuse tournée des grands-ducs dans les cafés et quartiers prolétaires, les visites guidées dans les catacombes ou les égouts – et rejetaient la déambulation des vieux surréalistes, de plus en plus attirés par les arcanes et les merveilles des sciences occultes. De cette psychogéographie pas grand-chose de scientifique n'est sorti. Elle est restée une inspiration vague, ludique, insaisissable, qui met en mouvement – ce qui est l'essentiel.

Transportées à New York dans les années 90, la dérive et la psychogéographie sont sorties de leur nid avant-gardiste en devenant un thème rassembleur pour des festivals croisant *street art* et performances artistiques. En Angleterre au même moment, la *London Psychogeographical Association* a saboté le credo rationaliste de Debord pour renouer avec une tradition visionnaire venue de William Blake et de certains courants occultistes. L'exploration de sites sacrés et de *ley lines* – alignements anciens de parcs, bâtiments, grottes et petites églises délaissées au milieu d'une immense agglomération – en appelle à la magie des atmosphères et aux énergies invisibles des lieux. Présente en filigrane chez Iain Sinclair et d'autres écrivains anglais, cette psychogéographie devient propice aux épiphanies et visions profanes. Un peu lassé des usages quasi publicitaires de l'appellation, Sinclair défend le côté « psychotique » de cette singulière géographie, en fait un voyage de « taureau furieux », *raging bull*, en lutte avec les énergies contraires de la ville⁹. Au cours d'une marche obstinée, le sens profond d'un quartier familier, d'un terrain inconnu ou d'une nouvelle construction affleure soudain à la conscience. Dans un état second, Sinclair laisse jouer en lui des associations d'images, de mots, de sons. Une station du métro aérien, un mur d'affiches superposées en palimpseste, un bâtiment ayant connu plusieurs vies deviennent les supports d'une rêverie dynamique après un long repérage¹⁰.

9. Les citations de Iain Sinclair sur la psychogéographie se trouvent dans cet article du *Urban wanderer* : <https://uncannycities.wordpress.com/tag/nicholas-hawksmoor/>. Consulté le 25/06/2021.

10. Sur les *visionary walks* à Londres, voir Merlin Coverley, *Psychogéographie ! Poétique de l'exploration urbaine*, les Moutons électriques, 2011. Trois livres de Iain Sinclair ont été traduits aux éditions Inculte.

«Technique du passage hâtif à travers des ambiances variées».

Si on prend cette définition au sérieux, quelles expérimentations et observations en tirer ?

Les relations entre décor bâti, intérieurs et extérieurs, rythmes diurnes-nocturnes, activités et trafic, exhalent une certaine atmosphère, émettent un ensemble de sons attirants ou pénibles, laissent un goût dans la bouche et des odeurs dans la mémoire, produisent des ruptures de ton, des contrastes de luminosité, des sensations d'agitation ou de calme plat – les ambiances. Immédiatement sensibles, parfois laissées dans un vague arrière-plan, leurs intensités et leurs contours se précisent dans le mouvement de la dérive. Le passage hâtif détourne les habitudes de la vie quotidienne vers une enquête sur terrains mouvants. Multiplie et reproduit les expériences, y compris alcoolisées, pour se laisser émouvoir à différentes heures par l'atmosphère d'un square, ressentir l'air menaçant qui entoure certains immeubles, écouter disparaître au loin le brouhaha d'une place fréquentée. Le passage rend plus sensibles les variations d'une rue à l'autre, d'un bar à l'autre, d'un quartier à l'autre, d'où ressortent plus vivement les ambiances. Jusqu'à former des unités délimitables, distinctes des unités conventionnelles de rue, place, pâté de maisons, quartier, arrondissement : «unités d'ambiance», dont on pourrait dresser une nouvelle carte.

À suivre leur compte rendu de mars 1956, Debord et Wolman dérivent bien plus loin que les deux rives intra-muros, les boulevards et les avenues habituelles de la flânerie, limites d'un Paris-1860 dont on ne sort

toujours pas aujourd'hui. Venus du Marais de l'époque ils traversent le «rebutant paysage petit-bourgeois» du 11^e, le «pittoresque excessif» de certaines ruelles du 20^e, la «plaque tournante» formée par le bassin de l'Ourcq et la «splendide» rotonde de la Villette, alors désaffectée, puis rejoignent les bars de mariniers du «canal Denis» (les Saints sont proscrits), avant une exploration crépusculaire d'Aubervilliers.

Leur parcours se lance sur des grandes lignes géographiques – direction de points cardinaux, repères déjà connus – et se fie aux attractions-répulsions ressenties sur le moment. Cette contradiction entre les orientations déterminées et les déviations passionnelles, est voulue comme telle. On se laisse aller aux chatolements d'une ambiance aimée, aux ivresses passagères, et on se maintient à flot par le désir de voir plus loin. Les goûts et les dégoûts, même arbitraires, aiguïsent le jugement en le poussant et le repoussant à travers une diversité suffisante de lieux. Cette conduite dynamique amarre la dérive à une succession d'ambiances, dont les contours se précisent en mouvement. Sont bienvenues les observations sociologiques, géographiques, historiques, même laissées dans un état natif, brumeux, qui se condensera plus tard, à la faveur d'autres dérives et enquêtes.

La plaque tournante formée par la rotonde de la Villette, l'entrée du canal de l'Ourcq, la courbe du métro aérien, le boulevard de la Chapelle, l'avenue de Flandre – et les trafics de toutes sortes, aujourd'hui encore, qui lui sont associés – est un exemple de ces observations où différents domaines de savoir sont mis en jeu, et chargés d'affect.

Cette belle expression de plaque tournante renvoie à la mécanique de l'aiguillage ferroviaire, transformée ici en un manège passionnel : les dérives ramènent souvent, irrésistiblement, vers ces plaques tournantes d'où repartir ensuite, comme relancé par une force centrifuge ou un changement de direction. Elles reposent sur ce que j'appelle un trafic complexe, où la densité de circulation – le trafic au sens courant – se complique d'autres circulations apparemment moins fonctionnelles et linéaires, qui vont des promenades de badauds et touristes aux activités interlopes ou jugées telles – le trafic au sens parallèle.

Une succession de dérives, menées depuis différents quartiers à différentes heures, est nécessaire pour avoir au moins un aperçu sensible, hautement scientifique, de tous les mouvements qui arrivent et repartent, et des conditions stables, du faisceau d'habitudes qui soutiennent une plaque tournante, la rendent si attractive et influente.

Dans cette approche dynamique, les ambiances peuvent être saisies comme milieu et flux, en un sens géographique, sociologique et affectif. On ne les traverse pas avec indifférence, sans appréhension ni ressenti de ce qui entoure. On participe à leur intensité. On se sent modifié·e au passage. Atmosphère des heures et des saisons, pression des différences sociales, limites et seuils de territoires, vides et pleins du bâti, flux et reflux de certaines activités, interdépendances avec d'autres milieux proches et lointains.

La technique de la dérive veut articuler ensemble l'immersion et la traversée : être capable de se plonger dans une ambiance, d'en être partie prenante, et passer à une autre en s'immergeant aussi bien. À la différence de l'urbex focalisé sur un lieu abandonné, la dérive inclut ces moments de passage entre-deux, avec les courants et les reliefs du terrain qui conduisent ailleurs. Immergée elle trouve au fond d'une ambiance les impulsions pour continuer plus loin. Dans cette succession syncopée, elle tente de circonscrire et observer chaque ambiance, expérimente les transitions de l'une à l'autre, repère leurs influences sur les émotions, le corps, la respiration, jusqu'à la façon de se tenir ou de se laisser aller. C'est l'inclination forte que je retiens.

En décembre 1958, Abdelhafid Khatib publie son *Essai de description psychogéographique des Halles*, une des rares études situationnistes explicitement basées sur une série de dérives¹¹. Si l'approche sensorielle-affective est importante, la technique de la dérive suppose un sens des conditions historiques et sociales, exacerbées ici par le contexte de la guerre d'Algérie. Au cours de son étude, Khatib est arrêté deux fois par la police du couvre-feu, qui interdit depuis septembre 1958 aux «travailleurs nord-africains» de circuler entre 21 h 30 et 5 h 30 du matin. Il parcourt et observe l'unité d'ambiance de ce quartier des Halles, alors brassé toute la nuit par le commerce de gros et de détail, et le trafic complexe qui gravite autour. Au fil des heures, le «décor mouvant» des étals de marché, empilements

11. Abdelhafid Khatib, «Essai de description psychogéographique des Halles», dans : *Internationale situationniste*, Librairie Arthème Fayard, 1997, pp. 45-50. Les citations suivantes sont tirées de ce texte.

de cageots, regroupements le long des cafés, embouteillages de camions et de charrettes à bras, passages des diables et triporteurs, accompagne la dérive et fait ressentir de façon fluide l'unité d'ensemble. Elle se compose de quatre «zones d'ambiance», qui interfèrent autour de la Bourse du Commerce, avec leurs différentes tonalités : «laborieuse et gaie» le long des restaurants fréquentés par les travailleurs / «déprimante» parmi la «foule masculine misérable» venue se divertir dans la «zone de la prostitution / «agitée» par le «divertissement bourgeois» et le tourisme autour de certains commerces et restaurants renommés / «bizarre et floue» dans les rues où les activités nocturnes s'atténuent et resurgissent par endroits. À l'ouest, la Place des Victoires et les bâtiments de la Banque de France apparaissent comme des barrages contre l'influence des Halles, contre le débordement de son unité d'ambiance sur les «beaux quartiers du capitalisme».

Pris au jeu du trafic complexe et des parcours sinueux, avec les étals, les rues et les afflux de personnes qui changent sans cesse de configuration, Khatib entrevoit dans ce décor nocturne, cette unité d'ambiance mouvante, la possibilité «d'édifier des labyrinthes perpétuellement changeants à l'aide d'objets plus adéquats que les cageots de fruits et légumes qui sont la matière des seules barricades d'aujourd'hui». Pour ne pas rester pure fantaisie d'un petit groupe, cette possibilité ludique dépend de transformations politiques :

«Le déplacement projeté des Halles hors de la ville entraînera un nouveau recul du Paris populaire qu'un courant continu rejette depuis cent ans, comme on sait,

dans les banlieues. Au contraire une solution qui va dans le sens d'une société nouvelle commande de conserver cet espace au centre de Paris pour les manifestations d'une vie collective libérée.»

Les suites sont en partie connues, à Paris et ailleurs. Entraînées dans une certaine dérive des continents, les plaques tournantes et les plaques tectoniques des villes se sont déplacées, par lentes progressions et violents séismes. Les quartiers centraux maintenant quadrillés par le tourisme et le shopping ou laissés à la paix résidentielle peuvent toujours être traversés hâtivement et observés comme des ambiances particulières. Aussi comme des images et des idées de ville un peu usées. Une dérive en charrie les fragments au loin et se cherche d'autres passages, d'autres variations. Elle continue de ressentir les «lignes de rupture» et les courants contraires, de repousser certaines ambiances et de se laisser surprendre par d'autres. Face au relookage de quartiers entiers, elle tourne parfois en rond en se demandant quoi faire.

*Guy Debord est maintenant le nom d'une allée
près du canal (Saint -) Denis, à Aubervilliers, en face de
l'énorme centre commercial Le Millénaire...*

*C'est un signe, qui donne envie de s'arrêter là, en finir
avec la dérive, et regarder pensivement les eaux du canal.*

*C'est une provocation ironique, qui donne envie
de continuer plus loin, autrement...*

*Sur les rives de la Tamise, des groupes de ninjas
délicieux et de pirates dériveuses partent à l'abordage des
nouveaux quartiers, à l'assaut des nouvelles tours.*

Leurs mouvements prolongent l'*urban exploration* en *place-hacking the city*, comme le raconte Bradley L. Garrett, qui a étudié en anthropologue-participant les actions du *London Consolidation Crew* de 2008 à 2012.

Garrett reprend les définitions larges de Ninjalicious – explorer les structures non destinées à l'usage public, accéder aux espaces non autorisés – et rappelle leur connivence avec le *hacking*. S'introduire dans un réseau informatique réservé à l'armée, s'introduire dans un fort militaire en exploitant les failles du système de surveillance sont deux actions connexes, pas seulement par analogie :

«Dès les années 80, le terme *hacking* était appliqué à l'espace physique par la *Technology Hackers Association* du MIT, qui apprenait à crocheter les serrures et infiltrer les tunnels d'aération sous l'université. Les mêmes étudiants commencèrent à grimper sur les toits [...] [et déjouèrent] la sécurité du campus pour accéder à des points de vue non autorisés après minuit»¹².

Hors des campus il est possible de pirater la plupart des espaces (*places*) non destinés à l'usage public. Les groupes et *crews* du *place-hacking* se rapprochent alors des modes d'action et de perception du parkour. Inventé par David Belle et ses camarades depuis leur quartier de Lisses au sud de Paris, cet art du déplacement félin trouve des prises, des rebonds et des passages là où on ne voit que blocs, grilles et murs à contourner / trace

12. Bradley L. Garrett, *Explore everything: place-hacking the city*, Verso, 2013, p. 19 (Pour les livres en anglais, traduction de l'auteur).

une route non prévue par les usages fonctionnels des bâtiments et du mobilier urbain. Avec moins de virtuosité et de vélocité, les groupes de *place-backers* utilisent des modes d'action comparables, et mettent cet art au service d'une exploration intensive et extensive : vers des intérieurs et des espaces de plus en plus difficiles d'accès, à l'échelle de territoires de plus en plus vastes et ramifiés.

Pénétrer un ancien fort militaire, explorer des usines désaffectées, ramper dans les anciennes carrières souterraines de Paris, escalader les murs de brique sumériens et les cheminées de la splendide Battersea Power Station – sont des expériences initiatiques qui bientôt ne suffisent plus. Il faut sortir du passé, aller défier les forteresses actuelles des centres : tours et buildings en construction ou achevés de la *City*, de Southwark et de Canary Wharf. Ces enclaves protégées, terminaux et terminus de la finance mondiale, sont physiquement « craquées » (*cracked*), et surplombées de façon jubilatoire. On domine un temps les tours qui dominant continuellement, de leur base jusqu'à leur silhouette lointaine, par leur profil publicitaire et leur rôle de vitrine capitale.

Les parcours de grimpe, les cache-cache et les poursuites avec les vigiles et la surveillance donnent à ces panoramas plus qu'une qualité visuelle : une sensation haptique – toucher avec le corps entier les aperçus fuyants et les plongées depuis la *skyline*. Les prises utilisées pour monter et accéder au sommet se transforment en une prise globale sur la ville globale, depuis un corps traversé par un imaginaire super-héros,

super-héroïne – homme-araignée, femme-chat ou chauve-souris, qui passent de toits en échelles, rebords et surplombs.

Des fils imaginaires sont tendus entre les toits d'immeuble, les ponts à haubans, les grues de chantier, les parapets de monuments, comme si l'on pouvait danser un temps sur le squelette de l'immobilier, sur les sièges sociaux des grandes entreprises, sur les trônes des institutions, sur le crâne chauve du patrimoine, et de là, surplomber les espaces destinés à l'usage public-privé, ce maillage de la vie quotidienne qui ne peut plus être le lieu des aventures.

Dans ces voies ascensionnelles, les *crews* du *place-backing* côtoient les performances et l'imagerie des *high-climbers* et *rooftoppers* : insérer le corps parmi les monuments, en plongée et contre-plongée, poser en silhouette sur une avancée de gratte-ciel, fixer des vertiges à la pointe d'une antenne, sentir en nous le géant, la géante qui survole les falaises des villes.

Le risque est de se transformer en performance-*selfie*, jouant à 300 mètres de hauteur dans le ciel des dominants une petite scène narcissique personnelle. Depuis ces impasses des sommets et des panoramas, les *place-backers* renversent le jeu et vont explorer les tunnels de canalisation et les stations désaffectées du *tube* londonien. Les milieux souterrains de la ville deviennent plus intrigants que la rue, impliquent un réseau plus complexe et surprenant, avec l'épaisseur de croûte terrestre mobilisée pour les besoins de circulation des flux.

Après une exploration même partielle des voies, l'imagination prend le relais et donne cette sensation de prise étendue sur une vaste infrastructure. Sensation qui infuse dans le corps revenu en surface, rendu au sol. Les perceptions habituelles s'insèrent dans un feuilletage vertical, fissuré, depuis les couches souterraines jusqu'aux lignes gratte-ciel.

«Nos premières explorations révélèrent des failles [*cracks*] dans la façade du spectacle urbain. L'exploration ultérieure, conduisant à l'infiltration de l'infrastructure, n'était rien de moins que le rejet de notre pacte avec les normes sociales.»¹³

Infiltration est le nom du fanzine et du site de Ninjalicious. La figure de l'agent secret ou de l'espion fascine certains groupes d'exploration urbaine. Leurs étranges missions n'infiltrèrent pas des milieux sociaux ou des organisations politiques, mais des constructions et des réseaux matériels. Ces groupes rivalisent parfois entre eux et se mettent en compétition pour craquer un système de sécurité, trouver une entrée secrète.

Garrett infléchit le sens vers une infiltration à grande échelle – l'infrastructure, comme soubassement du spectacle urbain. Inspirée par les situationnistes, cette traversée du décor veut aller plus en profondeur que le terrain de jeux mouvant de la dérive. Elle se donne des permis d'introduction plus étendus que l'urbex des lieux abandonnés, s'introduit dans les espaces destinés à un usage privé ou étatique, jusqu'aux émergences

13. *Explore everything*, op. cit., p. 126.

depuis une bouche de caniveau, un tunnel de métro, une échelle de secours, un fossé ferroviaire. L'infiltration de l'infrastructure rend poreuse la structure habituelle des expériences en ville, perçoit des trous multiples dans la trame. Cette exploration se poursuit pour elle-même et ne vient pas confronter, dans l'espace public, la structure des propriétés ni revendiquer un droit de passage illimité. *Place-backing the city* est une belle formule grandiloquente : la ville ainsi piratée ne l'est que par incursions éphémères dans son infrastructure, en prélevant quelques flux de données sensorielles et des points de vue non autorisés. Plutôt qu'une réappropriation des lieux et des espaces – comment se réapproprier un rebord de gratte-ciel ou une salle des machines ? – Garrett fait du *place-backing* une recherche d'expérience authentique, par contraste avec une vie quotidienne soumise aux normes sociales.

Quelques pages plus tôt, Michael Cook suggère cependant un sens supplémentaire :

«L'environnement bâti de la ville [*built environment of the city*] a toujours été incomplet, par omission et nécessité, et restera ainsi. Malgré la vision des futuristes, le travail de nos planificateurs et bétonneurs reste heureusement fracturé et discontinu, un espace urbain [*urban field*] fendu de marges intérieures, criblé de trous par le délabrement, sous-tendu par des voies d'eau secrètes.»¹⁴

Infiltrer comme l'eau infiltre le sol, les pores d'une membrane, coule le long des canalisations et à

14. *Explore everything*, op.cit., p. 115.

l'intérieur, monte en vapeur vers les sommets, passe par les trous et les marges de l'espace urbain. L'infrastructure n'est pas un support neutre, étanche, de cet environnement bâti. Elle convoie avec elle des couches d'atmosphère, des épaisseurs de terrain, souvent habitées par d'autres vivants. S'infiltrer veut dire aussi s'introduire dans de tels milieux : voies d'eau secrètes, tunnels des canalisations et des systèmes d'aération, tunnels hors service du métro, sous-sols des bâtiments, réseaux à mi-hauteur des échafaudages, des passerelles et des câbles électriques, sommets des tours et des buildings. *Place-hacking the city*, s'infiltrer et s'introduire autrement dans la ville, par certaines failles et milieux conducteurs.

L'infiltration finit mal. En 2011, une partie du groupe est attrapée par la police dans une station abandonnée du *tube* et ne peut s'évaporer. Au sein des communautés disparates de l'exploration urbaine, les perquisitions se multiplient. Onze membres du *London Consolidation Crew* sont arrêté·e·s en août 2012 sous l'accusation de «conspiration en vue de commettre des dommages criminels». Au bout de deux ans de procédure, sept membres, dont Garrett (qui est américain), reçoivent une décharge conditionnelle, qui les éloigne de fait pour les années à venir de toute action illégale.

Malgré l'intensité de l'expérience, le *place-hacking* de la ville globale et le piratage de sa surveillance paranoïaque en vue des JO 2012 n'ont pas eu lieu. Ce n'était pas le but. Garrett reconnaît que le *crew*, même sorti des explorations solitaires d'un certain urbex, n'a jamais cherché la confrontation politique ni le *reclaim*

des rues, des espaces et des réseaux. La consolidation du *crew* exprime le renforcement mutuel des individus dans un moment vécu ensemble, qui peut aller jusqu'à la fusion, *merge*. Se mouvoir dans un corps plus grand. Cette capacité nouvelle, plus qu'individuelle, emmène seulement vers d'autres explorations, poussées encore plus loin. Lié au mouvement squat comme base de vie collective, le *crew* suit ses propres aventures, à distance de toute action revendiquée. Comme d'autres bandes et groupes, leur infiltration pirate est un hommage étrange au capitalisme :

«Les explorateurs comprennent le rôle que l'investissement financier joue aussi bien dans la création de nouvelles constructions que de ruines, et là où des mouvements antérieurs connectés avec ma notion de *place-backing* condamneraient le capitalisme pour avoir créé de l'espace stérile et chercheraient à transformer les rues en champs de bataille, dans un effort pour renverser l'ordre social dominant, les explorateurs urbains célèbrent le capitalisme autant pour ses succès que pour ses échecs, se réjouissent de la construction de nouveaux gratte-ciel comme des crises économiques qui les vident».¹⁵

Le désir de s'introduire dans des lieux se noue aux cycles d'investissement, aux vides et aux pleins de l'afflux financier, de la convoitise politique. Infiltrer-investir. Le capitalisme fixe des vertiges en plexiglas et vouloir les défier, faire monter l'adrénaline en haut des tours, c'est en partie accepter le terrain de cette compétition. Des pleins de l'accumulation aux vides de la

15. *Explore everything*, op. cit., p. 205.

délocalisation, la critique se répercute dans les lieux de l'urbex quand il devient *ruin porn* : fascination perverse pour les ruines de la ville industrielle, collectionnées et mises en scène pour leurs intérieurs inhabités, vidés. Le trompe-l'œil de Detroit. Ces ruines et leurs environs sont en fait souvent utilisés, habités et chargés des tensions du présent¹⁶.

Garrett relève aussi l'attitude viriliste de certains *crews*, en grande majorité composés de *young white middle-class men*, comme c'était le cas des lettristes-situationnistes. Quelles pulsions non formulées animent l'urbex, le *place-backing*, avec cette obsession des intérieurs perdus et des panoramas surplombants ? Quels désirs de s'introduire se transforment en désirs compulsifs de conquête virile ?

16. Diane Scott, *Ruine*, Éditions Amsterdam, 2019, pp. 40 et 55. Sur les relations multiformes aux ruines à Detroit, voir le film de Florent Tillon, *Detroit ville sauvage*, 2010 : <https://vimeo.com/116587539>, consulté le 02/09/2021.

«Je pense qu'une grande partie de ce qui s'appelle psychogéographie maintenant, ce sont juste des hommes de classe moyenne qui se comportent en explorateurs coloniaux, montrant leurs découvertes et surveillant leur terrain.

J'ai passé les 20 dernières années à déambuler dans Londres, vivant de façon précaire, j'ai eu environ une cinquantaine d'adresses.

Je pense que ma compréhension et ma négociation de la ville est très différente de la leur»¹⁷

17. Laura Grace Ford, «Introduction de Mark Fisher», dans : *Savage Messiah*, Verso, 2019, p. XVI.

Si la psychogéographie est devenue une appellation sous contrôle, Laura Grace Ford revendique la dérive, en français dans le texte, associée au nom anglais (*drift*) et à la profusion de sens des verbes à particule (*drift through, drift down, drift away...*). Elle relie parfois cette pratique à la perambulation, un vieux mot commun aux deux langues, pour désigner l'arpentage d'un milieu géographique jusqu'à ses confins : forêt, plaine agricole, marécage, bassin fluvial, secteurs d'une agglomération...

Au cours des années, dérives et perambulations ont pour base et repère une cinquantaine d'adresses, trouvent des relais disséminés un peu partout dans le Greater London, et connectent les zones liminales de la ville entre elles : quartiers populaires de l'est et du sud ; rues, passages, bars et bouges des vieux centres ; dessous et abords de la Westway, autoroute surélevée divisant l'ouest en deux ; ensembles de tours modernistes, brutalistes et vieilles, avec leurs labyrinthes de parcs, coursives, escaliers et balcons ; canaux, marais, bosquets, sentiers broussailleux, habitations précaires et petites zones industrielles de la Lea Valley ou de l'île aux Chiens.

Seule ou en compagnie, à pied ou parfois en van, Laura Grace Ford traverse au présent les souvenirs des années 90, quand elle arrivait de son Yorkshire ouvrier. Dans la série de fanzines composés entre 2005 et 2010, les dérives s'entrelacent à d'autres plus anciennes, laissent remonter des émotions, des visages aimés, parmi les groupes de prolos, punks, goths, artistes, skins, ravers, qui se croisaient alors et se tenaient à

distance des *yuppies* – *young urban professionals*, cadres supérieurs affichant une urbanité cool et branchée. Au passage de lieux disparus, transformés ou étonnamment intacts, reviennent les échos de *free parties*, de virées en bande, d'occupations temporaires et de luttes massives – contre une autoroute urbaine à Claremont road en 1994, pour la réappropriation des rues avec *Reclaim the streets*¹⁸. Dans ces entrelacs apparaissent les « fantômes du futur » comme le dit Mark Fisher en introduction au livre de Laure Grace Ford *Savage Messiah*: d'un côté les familles photoshopées sur les panneaux de chantier, visages d'une rénovation urbaine qui privilégie les *yuppies* et leurs *yuppiedromes*; de l'autre ces promesses d'un Londres liminal, transversal, enfant des années 70-80 qui serait parvenu à grandir encore, et durer.

Sur le chemin de la River Fleet, affluent de la Tamise devenu canal des eaux de pluie et des égouts, Ford laisse les « explorateurs coloniaux » gérer et contrôler leurs terrains. Elle suit la direction géographique de la rivière en plein milieu du Central London et multiplie les divagations autour de cette pente principale, perambule dans ce bassin entièrement urbanisé et se faufile à travers rues, passages secrets, labyrinthes intérieurs et chemins à tracer soi-même (*carved paths*). En solitaire, en duo amoureux ou en *crew*, cette longue suite de dérives exprime en surface la pulsation érotique de la rivière souterraine :

18. Sur *Reclaim the streets*, à la jonction du mouvement des raves parties et des luttes environnementales, ce montage réédité en 2012 par Agustin G. de Quijano : <https://vimeo.com/63720084>, consulté le 14/04/2021.

«Je suis le chemin de la Fleet comme elle court à travers la ville tel un courant enterré. Les désirs réprimés de la ville coulent à travers des tubes et des conduits cachés et deviennent des contre-récits, une jouissance écrite dans un engagement euphorique avec la ville. [...]

Les rires et les cris perçants ricochent dans la vallée de la Fleet. J'entends le son de l'eau précipitée dans une grille sous mes pieds. La rivière menace à chaque instant de sortir de ses limites, dans un état volatil, intoxiqué.

À l'angle de Fleet road, le pub *The Stag* est un repère, le passage d'une frontière imperceptible qui m'emmène hors de portée des quartiers riches d'Hampstead vers le royaume du chaos et de la spontanéité.»

Quelques dizaines de pages... et de jours, et de rues, et de pubs, et de monuments, et de lieux abandonnés, et de visions anciennes, et de retrouvailles, et de squats, et de nuits, et de flirts, et d'embardees – plus loin :

«[On emprunte] une longue descente sur les rives pentues de la Fleet, une déviation par les escaliers du viaduc d'Holborn [...] Chaque fois qu'on se touche je sens mille particules de bonheur parcourir ma peau [...]

Il me suit à travers différentes maisons, couloirs et salons. On grimpe l'escalier de secours et on s'introduit [*break into*] dans un appartement inoccupé en bord de rivière.

Réveillée à quatre heures du matin, j'écoute une bande-son étrange qui me tire dans d'autres sphères et me repousse hors. Il dort dans mes bras, défenses temporairement levées. Je rêve sans vagabonder loin, ne supporte pas la séparation du sommeil [...]

Je grimpe sur le pont où la Fleet se déverse dans la Tamise. Les espaces, les voix et les désirs se dissolvent dans un royaume océanique. C'est la dissolution de chaque chose dans autre chose, l'épanchement [*the channeling*] dans l'inconscient collectif. C'est le dénouement de deux mois de dérive alcoolisée [*bender*], chaque chose se dissolvant dans un chaos indifférencié.»¹⁹

Exploration et introduction déposent ici leur barda viril et colonial. C'est vers l'infiltration liquide, l'insinuation poreuse, le débordement possible, que conduit cet élément érotique-aquatique. Dans cette expérience singulière de la Fleet, les ivresses et les escapades amoureuses s'entrelacent étroitement aux ondulations du parcours. Sans être aussi charnelle, n'importe quelle dérive s'accompagne de désirs volatils, d'énergies sexuelles transformées, d'aspirations vagabondes, de frustrations anciennes, d'attirances troublantes vers certains lieux ou de répulsions pour d'autres ambiances. Ce ne sont pas seulement les désirs de tel individu ou de tel groupe qui émergent, mais les courants et les flux de désirs qui traversent une ville et ne trouvent pas à s'épancher dans les voies et les espaces conçus pour. Sont détournés vers des travaux obligatoires. Restent à la porte des centres

19. Laura Grace Ford, «Walking the path of the River Fleet», dans *Savage Messiah*, Verso, 2019, Fanzine n°6.

attractifs et des rêves de consommation illimitée. L'insatisfaction bouillonne en dessous, dans les conduites et les conduits, macère dans les esprits et les corps, anime en souterrain une recherche d'ivresses sensuelles et de joies diffuses, qui ne seraient pas encloses dans une unité de temps et de lieu. C'est une rivière canalisée qui voudrait déborder. Brassier l'inconscient collectif dans la Tamise et le faire divaguer hors.

Le désir d'accéder à tous les espaces non autorisés, la fascination pour les friches d'une ville ou d'un territoire sont animés par des passions et des insatisfactions comparables. Qui s'expriment parfois dans des poses viriles ou se renversent en attitudes puritaines. Avec la Fleet et d'autres expérimentations plus sobres, Ford invite à ressentir ces courants de désir sans les refouler, à lever temporairement les défenses pour se laisser envelopper et pénétrer par les ambiances, les moments, les flux, suivre leurs ondes larges et tracer activement des chemins, épancher ses amours-haines dans une marche, une écriture, une image, une danse. Urbex, dérive et *place-hacking* y trouvent provisoirement une inflexion commune. L'exploration des tunnels d'évacuation des eaux se laisse aimer par la dérive en surface – et réciproquement. Des codes de conduite ou des mots de passe sont partagés :

Infiltrer les infrastructures, s'introduire dans les failles et les envers de l'introduction logistique ; se glisser dans des lieux abandonnés, visiter leurs intérieurs et environs, se laisser pénétrer par leur atmosphère ; marcher, mais aussi grimper, se faufiler, ramper, sauter, courir, danser, utiliser différents moyens de transport.

Autant de gestes et de techniques pour suivre le *flow* de la dérive, les possibles d'une exploration; profiter des haltes et des pauses inattendues en haut d'une tour, dans une parcelle délaissée, au fond d'un bar; hâter ou ralentir les rythmes, les mouvements d'entrée-sortie, les variations d'ambiances, pour en intensifier le vécu, en aiguïser l'observation; trouver d'autres introductions au sens rhétorique et narratif, d'autres manières de lancer un récit ou contre-récit individuel et collectif.

En amont et en aval, urbex, dérive et *place-hacking* se séparent nettement. La figure des hommes de classe moyenne, explorateurs coloniaux surveillant leurs terrains et montrant leurs découvertes, fait resurgir les différences de classe et de genre au cœur de pratiques qui se croient libérées des normes sociales. Certains usages de la dérive et de la psychogéographie proposent des balades en terrain pacifié, où disparaissent les frontières imperceptibles qui traversent une ville. L'art de s'introduire et de s'infiltrer façon urbex et *place-hacking* se transforme souvent en expérience héroïque, hors des espaces-temps quotidiens. Comme d'autres pratiques extrêmes, elle risque l'obsolescence rapide, et s'oblige à la surenchère pour ressentir encore de l'intensité. Elle s'éloigne des formes de négociation et de jeu avec la vie quotidienne, avec les espaces d'usage public ou privé, qui sont pourtant les points de départ, les relais et les points de chute d'une possible exploration.

En marquant ces différences, Laura Grace Ford propose une autre conception, un autre ressenti de ce que peut être une dérive, une introduction ou infiltration, dans une relation sensorielle et sensuelle aux milieux.

Les lettristes-situationnistes, tout à leurs découvertes voulues scientifiques, parlaient déjà de milieu. Ils reprenaient aux sociologues de l'école de Chicago le sens général du «milieu urbain», qui brasse une pluralité de «petits mondes», répartis géographiquement en différents groupes sociaux, et donne la possibilité aux individus de passer rapidement d'un petit monde à l'autre, voire de vivre dans plusieurs. Laboratoire d'observation pour les sociologues, ce milieu devient un terrain d'expérimentation pour la dérive, qui provoque sciemment ces passages d'un petit monde à l'autre, s'approprie cet «élément de hasard et d'aventure» pour en faire une technique délibérée²⁰. Le repérage et la traversée des ambiances superposent une géographie affective, un élément fluide aux découpages administratifs et aux différents mondes sociaux : une ambiance s'étend comme un microclimat sur d'autres rues, sur un autre quartier, ou se condense sur un espace restreint. Autour des plaques tournantes les petits mondes circulent, se côtoient, interfèrent. La dérive expérimente alors le milieu de façon plus singulière et située, comme une influence sur le comportement affectif des individus, avec le désir de s'immerger dans une ambiance ou de s'en éloigner vite.

Comme les jeunes lettristes-situationnistes fréquentent les cafés populaires du Quartier latin et dérivent jusqu'aux bars de mariniers du canal (Saint)-Denis, ils participent d'une certaine faune où les appartenances sociales se mélangent, même de façon illusoire

20. Citations tirées de Robert Ezra Park, «La ville. Propositions de recherche sur le comportement humain en milieu urbain» (1925), dans : Yves Grafmeyer et Isaac Joseph, *L'École de Chicago*, Champs/Flammarion, 2004, p. 125.

et éphémère. La forte densité et proximité des milieux, des quartiers, des groupes, rend possible de frayer ici et là, de naviguer facilement d'un petit monde à l'autre. Sans métiers ni trajectoires de classe bien définies, les situationnistes se sentent à la dérive, détournent le sens moral et conventionnel de l'expression vers une expérience libératrice. Il n'y a pas de mauvaise pente, il n'y a que des variations de relief et d'ambiance.

Dans une grande ville transformée plusieurs fois, où les petits mondes et les classes populaires sont éparpillés au loin, pour Laura Grace Ford le regroupement d'une faune particulière devient un point de départ important. Elle revendique son appartenance mouvante au *counter-cultural milieu* des ravers, goths, punks anarchistes, skins communistes, échappé·e·s de la bourgeoisie et transfuges de classe – adeptes du *do it yourself* pour se loger, se nourrir, bricoler, faire de la musique, des fêtes, des expos, éditer des fanzines, affiches, *flyers*.

Grandie dans une famille ouvrière, elle fraye dans un tel milieu à Leeds pendant ses études d'art, et l'expérimente plus avant quand elle arrive à Londres. Il n'y a rien de naturel ou de générationnel à en passer par là. Cela suppose déjà un sentiment de la dérive, une déviation par rapport aux trajectoires de classe et aux provenances géographiques. À quoi s'ajoute le désir d'être partie prenante d'un nouveau milieu.

Le mot introduction peut alors être utilisé en deux sens complémentaires. On retient en général un premier sens, identifié à un moment précis : s'introduire et

être introduit·e dans un milieu contre-culturel, incorporer les gestes et les attitudes, s'habituer aux rythmes et aux lieux, participer à leurs ambiances contrastées. Pouvoir se conduire facilement à l'intérieur d'un tel milieu. Devenir comme un poisson punk dans l'eau à contre-courant.

Cette introduction *initiatique*, vécue comme fondatrice à l'adolescence ou au début de l'âge adulte, noue un milieu social à un milieu géographique. Le nouage est un entrelacs serré : c'est par là – telle ville, tels quartiers, parcs, rues, bars, zones – que l'on s'introduit dans tel milieu social. Une certaine densité de l'air, une pâte collective particulière, un défilé de figures et de types s'attachent aux murs, aux volumes, aux recoins et aux environs de lieux régulièrement fréquentés. Immersion réciproque.

Vient un deuxième sens de l'introduction, celui d'une conduite autonome depuis un milieu et un moment singuliers, à travers d'autres milieux et moments. Je l'appellerai introduction *exotérique*. Il ne s'agit pas d'entrer et de sortir, de passer d'une immersion adolescente pour entrer dans le monde adulte, ni d'emmener avec soi une partie des codes et des attitudes pour les exploiter sur le marché médiatique et artistique.

Portée par les fantômes, les atmosphères et les figures vivaces d'un milieu d'appartenance, l'introduction exotérique les tourne vers de plus amples communications avec différents milieux sociaux et géographiques. Tire les fils initiatiques vers d'autres nouages singuliers. Suit les courants et les conduites qui partent de tel milieu

social pour en rencontrer d'autres. Explore les voies adjacentes, les environs et les connexions lointaines de tel milieu géographique, pour saisir les continuités et les ruptures avec d'autres.

Les initiations punks et *free parties* suivent les vagues et les reflux des mouvements squats et des colocations géantes, conduisent vers des associations d'éducation populaire, des centres socioculturels, des mouvements comme le dub ou le hip-hop, des enclaves inattendues au cœur des vieux centres et une multitude de fragments épars sur la carte de Londres. Plutôt que de concevoir et de vivre cela comme un parcours à étapes pour trouver sa place dans la hiérarchie sociale et la répartition géographique des revenus, l'originalité de Laura Grace Ford et de ses camarades est de le ressentir, de le vivre – au moins par intermittences – comme des dérives à travers un enchâssement de milieux sociaux-géographiques, aux ambiances et qualités sensibles singulières. Immersions entrecoupées d'émergences, de fuites le long d'un courant parallèle, d'infiltrations secondaires. Poisson punk amphibien.

Le concept de dérive ne signifie pas une errance sans attaches. Ford élargit le concept en se demandant d'où part cette dérive, quels groupes sociaux et lieux géographiques l'accompagnent, quels sont les vents et les courants qui influent sur elle, les frontières dures qui la repoussent.

La dérive est cette introduction exotérique qui s'appuie sur une base sociale et géographique, un moment de la vie personnelle-collective, et les (re) met en

mouvement, à flot, pour s'infiltrer ailleurs. Franchir des seuils, dans une relation ouverte et conflictuelle aux milieux traversés. S'introduire avec fluidité dans un lieu, un moment, ressentir ce qui entoure. Voir jusqu'où ces milieux emmènent, comme la River Fleet.

...Il y a quelque chose dans l'air de cette pièce / dans l'énergie de ce groupe / à travers les allées broussailleuses de ce quartier / dans l'ambiance de ces journées / au milieu de ce rassemblement / au bord de ce canal / qui invite à dériver. Une affiche, un lieu de rendez-vous, une annonce de manifestation, un changement de domicile, un nom de rue ou de station de métro attrapés au vol, ouvrent grandes des portes imaginaires et des possibilités de déviation. Les volumes des bâtiments et les vides de la trame urbaine varient progressivement aux abords d'un quartier, changent brutalement de gabarit, d'échelle. Une ambiance s'évapore au contact d'un autre milieu social. Des microclimats soulèvent certaines odeurs, premières gouttes de pluie avant un orage, vapeurs d'air chaud qui s'échappent d'une enfilade de commerces, parfums sensuels sous les frondaisons d'un parc. Les rumeurs lourdes d'une voie hyper-fréquentée attirent vers les silences et les mares dormantes d'une ancienne zone industrielle. Des tensions liées au trafic / à l'heure / à la situation politique / apparaissent soudain sur un carrefour / arrivent jusqu'aux fenêtres d'un appartement / montent lentement sur un horizon de tours de verre / comme on descend de chez soi / comme on passe de soirées en soirées / comme on s'approche d'un quartier familier ou inconnu / comme on retrouve une bande croisée il y a longtemps, avant de les suivre...

Il y a une joie et un art de continuer à dériver, après les premiers émois initiatiques. Les codes et les attitudes sont moins des panoplies obligées que des capacités corporelles et mentales, des élans de groupe pour s'introduire encore, autrement. Dans une visée d'infiltration globale, comme le font les *crews* du *place-backing*. Dans des lignes de conduite rusées, comme un *trickster* ou passe-muraille qui veut s'introduire dans tous les milieux sociaux et mondains, au risque d'y laisser sa peau de renard. Dans une grande plasticité des relations aux milieux géographiques sur fond de division de classes, comme le fait Laura Grace Ford.

S'introduire veut dire alors littéralement se faufiler et se conduire à l'intérieur d'un milieu, à travers un milieu, depuis ce milieu – vers d'autres, contigus ou lointains, passés ou à venir. Suivre un mouvement qui noue ensemble ou disjoint des milieux sociaux et géographiques, fait communiquer ou se confronter des ambiances, des histoires, des époques. Cette conduite *in-between* suspend les séparations étanches entre «l'intérieur» (d'un lieu, d'un moment) et son «extérieur», entre le faisceau d'habitudes de la vie quotidienne et les échappées hors, entre les intérieurs domestiques et les extérieurs-rue, entre une capsule de temps, d'époque, et les flashes d'une vie passée, à venir.

Les fanzines de Laura Grace Ford avec leurs collages de dessins, textes et photos, expriment ces collisions entre un intérieur cosy ou bordélique et une enfilade de bâtiments, entre les plinthes d'un corridor et les piles d'un pont / dessinent des continuités entre les berges d'un canal et les angles d'un sofa, entre la percée d'un

mur et la perspective d'une avenue / déroulent des noms de rues, de quartiers aimés ou détestés, pour légender des fragments de carte / associent une date de soulèvement social à un ciel de canicule / mêlent les visages de rencontres initiatiques et amoureuses aux lignes d'une architecture longtemps habitée / incrustent des autoportraits sur les images de synthèse d'une nouvelle résidence standing.

Par ce suspens des limites entre intérieur et extérieur, ce ne sont pas seulement des individus et des groupes qui s'introduisent, dérivent et traversent. C'est un flot, un élément, une atmosphère, des courants de désir, des émanations d'ambiance – qui s'introduisent dans et à travers la ville, jusqu'à ses limites incertaines. Comme une dérive des continents urbains, ce flot entraîne avec lui des fragments de plaque tectonique, qui se déplace lentement ou brusquement : un Londres des squats, des caravanes et des péniches bricolées, des entrepôts occupés temporairement, des cités-jardins et logements municipaux bon marché (*council estates*) transformés en parties communes – « toutes les pièces interconnectées, les alcôves répliquées et les cours extérieures conduisant vers des parcs perdus et des prairies »²¹.

L'introduction exotérique devient une introduction influente, qui s'appuie sur les ambiances, les manières d'habiter et de circuler, l'aura de certains bâtiments, la morphologie de micro-quartiers, pour infuser d'autres milieux sociaux et géographiques, déborder sur leurs seuils, être introduit à la ville, à cette ville,

21. https://artreview.com/opinion/april_2015_opinion_laura_oldfield_ford/, consulté le 15/04/2021.

non comme un milieu homogène ou un «tout» englobant – Londres la ville-monde, Londres la ville globale – mais comme une confrontation de mondes et de milieux.

La démarche hésite alors entre plusieurs suites possibles. Tenter d'infiltrer le Londres endurci de la *City* financière, du *West end* étatique et bourgeois. Se divulguer, s'exposer de façon exotérique, voire publicitaire, au risque de devenir une vague influence parmi d'autres et de perdre toute relation forte à des milieux, à une autre ville dans la ville. Rôder et contourner, passer en dessous et au large des centres, chercher des communications, des issues, vers d'anciens et nouveaux terrains de lutte, de rencontre. Avant une résurgence des courants souterrains. Une submersion à venir.

* * *

Au cours des fanzines composés entre 2006 et 2008, les dérives de Laura Grace Ford se confrontent à l'occupation progressive du terrain par la rénovation urbaine (*urban regeneration*), les projets sur la Lea Valley en vue des JO 2012, la hausse démentielle des loyers, le bouclage sécuritaire de la *City* et du Central London. L'art de s'introduire à travers une ville est mis au défi par les nouvelles *enclosures*: la privatisation et l'enfermement des espaces destinés à l'usage public ou transformés de fait en communs par les habitant·e·s — squares, allées et coursives des tours de logement social, arrière-cours et ruelles des vieux centres, abords des zones industrielles, vergers et jardins des quartiers pavillonnaires, berges

et chemins de halage des anciens docks. Les parties communes de copropriétés, les environs de bâtiments publics, ne se prêtent plus comme avant aux raccourcis et lignes de désir que les personnes inventent et qu'un groupe en dérive fait valoir comme droit de passage.

Milieus et territoires d'un autre Londres sont de plus en plus épars. Refoulés au loin. Vendus comme un air et un parfum de révolte passée, dans une boutique de Brick Lane et de Portobello Road. Diffusés en « ambiances vibrantes » dans des galeries d'art, des clubs et des lofts. Par leur conduite *in-between* et leur ouverture à ce qui vient, les dérives rendent plus sensibles encore et inquiétants ces processus en cours, qui prennent figure de destin collectif: la réduction complète de l'autre Londres à une dépendance de la ville-monde – au sens d'une subordination directe à un certain monde, auquel un certain Londres serait censé introduire, portes d'entrée grandes ouvertes pour les flux de capitaux.

Quartiers, communes et territoires sont mis au service domestique et logistique de la ville bourgeoise, financière, touristique. Les modes de déplacement, de déambulation, y compris les balades urbaines et la psychogéographie, se différencient peu des flux de circulation et d'approvisionnement de l'introduction logistique. Les travaux possibles se réduisent à un service d'entretien général de la ville-monde, des voies d'accès et des portes sur le monde qu'offre la ville. Comme les millions de banlieusards faisant exister chaque jour un certain Paris.

C'est le piège dans lequel se retrouvent les enfants des années 70-80, contraint·e·s pour survivre de multiplier les allers-retours vers le Central London ou les longues transversales dans le Greater London, de limiter leurs propres déplacements hors circuit, de laisser de côté les rêves d'organisations collectives et les dérives sans fin, pour se retrouver dans l'isolement de leur terminus.

Les fanzines, les affichages sauvages, les expositions, les dérives collectives et personnelles liées au recueil *Savage Messiah* sont alors une façon de sortir du piège et de refuser un pseudo-destin. Ford raconte avec finesse ses propres stratégies pour que le travail ne devienne pas un entonnoir, ouvre sur de nouvelles dérives et de nouvelles histoires, initiées auprès d'habitant·e·s des *social housing* qu'elle visite à domicile et des centres sociaux où elle anime des ateliers d'art.

Les fantômes du futur, les groupes d'ami·e·s et les anciennes adresses reviennent par vagues, donnent à ces dérives une continuité syncopée dans l'espace et dans le temps. Elles s'incrument dans des cartes mentales collectives ou deviennent un tatouage intime : «Je prends un marqueur et relie ensemble tous ses grains de beauté, faisant une carte de mes dérives sur sa peau».

Les traces se perdent parfois complètement, comme ce grand pub aux confins de Leyton et Stratford, double entrée où cohabitaient les familles ouvrières du quartier avec les punks, skins, ravers et autres contre-culturels en lendemains de fêtes prolongées. Là devenait fluide, évidente, une circulation entre groupes sociaux et son

étayage sur une certaine géographie, qui commence au double comptoir placé au milieu de la salle – intérieur à facettes – se distribue sur les bords d'une voie ferroviaire, les confins d'une petite zone industrielle et d'un quartier résidentiel de Leyton, puis se rattache au bassin de la Lea Valley, terres et marécages d'un Londres amphibien.

Découvert pendant une longue dérive, le pub se fait introuvable en revenant sur les lieux des années plus tard :

«...désorientée, je reconnaissais des fragments, le haut d'un mur hérissé de tessons de bouteilles brisées, les tours du quartier de Maryland émergeant par-dessus les maisonnettes des années 60. Mais j'avais perdu mes repères, car tous les chemins le long des voies ferrées, toutes les ruelles avaient disparu. Et comme nous marchions par là, regardant le maudit centre commercial Westfield en construction, j'ai eu un sentiment de regret [...] J'étais en quête de cet autre pub, où des chevaux pie martelaient le sol au bord du parking, ce pub qui était apparu si souvent dans mes rêves et rêveries, mais qui est resté introuvable. J'ai cherché sur des cartes, parcouru des photos aériennes. Il était manquant. Ou il n'avait jamais existé. [...] Pendant des années j'ai cherché d'autres témoins, écrit sur ce lieu en espérant que quelqu'un se présente et dise oui j'étais là. Mais ce n'est pas arrivé, et la bande qui était avec moi ce jour-là avait depuis longtemps dérivé ailleurs (*drift away*).»²²

22. Laura Grace Ford, «Kings Cross to Hackney Wick», *Savage Messiah*, Verso, 2019, Fanzine n° 8.

Il fallait peut-être...

chercher un peu plus loin...

...en aval de la Lea Valley...

....trouver un pub des lisières...

et depuis l'autre Londres,

si évanescent et précaire,

passer dans un outre-Londres inconnu...

*Pour le collectif italien Stalker
tout a (re) commencé aux confins...
quand ce groupe de jeunes architectes,
volontairement désœuvré,
sans architectures à construire,
laissa monuments et images
dans un entrepôt de souvenirs
franchit à pied plusieurs seuils*

*sortit de Rome...
....pour y entrer autrement
faire un tour et observer
le devenir de la ville éternelle
à travers des lieux abandonnés ou surexploités,
en construction ou ensauvagés –
les « Territoires Actuels ».*

«Les *Territoires Actuels* forment le négatif de la ville bâtie, les aires interstitielles et marginales, les espaces abandonnés ou en voie de transformation. Ils sont les lieux de la mémoire réprimée et du devenir inconscient des systèmes urbains, le côté obscur de la ville, les espaces du conflit et de la contamination entre organique et inorganique, entre nature et artifice. Ici, la métabolisation des rebuts de l'homme par la nature produit un nouvel horizon de territoires inexplorés, mutants et, de fait, vierges, que Stalker a nommés *Territoires Actuels*, soulignant par le terme "actuel" le "devenir-autre" de ces espaces.»²³

Ce manifeste condense plusieurs idées et formes déjà repérées, parcourues, comme l'envers et le négatif de la ville bâtie, les espaces abandonnés, les interstices et marges. D'autres semblent faire écho entre elles : la mémoire réprimée et le devenir inconscient avec les courants de désirs canalisés dans la rivière souterraine, le côté obscur de la ville avec l'idée d'une ville autre. Au milieu des années 90, il y a une concordance des temps entre pratiques différentes, parfois confondues. La dérive et l'exploration urbaine s'inventent et se réinventent à Londres, Toronto, New York, Sidney... puis dans quelques autres villes européennes et latino-américaines. Autour de Rome le groupe de jeunes architectes, inspiré aussi par l'«*Odyssée suburbaine*» de l'artiste Robert Smithson, accompagne cet air du temps de quelques idées nouvelles et très anciennes : le conflit (*confronto*) et la contamination entre organique

23. Lorenzo Romito, «Manifesto Stalker», janvier 1996, dans *Stalker, à travers les Territoires Actuels*, Jean-Michel Place éditions, 2000. Sauf mention autre, les citations suivantes viennent de cet auteur.

et inorganique, entre nature et artifice ; la métabolisation des rebus de l'homme (*uomo*). Dépassant les limites conventionnelles de la ville et de ses extensions périurbaines, le sujet collectif Stalker traverse le décor « humain trop humain » et laisse entrer d'autres processus, d'autres cycles, rassemblés sous le nom de nature. Cela sonne comme d'étranges retrouvailles. Au cœur et aux environs des espaces abandonnés, des envers de la ville et des interstices, il y a toujours une poussée continue et dispersée, qui foisonne et pullule par endroits ou reste en embuscade avant de resurgir. Les explorations urbaines en font surtout l'expérience par les friches, dont le sens s'est étendu des friches agricoles aux friches industrielles et urbaines, comme pour lier ensemble des processus hétérogènes, et rendre plus visibles les mêlées de la nature (ici identifiée aux espèces végétales et animales) avec des structures artificielles. Des plantes pionnières lézardent le revêtement d'un parking, se multiplient sur les pentes d'un terrier. Ailantes et sureaux s'enchevêtrent à la carcasse d'un immeuble. « La nature reprend ses droits » – l'expression, peut-être naïve, fait bon écho avec le désir de franchir les limites autorisées, de revendiquer des droits de passage et de *trespassing*. Cette nature-là semble donner par avance l'autorisation, être toujours pionnière dans un art de s'immiscer et de s'introduire.

Les dérives de Laura Grace Ford sont attirées par la puissance enveloppante et la résurgence d'une certaine nature au cœur des villes. Elles approchent parfois les lisières forestières ou marécageuses du Greater London, et continuent pourtant de se repérer avec la trame urbaine, de graviter autour de ses ambiances.

Prenant la tangente, le manifeste des Territoires Actuels invite à franchir les lisières. Et dans un beau mouvement de torsion, à se retourner sur elles. Voir comment elles s'élargissent, se répandent, deviennent autres que des lisières : parties prenantes de terres plus vastes, situées au milieu de ce qui se passe – l'actuel – plutôt qu'au terminus de la ville et de la campagne. La trame urbaine se relâche et se transforme, les continuités du bâti et des terres cultivées s'interrompent brusquement ou se défont par à-coups, des zones industrielles se vident progressivement et sont remplacées par des entrepôts commerciaux, certaines rivières sont activement polluées ou en cours de dépollution, des fragments de marécage et de forêt sont lentement grignotés ou se recomposent à proximité d'anciennes fermes, des chantiers isolés semblent atterrir de nulle part, restent longtemps à l'arrêt puis redémarrent, des zones militaires périlclitent sans fin pendant que faune et flore repeuplent le secteur, des projets publics-privés gardent en réserve d'immenses bandes de terrain pour une durée inconnue.

Dans ces parages flous, les friches urbaines, industrielles et agricoles, les délaissés, les décharges sauvages et les rebuts de l'homme les plus voyants – tout ce qui est jeté, désaffecté, abandonné – ne disparaît pas dans le passé et l'oubli, coexiste avec les processus en cours, entre dans des cycles de métabolisation aux formes et durées extrêmement variables. L'originalité, la petite folie du collectif Stalker est de percevoir ensemble ces fragments évolutifs de ville-nature-campagne, de les rendre manifestes et de les pratiquer sous le nom de Territoires Actuels. Leur devenir multiforme ne se

prête pas à une exploration de fond en comble. Une autre façon de parcourir s'impose :

« Stalker traverse à pied les Territoires Actuels, unique moyen d'exister sans médiation dans ces lieux et de participer à leur dynamique [...] Traverser est, pour nous, un acte créatif. Il signifie créer un système de relations au sein de la juxtaposition chaotique des temps et des espaces qui caractérisent les Territoires Actuels. »

Le petit livre *Stalker, à travers les Territoires Actuels* documente une première traversée de quatre jours en octobre 1995, préparée en amont par des repérages. Les photos et le journal de voyage suivent un groupe d'une quinzaine de personnes – une grande majorité d'hommes – en pause sur les berges embroussaillées du Tibre, en bivouac sur le chantier d'une route et dans une ancienne carrière de tuf, en balade sur une immense prairie de hautes herbes bordée au loin par des immeubles. Pendant ce tour de Rome, une série de vallées sont traversées à pied, dans une continuité géographique, sensible, où apparaissent plus vivement les formes hétéroclites d'occupation de l'espace, les brusques changements d'échelle, les ouvertures et les obstacles imprévisibles du terrain. On entrevoit un « système de relations » à ces territoires composites, avec la ville bâtie – souvent des frises de logements collectifs, parfois un monument qui émerge – dans un horizon plus ou moins proche. Marchant le long d'une autoroute ou d'une voie ferrée, passant le fleuve sur une barque, le groupe ressent physiquement les énormes différences de rythme et de vitesse, entre couloirs de temps séparés. Il avance sur des sentiers improvisés entre les

hautes herbes, emprunte des voies secondaires le long d'un viaduc, franchit tunnels, murs et grilles comme les fragments dispersés d'une introuvable forteresse.

Ce système de relations ressemble à des antennes et des bras invisibles, articulés sur le mouvement de la traversée. Il se matérialise par le tracé final des quatre jours d'itinérance, et les différentes observations, images, sensations recueillies. Pour lui donner corps dans la durée, le collectif veut créer un réseau de parcours qui facilite les traversées, aide à se confronter aux tas de déchets accumulés dans les Territoires Actuels, dont les ordures ne sont qu'une minuscule part visible. Tout ce qui est jeté, délaissé, abandonné... inclut aussi les déchets immatériels – idées, images et perceptions qui ont mal vieilli ou sont injustement mises au rebut. Une pensée connectée à la marche métabolise ces déchets immatériels pour essayer de comprendre l'actuel, ce qui est en train de se passer, de changer, de muter. Stalker traverse les couches et les tas de déchets matériels-immatériels en espérant observer *in situ* des formes de vie émergentes. Au lieu de se décomposer dans un coin ou de se périmer trop vite, les expériences vécues et les émotions font compost. Les antennes invisibles repoussent et se multiplient. Les relations et les interactions longuement cultivées expriment de nouveaux écosystèmes :

« Dans les Territoires Actuels, nous voulons tracer un réseau de parcours, de portes d'entrée, de stations d'échange, à travers lequel pénétrer la réalité en mutation de la pensée et du territoire jusqu'ici refoulée, mais en même temps alimentée par une incroyable quantité

de déchets matériels, immatériels et humains. Entre ces déchets, des nouvelles formes de vie sont enfermées, de nouveaux espaces, vierges, dont nous voulons comprendre le sens et les possibilités d'évolution. C'est une opération qui nécessite la reformulation des catégories à travers lesquelles décrire et intervenir dans ces lieux dont l'intelligence s'est perdue. Expérimenter de nouvelles formes cognitives à travers la réintégration des parcours de recherche de l'art et de la science, à la découverte d'écosystèmes inédits qui reconstituent la déchirure entre l'homme et son environnement, et dont la réalisation s'avère l'expression naturelle des relations qui y ont lieu.»²⁴

Le manifeste et le communiqué sont grandiloquents, à la mesure des territoires complexes et des vastes champs de recherche que le collectif se propose de traverser. Cette grandiloquence est aussi un contre-pied total par rapport à l'indifférence et au mépris qui entourent habituellement ces territoires-là, jugés par exemple depuis les 70 kilomètres du grand anneau périphérique GRA de Rome (ou leurs équivalents ailleurs, comme la M25 autour du Grand Londres) et depuis certaines conceptions de la ville ou de la nature. En contrebas des voies et des échangeurs, on croit ne percevoir que zones juxtaposées au hasard, paysages illisibles, friches impénétrables, et parfois un bâtiment pittoresque ou un village ancien qui rehaussent l'intérêt. Au lieu de concevoir des architectures spectaculaires pour développer ces territoires, les rendre

24. Communiqué de presse pour l'inauguration du premier itinéraire à travers les Territoires Actuels. 5-8 octobre 1995. Reproduit dans Francesco Careri, *Walkscapes*, Ed. Jacqueline Chambon, 2013, p. 193.

présents, attractifs et dignes d'intérêt, le collectif d'architectes prouve par le mouvement que ces territoires sont actuels. Ils nous emmènent dans un devenir-autre, nous confrontent aux processus en cours à deux pas de chez nous, et modifient notre sentiment d'être en ville, à la campagne ou dans la nature.

«Chaque fois que nous avons escaladé un muret ou que nous sommes entrés dans un trou afin d'explorer un réseau, nous avons éprouvé de l'appréhension, ce qui a provoqué un état de grande attention envers les lieux et ce qui s'y passait. Nous avons traversé dans cet état d'esprit des lieux inconnus, alors qu'ils se trouvaient derrière chez nous.»

Par mouvement contraire, le risque est de poser en explorateurs coloniaux d'une nouvelle *Terra incognita* et d'espaces vierges, avec un air de conquête virile. De s'imposer comme les arpenteurs qui vont mesurer les lieux, les aménageurs qui vont ouvrir des chemins, des stations d'échange et des portes d'entrée. Une fois passé ce moment – tracé inaugural d'un outre-Rome – le collectif va tenter de démêler les contradictions et de relativiser ses positions. De les placer dans un système de relations qui ne soit pas créé de toutes pièces. Francesco Careri le fait à propos de ces supposées terres vierges :

«Les espaces vides tournent effectivement le dos à la ville pour organiser une vie autonome et parallèle, mais ils sont habités. C'est là que les diffus [habitant·e·s de la "ville diffuse"] vont cultiver leurs jardins clandestins, promènent leur chien, pique-niquent, font l'amour, cherchent des raccourcis pour passer d'une structure

urbaine à l'autre. C'est là que leurs enfants vont chercher des espaces de liberté et de socialisation. Au-delà du système de l'habitat, des axes, des routes et des maisons, il existe un grand nombre d'espaces vides qui forment l'arrière-plan sur lesquels la ville s'autodéfinit [...]

En s'immergeant dans le système des vides, et en commençant à le parcourir en suivant ses vaisseaux, on comprend que ce que jusqu'à présent nous avons appelé le vide n'est pas aussi vide qu'il le semble, et qu'il a en réalité différentes identités. La mer est formée de plusieurs mers, d'un ensemble de territoires hétérogènes les uns aux autres. Ces mers, si on les aborde avec une certaine prédisposition à franchir les frontières et à pénétrer dans la zone, se révèlent entièrement navigables, à tel point qu'en suivant les sentiers déjà tracés par les habitants on parvient à faire le tour de la ville sans pour autant jamais y entrer.»²⁵

L'immersion dans une sorte de milieu général, la mer, n'est qu'un premier moment, celui d'une exploration conquérante ou naïve, qui croit découvrir un territoire vierge, une étendue d'un seul tenant, homogène. Cette mer se divise en d'autres mers et archipels. Les territoires se différencient. Les seuils et limites se multiplient, autant que les possibilités de traverser, naviguer.

L'exploration a des précédents. Elle pénètre progressivement des systèmes de relations mis en place par les diffus, passant·e·s et habitué·e·s de ces territoires, qui sans être toujours visibles laissent des traces.

25. Francesco Careri, *Walkscapes, la marche comme pratique esthétique*, Ed. Jacqueline Chambon, 2013, p. 179 et pp. 184-185.

Au cours des traversées, les Stalker doivent ajuster en permanence leur position. Cela s'exprime par le choix des sentiers, des haltes, des bivouacs, en relation à telle prairie, telle berge, tel chantier en construction, tel mur, telle ligne tracée par les pas des autres.

Pour créer un réseau de parcours et des portes d'entrée, les Stalker n'ont pas recours à des aménagements lourds et utilisent plutôt des «actes de célébration» qui viennent scander une traversée. Ces actes ont l'allure de performances qui se consomment dans l'instant ou laissent des traces durables. Careri propose par exemple une célébration en recouvrant de farine et en versant quelques gouttes de vin sur des blocs de béton cylindriques, étrangement alignés dans une parcelle verdoyante, à bonne distance de quelques immeubles d'habitation. Selon le point de vue, les blocs apparaissent comme des souches d'arbres géants, souvenirs d'un bosquet en symbiose avec cette parcelle, comme un alignement de menhirs modernes, comme des blocs absurdes déposés là sans raison, chus d'un désastre obscur. Dans chacune de ces images la qualité principale de ces blocs transparait : être des marqueurs de territoire, intrigantes portes d'entrée ou points de passage d'un lieu à l'autre.

L'acte peut prendre aussi l'allure plus modeste et profonde d'un feu de camp, dont les cendres et les pierres noircies sont depuis longtemps des signes forts de passage. Les Stalker ne viennent pas circonscrire l'ensemble des Territoires Actuels dans une sorte de gigantesque perambulation, ni mesurer les espaces nécessaires à de futurs aménagements. Leurs traversées affinent de plus en plus la perception d'une logique

territoriale, qui fait de telle voie un passage ou une frontière invisible, de tel bâtiment isolé un point de rendez-vous pour certaines activités, de tel vallon couvert un lieu inquiétant à contourner. Cette logique territoriale diffuse invite à repérer les usages transitoires et les appropriations partielles qui s'opèrent, à emprunter pour un temps les chemins des autres, à ne pas se croire promeneur universel – *l'uomo*, «l'homme» bienvenu en tous lieux et toutes circonstances.

Les explorateurs et exploratrices des canalisations et des machineries souterraines piratent la ville bâtie et sa rhétorique de façade, pour en éprouver physiquement le «côté obscur»: les tunnels des eaux de pluie et les flux d'eaux usées, les tunnels des systèmes de chauffage et d'aération, le squelette des infrastructures, les couches de terre pleine et de béton. Laura Grace Ford évoque les flux de sang qui se déversaient depuis les abattoirs de Smithfield dans la River Fleet, comme une expression concrète de la métaphore circulatoire de la ville et de ses artères. Elle les associe aux flux de désir qui traversent les individus, les groupes et les milieux, et parviennent en certains cas à se détourner de l'introduction logistique.

Les traversées de Stalker sont en relation directe avec les flux de déchets venus de la ville bâtie et de l'agro-industrie, avec les scories ou les surplus du développement économique, les chutes ou les oublis du partage des propriétés. Territoires où affleure brutalement la déchirure entre l'homme et son environnement. Le risque est de ne pas voir la complexité de ce qui se passe, entre nature et artifice. Ce n'est pas tout uniment

la nature ou l'environnement qui sont brutalement mis en contact avec «les rebuts de l'homme». Les flux de déchets sont canalisés ailleurs et au loin, pour refouler le côté obscur d'une certaine abondance urbaine et agricole, dans des espaces et des temps où coexistent les casses automobiles, les zones d'habitation reléguées, les incinérateurs, les stations d'épuration, les extensions de zone commerciale ou de parcs logistiques, les hameaux anciens, les restes de domaine agricole et de pâturage, les friches temporaires ou permanentes – et le trafic complexe qui accompagne tout cela. Aux va-et-vient des groupes sociaux s'ajoutent les mouvements d'espèces animales et végétales, qui trouvent opportuns certains délaissés, milieux enclavés, terrains en reconversion.

Ces «espaces de conflit et de contamination» impliquent aussi «l'organique et l'inorganique». Dans les anciennes carrières de Paris, les groupes de cataphiles ont une relation singulière avec cette part inorganique, le soubassement et les matériaux de la ville minérale – du calcaire souterrain aux tours de verre. Explorateur urbain, le bien nommé Quartz23 semble porter avec lui ce cristal qui découpe autrement le béton et la dureté minérale de la ville, s'incruste dans les parois et les ouvertures. Architectes sans bâtiments à construire, les Stalker observent comment, d'une piste défoncée à une carrière de tuf, d'un parking envahi d'herbe à un chantier monumental, leurs traversées suivent les cycles et les évolutions des matériaux, les conflits et contaminations entre humus et bitume, pierre et vivant.

Les Territoires Actuels semblent situés dans une outre-périphérie. On peut les traverser aussi «derrière

chez nous». Ils pénètrent par phases la ville bâtie, se propagent dans ses interstices, participent de ses mutations. Ce ne sont pas des réalités exactement délimitables. Celles et ceux qui les habitent, les parcourent, les utilisent, les exploitent, font évoluer leurs propres systèmes de relations, et par là déplacent et transforment la ville diffuse.

Les Territoires Actuels détournent alors le statut étrange de cette «Zone» décrite par les frères Strougatski dans leur livre de science-fiction *Stalker* et amplifiée par Tarkovski dans son film²⁶. Une Zone devenue inhabitable pour les humains suite à une occupation extraterrestre, habitée par des phénomènes étranges, des formes de vie inconnues et souvent dangereuses. Les *stalkers* sont les traqueurs et les guides capables de s'introduire dans cette Zone et de l'explorer sans tomber dans ses pièges mortels. Par une évolution mystérieuse, ce sont pourtant leurs explorations, leurs émotions et leurs pensées en mouvement, qui semblent peu à peu activer ces phénomènes inconnus, et les transformer en pièges.

Sans doute engendrés par une occupation bien peu terrestre, les Territoires Actuels sont en fait une Zone de transit et d'habitation toujours en devenir et en métamorphose. Les appropriations et les usages y sont partiels, temporaires, comme si la Zone recelait une part non appropriable, même par l'État et le privé. Présenté dans son manifeste comme «guide, gardien

26. Arkadi et Boris Strougatski, *Stalker. Pique-nique au bord du chemin*, Éditions Denoël, 2010 (original paru en 1972). Andreï Tarkovski, *Stalker*, 1979.

et artiste» des Territoires Actuels, le sujet collectif Stalker se rapprocherait plus modestement d'une figure de rôdeurs et rôdeuses, pisteurs et pisteuses à l'affût des formes de vie nouvelles, évitant les pièges tendus par leurs peurs et leurs préjugés. Cette autre pratique du territoire, non délimité et cadastré, accompagnerait alors une terre en devenir.

«Le bois qui autrefois enserrait villes et villages, où naissaient les loups et les ours, mais aussi les cauchemars, les fables et l'idée même de liberté, a été repoussé loin des villes, mis dans un coin, délimité et même protégé par un acte de clémence. Mais voilà que ce bois réapparaît, là précisément où, dans les villes, les systèmes d'appropriation et de contrôle du territoire sont les plus vieux et les plus délabrés. Comme il est impossible de tout contrôler, le ciment, dont la terre a été recouverte, éclate ; la terre émerge sous des formes nouvelles, imprévisibles, et s'apprête à disputer à l'homme la domination de l'espace.»

Au lieu d'accentuer les grands partages entre la ville bâtie et la ville diffuse, entre l'homme et son environnement, la démarche du collectif Stalker évolue, devient plus nuancée quand les vides sont explorés aussi à travers la ville pleine, puis quand se met en place un observatoire nomade en lien avec des communautés elles-mêmes voyageuses, migrantes, de passage – et pour cette raison, expertes en Territoires Actuels, contraintes d'y inventer des parcours et des espaces habitables.

Change aussi l'idée de traversée : elle supposait de rester à l'échelle des Territoires Actuels, d'en faire

l'expérience à grandes enjambées et de suivre leurs mutations et déplacements sans se focaliser sur des lieux déterminés. Le collectif accepte maintenant de s'arrêter, de s'installer un peu, comme en 1999 au Campo Boario, sur le site des anciens abattoirs de Rome²⁷. Le point de départ, improbable et intéressant, est la rencontre avec des Kurdes du PKK²⁸ venu·e·s soutenir leur leader Öcalan, alors en exil. Malgré son arrestation quelques mois plus tard par les services secrets américains, les Kurdes décident de rester à Rome, dans ce secteur des abattoirs, central dans l'ancienne organisation de la ville et maintenant vu comme une enclave désolée. Avec le collectif Stalker, avec des Roms Kalderash ferrailleurs présents aux alentours depuis cinq siècles et d'autres communautés du voisinage, les Kurdes occupent et transforment un bâtiment vétérinaire à l'abandon, le renomment Ararat comme leur montagne sacrée, hospitalière aux peuples sans État. Les Stalker organisent autour de ces lieux des «grands jeux collectifs» – immense «banquet circulaire», rencontres artistiques et architecturales, collectage de mémoires nomades, fabrication d'un tapis volant géant nommé «toit itinérant»... Ces expériences se poursuivent avec le projet *Rom to Roma*, de Belgrade à Rome. Dans ces rencontres les communautés roms n'ont pas la position subalterne de minorités à l'écart des conduites de la ville ou de la campagne, mais de guides à travers les Territoires Actuels.

27. Francesco Careri, "Boario stop", *Pasear, detenersi* [Se promener, s'arrêter] Ed. Gustavo Gili, 2016. Les citations suivantes viennent de ce texte. Voir aussi Gilles A. Tiberghien, préface à Francesco Careri, *Walkscapes*, Actes Sud/Babel poche, 2020.

28. Le parti des travailleurs du Kurdistan, qui revendique une autonomie kurde en lien avec un idéal communiste égalitaire.

«Intégrée à ce paysage urbain incroyable, je découvre que l'installation rom s'est faite dans la mémoire du lieu: ils ont fait lieu par les gestes et la musique, ils sont exactement sur l'emplacement de l'ancienne guinguette du bord du ruisseau des Aygalades; ils sont dans l'économie dominante exactement sur le site du marché aux puces le plus marginalisé et efficace; ils sont sur l'ancien camp Oddo, autre camp autoconstructeur de transit pour les Arméniens et les gitans du bidonville des 13 Coins. Les voilà donc constructeurs de ce lieu urbain, haut-parleur de notre ville, ils ont entendu les fantômes alentour et dessous, ils nous les ont montrés: urbanisme des vaincus.»²⁹

29. Christine Breton/Vous qui marchez, *Petits fronts de guerre sociale, Les récits d'hospitalité d'Hôtel du nord n°7*, éditions commune, 2014, pp.20-21.

Christine Breton n'est pas une stalkeuse, mais une conservatrice du patrimoine, nommée en 1995 dans les 15^e et 16^e arrondissements de Marseille – les quartiers nord. Elle raconte ici l'autoconstruction d'une « rue rom » qui a duré six mois en 2011 avant d'être détruite, avenue Félix Zoccola dans le 15^e. Son écoute des fantômes et sa vision des installations successives dans le même lieu réunissent d'un trait les usages, les époques, les populations. Elle montre ce qui est rémanent dans l'éphémère et l'ignorance des autorités pour celles et ceux qui font lieu depuis longtemps, participent à l'autoconstruction d'une ville. Sa préoccupation ne vient pas d'un constat fait après coup en arrivant sur place ni d'une réaction indignée et sans suite : elle prolonge une conception du « patrimoine intégré », élaborée à ce moment-là depuis 15 ans, dans ce paysage urbain incroyable.

Anciennes huileries et savonneries, raffinerie de sucre Saint-Louis, usines Pernod et Haribo, marché de gros et marché aux puces, entrepôts du BTP, cités d'habitat social et cités de transit perchées sur les collines, énorme centre commercial sur un plateau, déchetteries dans un vallon, crassier de boues rouges ensauvagées, maisons mitoyennes et ateliers de vieux bourg, anciennes bastides devenues pavillons et villas, grande barre de l'Hôpital Nord, chemins vers le Massif de l'Étoile, les rochers de l'Estaque et le Massif de la Nerthe, fleuves côtiers recouverts, autoroutes urbaines, zones portuaires. Quel patrimoine conserver ici ? Comment se retrouver dans cet héritage impossible ? Bâtiments et sites ne sont pas à conserver comme tels, sans être attentifs aux usages, aux groupes sociaux, aux

institutions qui les entretiennent et les conservent, les transforment, les altèrent et parfois les détruisent. Quelles forces, quelles présences entourent et font tenir les bâtiments, perpétuent un lieu – ou les envoient aux oubliettes? Comment sentir que les vides sont peuplés ou l'ont été, animés par les va-et-vient de communautés, les ambiances de rue et de quartier, les gestes et la musique, le trafic complexe, marginalisé et efficace? Comment percevoir les fils invisibles qui font un lieu dans la durée et l'intègrent à un paysage?

Le moyen est de marcher. Mettre en mouvement le corps, descendre dans les rues, être de plain-pied avec un territoire, faire face aux petits fronts de guerre sociale. Ces marches à travers des situations tendues suivent en parallèle une exploration des archives, s'inspirent des arrivées successives de populations, imaginent les usages mystérieux des grottes dans le tuf calcaire de la Viste, se rappellent les trajets d'un quotidien ancien, les échappées vers les anciennes bastides et la montagne, les descentes vers le port et «en ville». Elles s'entrelacent spontanément aux va-et-vient actuels, invitent des personnes qui habitent ou travaillent dans les quartiers nord à se joindre aux marches, à participer aux ateliers collectifs de repérage et à proposer des visites sur des chemins connus d'elles seules. Les souvenirs remontent à la surface. Les marches retracent physiquement et en paroles les lieux qui ont inspiré certains usages, et les groupes, les institutions publiques et privées qui ont modelé les lieux. Elles n'oublient pas que les vides qui entourent certains bâtiments, le sentiment d'abandon ou d'opacité qui se diffuse dans un territoire, viennent moins d'une sorte de négligence,

que des expulsions forcées, des destructions sans préavis, des implantations brutales.

Les marches ne se prétendent pas intégrées d'avance, faire partie du paysage urbain comme si la mission patrimoniale allait de soi. Elles reposent sur une invitation en deux sens : inviter à participer aux marches, être invité·e par les habitant·e·s et par les lieux. Elles suivent les indications spontanées, les commentaires que peut donner n'importe qui sur le chemin. Elles répondent à des invitations explicites de telle association, entreprise, groupe, individu. Elles tentent de percevoir des invites sur le terrain – quelque chose dans la géographie, dans la configuration du site, dans les activités présentes, qui invite la marche à aller un peu plus loin, explorer plus en profondeur, entrer là où rien ne semble faire patrimoine. La conservatrice envoyée en mission dans le cadre d'un « Grand projet urbain de territoire », trouve alors la posture humble de celle qui est introduite aux lieux, introduite auprès des quartiers, des groupes, des individus. C'est une introduction initiatique, que Christine Breton compare au mouvement d'*aller au Désert* : non pas dans un vide où personne ne pourrait l'initier, mais en faisant le vide de son propre savoir muséal, en le mettant à l'épreuve des rencontres, en découvrant au-delà du patrimoine officiel de la ville un patrimoine à (re) construire sur place.

Les quartiers nord ne sont pas périphériques ou extérieurs. Ils font partie des limites administratives et prennent part depuis un siècle et demi au plus lourd de l'activité industrielle, manufacturière et portuaire de Marseille. Une relation d'inclusion-exclusion avec

la ville-centre et les quartiers sud les maintient à l'écart des bonnes entrées, et sous la coupe de deux autoroutes urbaines. La plupart des habitant·e·s ne sont pas introduit·e·s auprès des milieux sociaux et des quartiers centraux qui représentent la ville, mettent en scène son image, valorisent son patrimoine et son nom. Beaucoup n'ont pas leurs entrées auprès des institutions qui la gouvernent, sauf par le clientélisme électoral. Un renversement minime s'opère si une chargée de mission vient habiter sur place, dans une relation de dépendance aux habitant·e·s ; si elle cultive les manières d'être initiée et introduite par d'autres, d'être présentée et de se présenter hors des réunions formelles, dans une relation sans subordination hiérarchique. Comment le faire plus simplement que par des marches répétées, des rendez-vous et des rencontres dans les lieux, autour des lieux, en étant à l'écoute de celles et ceux qui sont haut-parleur de la ville ?

Dans la relation aux archives et aux récits, Christine Breton suit une même démarche initiatique pour se défaire des idées préconçues sur la fondation de Marseille et le devenir de ses populations. Comme les groupes et les communautés ont su faire lieu à travers le temps, les quartiers nord ont été construits en partie sur les fragments d'une ville perchée – les anciens *oppida* celtes, les grottes d'ermitage dans les falaises, le réseau des bastides, des villages et des cabanons, les agglomérats urbains antérieurs à la fondation grecque et aux colonisations romaines³⁰. Le renversement minime prend alors un peu plus d'ampleur.

30. Christine Breton/Martine Derain & Zohra Adda Attou, *La ville perchée*, Récits d'hospitalité n°2, éditions commune, 2011.

Depuis cette ville haute-parlante, et grâce à leur expérience située, des habitant·e·s sont considéré·e·s et se considèrent comme des guides, des conteurs et conteuses d'histoires en relation à la ville entière, pas seulement aux lieux où l'économie les contraint souvent de vivre. Dans ce mouvement les quartiers nord deviennent des introductions possibles à une ville qui les relègue au loin – introductions en un sens rhétorique et exploratoire, points de vue adossés à des lieux intensément vécus, nécessaires pour se forger une idée conflictuelle, donc ajustée, de Marseille et de son site.

Les marches constituent une base collective pour mettre en place à partir de l'an 2000 des balades patrimoniales proposées à un public dans le cadre des Journées européennes du patrimoine, en les détournant de la visite habituelle des sites et monuments avec guide assermenté·e. La balade patrimoniale se confronte ici à un héritage impossible, dont les fragments de testament-témoignage sont à écrire par celles et ceux qui participent aux marches de découverte et de repérage, au collectage de mémoires. Cette initiative se prolonge et se ramifie dix ans plus tard avec la création d'Hôtel du Nord, une coopérative d'habitant·e·s qui font gîte, dans l'idée qu'une personne en visite ne peut pas débarquer indifféremment dans ces quartiers nord ou ailleurs, sans être introduite par quelqu'un qui vit sur place et possède une expérience personnelle et collective du territoire. Entre autres connaissances et savoir-faire, la coopérative met en partage une série de balades, inventées et proposées par des habitant·e·s ou par des artistes invité·e·s, hors du cadre des Journées du patrimoine. Continuant les marches d'exploration et de

collectage, une fabrique de balades est conduite toute l'année par un groupe rassemblé sous le nom évocateur de Mille-pattes³¹. Le cycle des *Récits d'hospitalité*, conçu avec Martine Derain, réalisé en collaboration multiple, édité par les éditions commune au format inédit 15/16 comme les arrondissements, est proposé aux visiteurs et visiteuses d'Hôtel du Nord comme un vade-mecum («viens avec moi»). Résultats d'années de recherche, les récits sont une manière de s'initier aux quartiers et aux mondes qui passent à travers eux. Pour Christine Breton, se laisser guider et devenir guide, visiter et accueillir, se défaire de son savoir et expérimenter des connaissances sur place – convoient une idée de l'hospitalité qu'elle fait remonter à la racine latine d'*hostire*, qui signifie égaliser, compenser, et se divise ensuite dans les sens contraires d'*hostile* et d'*hospitalier*. Par cette pratique de l'hospitalité il y a une volonté d'égaliser, en tout cas de compenser *a minima* les situations inégales entre les quartiers et la ville, entre la ville et l'État.

S'introduire, être introduit·e est un mouvement hospitalier qui peut conduire plus loin, jusqu'à littéralement découvrir un lieu, rendre parcourables ses abords, hospitalières ses friches. La notion de territoire y trouve peut-être un emploi actif et conducteur. Dans une forme institutionnelle comme le «Grand projet urbain», le territoire délimite un espace réel sur lequel projeter des interventions. Cette réalité lui est donnée par principe. Elle recoupe ou chevauche par endroits des limites administratives existantes et n'a pas la substance, l'intensité vécue et la profondeur historique

31. Voir le site de la coopérative: <https://www.hoteldunord.coop/>, consulté le 27/04/2021.

d'une rue, d'un nom, d'un terroir en prise sur le site. Cette inconsistance a la vertu d'embrasser large, de passer outre certaines limites tranchées, à travers les 15^e et 16^e arrondissements, avec des incursions dans le 14^e. Les marches activent ce territoire au sens où elles impliquent peu à peu différents niveaux de réalité : la formation géologique du site, l'histoire sociale, les lieux dits et racontés, jusqu'aux cartes et aux écrits qui les nomment et les qualifient. Les marches ne restent pas à la surface, comme un arpenteur qui mesure une étendue donnée. Elles vont en profondeur et traversent ces différents niveaux de réalité. Elles repèrent des invites et des invitations à explorer plus loin. Elles opèrent des sortes de forages dans les couches accumulées de mémoires et d'oublis. Par moments ces forages et coups de sonde s'unissent étroitement à ce qu'il y a de plus physique et sensoriel dans une marche, quand elle se glisse dans les plis du terrain et se fraye un passage. C'est par exemple l'histoire autour du ruisseau des Aygalades / Caravelle, fleuve côtier en grande partie recouvert et occulté par les aménagements industriels, portuaires et autoroutiers successifs. Des habitant·e·s se souviennent comment dans leur enfance, en contrebas des cités haut perchées et des maisons de bourg, il était possible de se baigner par endroits. En 2007 Christine Breton identifie à partir des tracés successifs de l'autoroute A7 – première autoroute urbaine de France, ouverte en 1951 et toujours là – une galerie souterraine du ruisseau, à hauteur du village. Avec l'association des Amis des Aygalades et le Comité d'intérêt de quartier, elles et ils explorent cette galerie sous l'autoroute du Soleil et débouchent sur une cascade, oubliée et inaccessible depuis longtemps.

«En amont, la Société d'Utilisation des sous-produits d'Abattoirs (SUPA), fermée aujourd'hui, a sans aucun doute représenté la pire des images symboliques liées au déchet, qui "plombe" le cours du ruisseau, lui faisant perdre et son nom et sa vie. [...] Le symbole mortifère est puissant, comme le montre une lettre du Comité d'intérêt de quartier et la lutte des habitants dès 1930 "face à l'odeur, aux fumées et aux sons de la mort." La SUPA domine la déchetterie métropolitaine ouverte en 2005 et le parc de la société marseillaise Santiard fondée en 1920. L'entreprise était spécialisée dans le transport de matériel pour les chantiers et travaux publics, elle a installé son parc de bennes de collecte et ses camions le long du ruisseau. [...]

Aujourd'hui, le ruisseau entre les deux moulins ressemble à une immense usine à ciel ouvert avec ses odeurs et le ballet incessant des camions, des machines de nettoyage qui lâchent leurs eaux usées dans les rues et ses wagons d'ordures tagués. Le mot déchet est aujourd'hui entendu comme matière première par des entreprises de transformation. Ici, seule sa racine, qui vient du verbe déchoir, nous apparaît. Le ruisseau se trouve ainsi déchu de son propre nom. C'est dire l'immensité de la restauration symbolique qu'il reste à faire avant toute restauration de ses rives.»³²

La (re) découverte de la cascade et des berges entraîne une exploration progressive de tout le ruisseau, depuis sa source captée par une usine Lafarge

32. Christine Breton/Philippe Mioche/Arnavant, *Le livre du ruisseau*, Hôtel du Nord/Récits d'hospitalité n° spécial, éditions commune, 2011, pp. 48-49.

jusqu'à son embouchure invisible dans le port de la Joliette. Qu'est-ce qui active un territoire et le rend un peu concret et conducteur? Qu'est-ce qui coule et vit à travers les découpages administratifs et en dessous des couches accumulées de développement? Comme la River Fleet de Laura Grace Ford ou les souterrains des urbexers, il y a d'autres flux à suivre et à découvrir, d'autres manières de fluer que la circulation des personnes et des marchandises. L'infiltration liquide conduit cette fois plus loin. On ne fait pas que s'introduire et être introduit·e. On ouvre et consolide des passages, redonne un minimum de continuité à des milieux fragmentés, élabore peu à peu un usage renouvelé des lieux. Cette démarche se confronte aux héritages lourds, plombants, qui placent au cœur d'un vallon industriel la déchirure entre l'homme et son environnement évoquée par les Stalker. Déchirure ou plutôt déchéance, qui entraîne humains et environnement dans les mêmes oubliettes. Le ruisseau déchu est en deçà d'un partage humain-environnement, il est tombé plus bas, où ça coule seulement dans les interstices, dans les moments décidés par les exploitant·e·s de la source; où ça coule en petit filet d'eau quelque part au fond des mémoires et des inconscients, et goutte en pointillés sur une carte. Une certaine gestion des flux de circulation, d'approvisionnement et de déchets, a vidé de sa substance le nom ancien des Ayalades, *aigalada*, eaux abondantes et afflux.

Les nettoyages et les remontées collectives du ruisseau ne peuvent pas recoudre ce qui a été déchiré, et continue de l'être par l'occupation des lieux alentour. Elles rehaussent symboliquement et physiquement ce

qui est déchu, pour que ça coule à nouveau, avec un peu de vie et d'élan, pour que parler de fleuve côtier ou même de bassin versant ne soit pas un abus de langage. Restauration et renaturation désignent des opérations de ménagement écologique pour accompagner le repeuplement du ruisseau par des espèces végétales et animales, en espérant que ce repeuplement ait lieu... Du point de vue des animaux humains les marches collectives et les explorations s'interprètent aussi comme une manière de se (re) naturer et se réintroduire. Se réintroduire dans des lieux qui étaient inaccessibles, inhospitaliers, oubliés / réintroduire le ruisseau «lui-même», dans sa capacité à modeler et vivifier un territoire³³.

L'idée d'un territoire à activer, à rendre consistant par les marches et les flux qui le traversent, par les invites et les entrées qu'il propose, jusqu'à créer des passages bute sur deux autres idées du territoire, impliquées dans les petits fronts de guerre sociale³⁴ : les batailles de territoire imposées par le trafic de drogue et les interventions policières ; le zonage économique-administratif, qui produit un territoire où alternent des enclaves attractives fermées sur elles-mêmes – zone portuaire, zone d'activités –, et des enclaves délaissées, cul-de-sac et terminus pour beaucoup d'habitant·e·s, sans ouverture apparente sur le vaste monde, sans porte d'entrée effective sur le reste de la ville. «On dit qu'on

33. *La Gazette du ruisseau*, faite par le collectif d'habitant·e·s et d'associations les Gammars, relate les explorations et le travail de restauration : <http://www.gr2013.fr/gazette-du-ruisseau/>, consulté le 27/04/2021.

34. Christine Breton/Vous qui marchez, *Petits fronts de guerre sociale, Les récits d'hospitalité d'Hôtel du nord n°7*, éditions commune, 2014.

ne peut pas rentrer dans nos quartiers, moi je dis qu'on ne peut pas en sortir»³⁵.

Ces impasses du territoire et de la notion équivoque de territoire, se ressentent aussi physiquement dans les marches, quand les appréhensions sourdes d'un groupe se mêlent au sentiment d'être intrus·e plutôt qu'invité·e, dans une position de voyeur et de voyeuse face aux situations d'injustice rencontrées en chemin. Les différences de classe et de mondes sociaux s'incarnent soudain face au groupe, qui ne veut pas endosser le rôle indésirable d'explorateurs coloniaux. Aussi informée et attentive soit-elle, une balade à travers des parties de ville conflictuelles risque pourtant de se transformer en visite au zoo et au musée :

«J'entends souvent le malaise gronder dans mon dos, lorsque nous traversons à pied les quartiers de Marseille. Nos marches ne sont pas des visites guidées, mais des réflexions collectives riches en apparitions, et lorsque nous passons ensemble un petit front de guerre sociale, l'émotion gronde. Je vous entends, vous qui marchez, mal à l'aise dans le contact physique avec l'exclusion violente ou l'injustice. Pour passer, il y a l'humour ou le désir de ne pas se laisser séparer entre parties de ville, le désir d'*hostire* entre citoyens. C'est insuffisant et un brin "gnan-gnan" – et pourtant nous sommes de plus en plus nombreux à marcher entre parties de ville qui ont été antagonisées [...]

35. Mourad, cité par le journaliste marseillais Philippe Pujol dans *French deconnection, au cœur des trafics*, Robert Laffont/Wildproject, 2014, p. 95.

Mais nous qui marchons, pris dans les circonstances du microfront de guerre sociale, c'est trop souvent le modèle muséal que nous brandissons en protection face à la remontée de refoulé collectif. La sensation de zoo ou de muséification de la ville se dit avec violence, se ressent dans le corps en marche. [...] Je perçois dans mon dos la profonde émotion de celles et ceux qui se rencontrent, le débat intérieur qui les assourdit. Alors je suis assurée que cette ville que nous sommes en train de penser avec les pieds ne s'entend plus.»³⁶

Entendre avec son dos a la vertu de maintenir une certaine appréhension, d'aiguiser la perception des alentours, de rester connecté·e à ce qui se passe, là où des balades patrimoniales pourraient lisser les aspérités et les conflits latents. Reste un écueil insurmontable, quand les institutions attendent d'une mission culturelle l'atténuation ou la pacification de problèmes qui dépassent déjà toute politique de la ville. Une conservatrice du patrimoine, un paysagiste, un collectif d'architectes, une artiste plasticienne... en plus de leurs interventions spécifiques auraient le pouvoir magique d'aider les habitant·e·s à «se réapproprier leur cadre de vie» ou à raccommo-der du «lien» par-dessus les fronts de guerre sociale. Sans prétendre accomplir une mission impossible, Christine Breton va chercher avec d'autres comment éviter de refermer un peu plus le territoire sur des culs-de-sac – zones de développement économique et zones de relégation.

36. *Petits fronts de guerre sociale*, op. cit. pp. 14-15.

[...] *À un croisement, continuer tout droit, poursuivre par le chemin des Fraises.*

Au bout, à la hauteur du pylône électrique, prendre à gauche la traverse des Fraises, qui descend au fond du vallon en frôlant l'autoroute. [...]

Les marches de Christine Breton croisent peu à peu les trajectoires d'artistes qui explorent les envers de la ville et les replis du site – du territoire à la Terre. Diversement inspiré·e·s par Stalker, les situationnistes ou les *artistic walks* d'Hamish Fulton, ces artistes et collectifs font de la marche et de l'exploration une œuvre et une architecture en mouvement, une construction de situations ludiques, une observation sensible des mutations du paysage, une performance corporelle à travers des milieux géographiques. Leurs terrains de jeu et d'expérimentation suivent une trame bien plus vaste que le réseau des rues identifié comme quartiers historiques, ou le réseau des chemins balisés pour la randonnée dans la nature. Géographiquement, symboliquement, il y a donc des points de contact possible dans des territoires comme les quartiers nord, mis à l'écart des centres d'intérêt touristique, patrimonial, et aux prises avec un site phénoménal. S'y ajoute un moment opportun pour associer ensemble des pratiques hétérogènes : la préparation de Marseille Provence capitale européenne de la culture en 2013. Balades, explorations, marches et visites vont alors se projeter à une autre échelle.

Baptiste Lanaspèze, dans le prolongement de son livre *Marseille ville sauvage* et de son travail d'éditeur avec Wildproject, lance l'idée d'un sentier métropolitain. Un sentier balisé comme les GR de la Fédération de randonnée, légendé aussi soigneusement que les parcours guidés de centre historique... mais tracé à l'échelle d'un territoire métropolitain étendu sur un tiers des Bouches-du-Rhône, et dessiné par Nicolas Mémain comme un ∞ , symbole de l'infini, tour sans fin enroulé autour de la mer de Berre et du massif de l'Étoile.

Le sentier intègre dans un paysage de grands espaces les altérations du développement industriel-agricole et les étalements du périurbain, superpose à la contemplation de la nature la part de sauvage et de féral qui affleure au cœur des villes. Le « Cercle des marcheurs » organisé autour de cette idée conçoit le sentier comme un espace public stable, pérennisé, ayant pour finalité la marche, la randonnée, le tourisme... et comme un point de départ, un fil conducteur pour des explorations qui peuvent sortir du tracé et revenir, graviter au loin, s'attarder longuement dans un lieu.

Un sentier de ce type transforme ou rend plus accessibles des propositions que le collectif Stalker et d'autres laissèrent en partie à l'état de manifeste. Le réseau de parcours est simplifié en tracé unique, qui légende et donne à voir un site immense. Les Territoires Actuels, identifiés ici au milieu périurbain, sont reliés d'un seul trait aux villes et bourgs de la future métropole Aix-Marseille, et raccordés aux espaces naturels protégés. Dans des territoires en mutation, habités ou utilisés par d'autres, la traversée des Stalker supposait une part d'improvisation, de franchissement d'obstacles, et maintenait une certaine appréhension. Avec le balisage, le système de relations devient celui de la marche qui avance d'un pas sûr, de la randonnée en terrain déjà préparé. Le statut public du sentier montre qu'il est possible et même désirable d'aller dans des lieux où l'on n'est pas censé aller, sans avoir besoin de transgresser des limites ou de réaliser des exploits sportifs. Comme les GR[®] de montagne son trait aplanit les difficultés, assure qu'il y a toujours un chemin possible dans les espaces qui semblent faire barrage :

zones commerciales et industrielles, infrastructures de circulation, maillages de propriétés et trame de rues en impasses. Par la vision artistique du tracé et de la randonnée elle-même, des expériences avant-gardistes ou vouées à une certaine discrétion se banalisent, dans le bon sens du terme : elles deviennent des manières de voir et de sentir partagées autour d'un sentier public. Du même mouvement, la singularité de la pratique est affirmée comme telle, distinguée des autres et définie comme un «art de la marche en milieu périurbain»³⁷.

Pour une Christine Breton, fonctionnaire cherchant à dépasser sa fonction, pour des artistes naviguant entre les activités de guide touristique et la création de performances *in situ*, la négociation avec le projet «Marseille Provence 2013» peut pérenniser une pratique située dans un entre-deux, aider à la reconnaissance de savoir-faire mal identifiés. Cela demande un art de funambule en milieu institutionnel et un art de la synthèse assez développé, pour ne pas s'enfermer dans des contradictions. Porté par l'émulation des balades de repérages et le long travail d'homologation – «vous voulez qu'il passe par là votre sentier... ah non ça va pas être possible» – le Cercle des marcheurs veut rendre compatibles des marches où ça gronde dans le dos avec des randonnées de contemplation du site, des balades passionnées par les juxtapositions insolites, les chocs esthétiques, les ruptures de ton et d'ambiance, avec des parcours guidés, attentifs aux usages vernaculaires et au patrimoine intégré qui se construit peu à peu. Il tente de faire le grand écart entre des territoires vécus

37. «Préambule», dans: *GR® 2013, Marseille-Provence*, édité par la Fédération française de la randonnée pédestre et Wildproject, 2013, p. 5.

et explorés en profondeur, des lieux dits et racontés depuis longtemps, et un territoire métropolitain gigantesque, sans unité et limites concrètes, sensibles et parlantes pour celles et ceux qui y vivent. Il s'appuie par endroits sur des structures d'accueil comme Hôtel du Nord pour que les personnes de passage soient initiées *a minima* par des habitant·e·s, et promet au long du sentier un tourisme culturel tous terrains, capable d'absorber les contrastes les plus marqués, de passer dans des lieux-milieus abîmés, sous tension, auprès de groupes sociaux qui peuvent avoir de bonnes raisons de garder leurs distances.

Le topoguide du sentier labellisé GR®2013 intercale les propositions multiformes des artistes du projet avec les cartes et le descriptif du circuit de randonnée – «juste avant un virage à gauche, filer à droite par un petit escalier qui mène à un jardin d'enfants, au-dessus d'une petite jungle urbaine». Apparaissent des images et des formes inhabituelles pour ce genre de guide, des insertions plutôt que des illustrations. Julie de Muer décrit par exemple une collection de «marcheurs périurbains», du facteur qui connaît physiquement tout le réseau des rues et impasses, à «l'artiste qui n'aime pas trop rester sur le chemin». Ces figures-là sont comme des rôles possibles, que l'on endosserait ou observerait au passage pour se décaler un peu du sentier. Hendrik Sturm montre plusieurs cartes de ce qu'il appelle «lieux de forclusion»: camp militaire, base aérienne, chasse privée, stockage de boues rouges. La possibilité de frayer partout librement, revendiquée par la randonnée et d'autres pratiques, se confronte là à son négatif (son double secret?). Adeptes de la balade-cueillette, le Collectif SAFI présente une

collection dessinée d'«architectures minuscules», les graines et les coques de différentes espèces, semées par le vent au bord du sentier – des sortes d'anti-monument où la flore s'abrite³⁸. En couverture un photomontage de Lola Duval détoure l'image d'un couple d'excursionnistes Belle Époque qui randonnaient dans les Calanques, pour la superposer à une photo de Geoffroy Mathieu – une vue de la grande usine de potabilisation des eaux en surplomb nord de Marseille. Ce topoguide montre avec aisance quels télescopes esthétiques et quel croisement de pratiques sont recherchés.

La démarche d'ensemble devient plus problématique quand elle espère combiner, sans contradictions trop fortes, des approches divergentes : l'itinéraire fixe et la divagation, le suivi linéaire et l'exploration en profondeur, le grand tour contemplatif et les immersions dans des lieux et des milieux singuliers. Le modèle de la randonnée dans la nature amène des usages et des rythmes, des habitudes de pensée et de perception, des publics aussi, qui ne rencontrent pas sans heurts et malentendus des esthétiques et terrains tout autres. Dans une trame de rues et de chemins en général moins serrée qu'une crête de montagne, le modèle du sentier guidé n'interdit pas les bifurcations. Lâcher le balisage, le reprendre. Se perdre volontairement. Suivre à contresens le déroulé du topoguide. Pratiquer la désorientation et la navigation à vue comme le propose «l'Agence touriste». Mais le sentier et ses marques se distinguent une fois pour toutes des autres invites et pistes possibles, rencontrées en chemin. Il a son propre

38. GR®2013, op. cit. SAFI, pp. 78-79. Julie de Muer, pp. 82-83. Hendrik Sturm, pp. 86-87.

espace-temps, ses étapes et destinations, ses points de vue. Biaiser avec des règles qui ne sont pas modifiables ressemble à une gymnastique un peu vaine. Pour se prendre au jeu, trouver de la fantaisie et du gai savoir, autant en être. Ou sortir vraiment, trouver d'autres façons de suivre et d'engendrer un itinéraire.

Le Cercle des marcheurs parie sur «Marseille Provence 2013» pour que les explorations autour du sentier continuent après le repérage du tracé et l'écriture du guide. Ce moment inaugural, où les pratiques les plus diverses semblent fonctionner ensemble, pourrait se décliner ensuite dans la durée. Pendant l'année 2013, une série de marches sont organisées sur plusieurs tronçons. L'enthousiasme des participant·e·s encourage la création d'un «Bureau des guides», qui confirme le modèle de la randonnée comme fil conducteur de cet art de marcher en milieu périurbain. L'association du bureau donne une base et une perspective temporelle pour dénouer certaines contradictions, associer des balades à des rendez-vous artistiques et festifs, participer à des pratiques autres en lien avec des associations d'habitant·e·s, comme l'exploration et la restauration du fleuve des Aygalades.

Sentier métropolitain. L'adjectif rappelle les origines modernes du mot métropole, quand à la fin du 19^e siècle Paris traduisait le *Metropolitan Railway* de Londres, ouvert dès 1863, en chemin de fer métropolitain. Bien avant l'inauguration de la première ligne en 1900, l'adjectif s'est substantivé en métropolitain, puis métro. Ce nouveau moyen de transport est devenu un critère décisif pour distinguer les très grandes villes des

autres, nommer la métropole moderne. Et faire redondance avec le sens grec du mot : la métropole qui a ses colonies, devient ici la capitale d'un empire colonial, la métropole d'une métropole...

Dans une ville comme Marseille, où les restes de l'ancien port colonial sont démantelés, la création d'un tel sentier se fait en parallèle de la banalisation du mot métropole : son extension progressive à toute une série de villes et d'agglomérats de villes, moyennes, grandes ou très grandes. Pendant que se construit laborieusement l'entité politique de la métropole Aix-Marseille, Baptiste Lanaspèze et le Cercle des marcheurs voient la possibilité et l'opportunité de faire un saut vers une entité territoriale et une échelle autre que les villes et leur périphérie immédiate. À ces dimensions les marches peuvent réaliser physiquement l'ampleur des transformations et des destructions imposées aux paysages et au site. Elles relient d'un trait un ensemble d'histoires situées, de lieux singuliers et de formes esthétiques inattendues, qui font contrepoint au grand récit du développement. Elles sortent de la vision enjolivée ou complaisante des sites grandioses et des centres historiques.

Humble moyen de transport, le sentier ne peut être cette locomotive économique que les dirigeants espèrent pour (re) lancer la métropole. Dans le cadre de «Marseille Provence 2013 Capitale européenne de la culture», la négociation s'appuie sur des projections de fréquentation touristique du sentier et sur les revendications artistiques-culturelles. Elles prennent parfois une allure démiurgique, comme si le grand

tour métropolitain et les moyens mis à disposition, donnaient soudain la capacité d’embrasser très large, et rassembler de même. Cette ambition s’exprime par exemple dans le préambule : « [Le topoguide est également pour nous] l’endroit privilégié d’élaboration d’une pensée et d’une culture commune de la métropole, enrichie de la diversité des pratiques de chacun des artistes »³⁹.

Partie prenante du projet, Christine Breton assistait dans le même temps à de nouvelles destructions avenue Zoccola dans le 15^e : après la destruction de la « rue rom », le même lieu était transformé en dépôt d’immondices. Elle posait alors la question : « Pourquoi détruire la culture propre d’un lieu en année Capitale européenne de la culture ? »⁴⁰ Comme une réponse possible, elle rappelait la formule du philosophe Walter Benjamin, un bon connaisseur de Marseille : « Il n’est aucun document de culture qui ne soit aussi document de barbarie ». La culture commune de la métropole, même rapportée à un territoire complexe, distinct de l’institution-métropole, ressemble à un oxymore multiple. Tension dialectique et négociation de compromis font de cette création du sentier métropolitain un processus sur le fil.

39. « Préambule » dans : *GR® 2013*, op. cit., p. 5.

40. Christine Breton/Vous qui marchez, *Petits fronts de guerre sociale*, op.cit., p. 18.

Le passage à une autre échelle territoriale pousse loin le décentrement par rapport à la ville dense. Avec d'autres pratiques, la randonnée sur ce type de sentiers confirme aussi le décentrement par rapport aux métropoles historiques (Paris, Londres, Rome...), villes-mères toujours placées aux origines culturelles de la flânerie et de la dérive, du *urban wandering* et des *visionary walks*, des façons de zoner et d'*andare a Zonzo*, de l'exploration des toits, des *drains* et des *catacombe*, de la promenade aristocratique-bourgeoise et de la promenade populaire... jusqu'à la randonnée elle-même. Le sentier est une création originale, située, et renvoie à un champ (ou plutôt un buisson) de pratiques émergentes, qui n'a rien de propre à Marseille. Depuis les années 90 se multiplient les collectifs d'artistes proposant des randonnées urbaines (le collectif Ici-même à Grenoble), les collectifs articulant des formes d'écriture et des pratiques d'exploration (Urbain, trop urbain, à Toulouse), les collectifs de jeunes architectes-urbanistes-paysagistes analogues à Stalker, travaillant en marge de la commande publique et privée, explorant le milieu périurbain comme le fait depuis 25 ans Bruit du Frigo à Bordeaux⁴¹. En écho ou en lien direct avec cette dynamique multiforme, Paul-Hervé Lavessière et Baptiste Lanaspèze créent en 2014 l'Agence des sentiers métropolitains pour mettre en place d'autres tracés et

41. Bruit du Frigo : <https://bruitdufrigo.com/> et le livre d'Yvan Detraz, *Zone Sweet Zone*, Wildproject, 2020.

Ici-même : <https://www.icimeme.org/> et le livre *Les Paysages étaient extraordinaires*, Tous travaux d'art, 2004. Urbain, trop urbain : <http://www.urban-trop-urbain.fr/> et le livre *Périphérique intérieur*, Wildproject, 2014. Sites consultés le 29/04/2021.

expériences collectives, et construire un « art des sentiers métropolitains »⁴². En point d'orgue significatif, ces initiatives menées d'Istanbul à Boston se sont exposées en 2020 entre deux confinements, avec la présentation du sentier métropolitain du Grand Paris dans le temple parisien de l'urbanisme, le Pavillon de l'Arsenal.

Dans sa préface à la réédition de *Marseille ville sauvage*, avec le recul de dix années Baptiste Lanaspèze fait un point circonstancié des stratégies adoptées, entre l'exploration de vastes territoires métropolitains et la négociation avec l'entité politique des métropoles :

« Initié en 2010, dessiné en 2011, négocié en 2012, le GR[®]2013 s'est pourtant retrouvé de façon imprévue au cœur de la “mission interministérielle pour le projet métropolitain”, menée tambour battant par l'État à partir de 2012. Et dans un espace politique aussi clivé, marqué par des injustices sociales et fiscales spectaculaires, il nous a alors semblé de bon sens d'être métropolitainistes [...]

Après une phase de fascination esthétique devant des paysages aussi spectaculairement violentés par l'activité humaine, puis un attachement persistant à ces lieux que nous avons traversés, étudiés, appréciés, le besoin s'est cependant peu à peu fait ressentir de formaliser ce que ces expériences si fortes nous apprennent en termes de projet – et à ne pas devenir des outils de communication et d'“attractivité” dans la “compétition urbaine planétaire” de ce qui se cache en fait derrière la “métropolisation”. »

42. *L'art des sentiers métropolitains*, Pavillon de l'Arsenal, 2020.

Plus loin il replace les sentiers métropolitains dans un horizon de changements possibles et désirables, en lien avec l'agriculture urbaine, le biorégionalisme, et un urbanisme repensé par les pieds :

«Si nous devons apprendre à refaire la ville en partant des sites, il convient sans doute de commencer par prendre quelques jours de pause, et de se rendre physiquement, longuement, sur ces lieux qu'on va bientôt prétendre "aménager" sur une carte dans un bureau. L'apologie de la marche dans le projet urbain n'est certes pas une nouveauté – mais la randonnée itinérante comme préalable à la rénovation biorégionale de l'architecture en est une. [...]

Les sentiers métropolitains permettent d'habiter de nouveau nos territoires, de découvrir nos bassins-versants, de remettre la ville à l'échelle du corps ; de favoriser le transport pédestre. Ils sont un préambule indispensable à cette réinvention collective de la ville.»⁴³

Pour être en phase avec l'actuel sans tomber dans les pièges de la métropolisation et anticiper un autre avenir, un sentier est sans doute un bon préambule. Ou une introduction. Difficile de savoir si cette forme globale, qu'il faut constamment remettre en marche, peut perdurer au milieu des bouleversements sociaux et climatiques en cours. Si ce tracé fondateur, même vivifié par de nouvelles explorations, accompagnerait tel quel une réinvention collective de la ville, ancrée dans la biorégion et les bassins versants. Dans cet avenir

43. Baptiste Lanaspèze, «Vers des villes terrestres», dans : *Marseille ville sauvage*, Actes Sud, 2020, pp. 17-18 et p. 32.

complètement hypothétique, des réseaux de parcours inspirés de l'hydrographie ou des itinéraires variant selon les saisons, les activités et les migrations animales-végétales, paraîtraient peut-être plus en phase avec des cycles écologiques et sociaux que le balisage d'un grand tour.

La référence au territoire et à l'entité politique métropolitains reste sous la dépendance des dernières trouvailles bureaucratiques et des cycles de développement-destruction, qui jetteront peut-être aux poubelles la métropole pour la remplacer par la région urbaine, ou la smart-mégapole, ou le bassin de vie connectée, ou même la biorégion. *Métropolitain* rejoindrait alors dans une nostalgie patrimoniale les panneaux Guimard verts et jaunes du métro 1900.

De l'adjectif au substantif, la forme en trilobe-triquetra du sentier métropolitain du Grand Paris excède largement les limites de la métropole Grand Paris. Reste suspendue dans cet entrelacs temporel, entre une métropolisation en cours et un autre avenir possible. C'est une gymnastique du saut d'échelle, spatial et temporel. Sans attendre, elle rappelle que les marches et les explorations, même passant par des interstices et des lisières, attentifs aux histoires situées, sont en relation avec de vastes entités et des noms englobants, des formes qui se chevauchent et se superposent, s'agrègent à un site immense. Dans l'autre sens, elle affirme la nécessité de construire et retracer des passages communs, même minuscules, dans des territoires où se multiplient les lieux de forclusion et les entrées interdites.

« _ *Y'a rien par ici... qu'est-ce-que vous faites là?*

_ *On est venu se poser un moment... on ne fait que passer.*

_ *Et vous êtes qui au fait?*

_ *On est le Grand Lustucru... »*

Exploration des espaces non destinés à l'usage public, introduction dans des lieux à l'abandon, dérive à travers des ambiances variées, infiltration de l'infrastructure, dérive à partir des milieux sociaux et géographiques, traversée des territoires, marche pour construire un patrimoine intégré, randonnée sur un sentier destiné à l'usage public... chacun de ces modes d'action et pratiques, implique une relation de connivence, de négociation, de confrontation avec des entités mouvantes.

L'exploration urbaine avec ce qui est urbain et ses espaces non destinés à l'usage public, ou ses ruines disséminées un peu partout.

La dérive situationniste avec la ville, mise en mouvement par ses ambiances et ses plaques tournantes.

Le *place-hacking* avec la *city*, infiltrée par son infrastructure.

La dérive de Laura Grace Ford avec un autre Londres, qui déborde sur le Londres *mainstream* ou s'y confronte.

La traversée des Stalker avec les Territoires Actuels, toujours autres et en excès par rapport aux villes centrées sur elles-mêmes.

Les marches de Christine Breton avec une ville perchée et un autre patrimoine, opposables à une ville-centre dominante.

L'art de marcher en milieu périurbain et la randonnée sur sentiers métropolitains avec un territoire métropolitain, au-delà de la métropole.

Les balades du Grand Lustucru avec... le Grand Lustucru, double imaginaire, toujours en mouvement, d'une agglomération et de son site.

Le nom est venu d'un contre-pied joyeux et provocateur à l'égard des Grand Paris, Grand Lyon, Grand Nantes et autres Grands, qui accompagnaient en 2009 dans tout le pays les élans sarkozystes vers «le Vrai, le Beau, le Grand...»⁴⁴. Le Grand Clermont rejoignait alors ce cortège pour désigner un territoire bien plus vaste que les limites intercommunales, et affirmer l'emprise de l'agglomération sur le site alentour : la plaine céréalière, le bassin fluvial de l'Allier, les collines et les puy, les chapelets de villages agricoles et périurbains.

Une journée de mars 2010 je dérivais sobrement depuis la bien nommée rue du Port, en me donnant comme cap lointain les hauteurs de l'ouest. Par un long trajet sinueux, je me retrouvais en lisière de la ville bâtie. Où devient plus sensible la faille de Limagne, cet effondrement spectaculaire, contrecoup d'un mouvement de plaques tectoniques qui a formé les Alpes. Sur plusieurs kilomètres affleurent les escarpements rocheux de l'ancien plateau continental. Le fort dénivelé fait passer en zone non constructible, comme on enlève un costume de ville. Le long des jardins potagers

44. Discours sur le Grand Paris lu par Nicolas Sarkozy, à la Cité de l'Architecture et du Patrimoine en avril 2009 : <http://grandparis.over-blog.com/article-30843350.html>, consulté le 29/04/2021.

accrochés à la pente, parmi les souvenirs de vignes, j'essayais de me rappeler l'itinéraire du jour. Je repassais en imagination les rues familières, les détours imprévus, les carrefours amples, les ambiances détendues et les atmosphères lourdes, polluées, qui m'avaient poussé et repoussé vers ce chemin inconnu – en contrebas de la Montagne percée.

Assis sur un bon rocher de granite, ma rêverie dynamique a commencé à se mélanger aux ruminations du moment. On discutait souvent avec l'ami Thierry de cette prolifération des Grands. Qu'est-ce qui était en jeu là-dedans, au-delà du bluff politique? Grandes ou pas, les agglomérations restaient pour nous ce truc embrouillé: chaotique et tiré au cordeau. Découpé à la hache en secteurs inégaux. Lancé dans des cycles convulsifs de développement et de destruction. Mal entrelacé à un site, ou plutôt incrusté dedans, comme une mosaïque complexe de terres cultivées, de terrains bâtis et d'espaces dits naturels. Les appels au grand amplifiaient ces réalités-là, tout en les masquant. On sentait le besoin de comprendre plus en détail. De vivre autrement ce qui se passe.

Adossé à la faille j'observais la ville, bâtie sur un effondrement, étalée dans la plaine. L'itinéraire de ma dérive s'éclairait par endroits. Je continuais de ruminer les Grands et par une drôle de connexion neuronale, la chanson du Grand Lustucru s'est infiltrée dans le reste :

Quel est donc dedans la plaine / Ce grand bruit qui vient jusqu'à nous... / C'est le Grand Lustucru qui passe!

-dans un éclat de rire, j'ai senti que c'était *ça* qui se passait. Devant moi et autour. Le Grand Lustucru qui passe. Qui traverse et entoure. Alors que les dirigeants et les consultants en urbanisme projetaient sur des cartes la silhouette d'un étrange brontosauve (ou d'un loup de mer) nommé Grand Clermont, soudain ce Grand Lustucru était bien plus parlant. Clamait sans fards ce grand bruit qui vient jusqu'à nous. Dans la ballade musicale au rythme de marche boiteuse, il prenait la forme d'un croquemitaine. Avec la menace de dévoration, la seule intrigue de la chanson était ce mouvement associé à des changements de forme : s'approcher et passer, venir comme un grand bruit, devenir un croquemitaine. Ce qui se passe, l'intrigue, se confondait presque avec ce qui passe. Depuis la plaine agricole et industrielle que j'apercevais au fond, par les collines et jusqu'à la Montagne percée, le Grand Lustucru évoquait un mouvement et une activité multiforme, insaisissable, ces altérations lentes comme une plaque tectonique ou rapides comme un flux de circulation, qui accompagnaient le truc embrouillé de l'agglomération. Qui réveillait d'un coup cet air placide des milliers de bâtiments et replis de terrain aperçus depuis la faille. Changeant constamment de forme, *ça* rôdait, circulait, évoluait un peu partout, en dessous, dans l'atmosphère et autour. Intrigant et délirant, le Grand Lustucru donnait envie d'aller voir ce qui se passe. Plonger autrement là-dedans. Rester aux aguets pour ne pas se faire manger. Puisque la ballade résonnait dans l'air, évoquait une figure aux visages multiples toujours en mouvement, les balades en groupe semblaient le moyen le plus simple pour que le grand bruit, comme dans la chanson, se rapproche, prenne différentes formes.

Ou reste une rumeur lointaine. Ou continue de se déplacer et se transformer.

Sur le moment, tout ça se mélangeait dans une joyeuse confusion. Mais j'étais sûr de vouloir le proposer à d'autres, ami·e·s et inconnu·e·s. Il y avait un bon endroit pour le faire: l'Hôtel des Vil·e·s dans le quartier de la gare, mairie parallèle et auberge autogérée. Descendu de la faille, je me pointais quelques jours plus tard en réunion. Le rire de la Montagne percée était communicatif: le Grand Lustucru déclencha un rire enthousiaste. Ça parlait à d'autres, qui étaient partant·e·s pour des balades. Pour une première approche de cette chose. Le Grand Lustucru devenait un double mouvementé et intrigant de l'agglomération et du site, devenait cet autre provocateur du Grand Clermont, qui poussait à observer de plus près ce qui se tramait politiquement, territorialement. On sentait en même temps que l'enjeu était plus profond et plus drôle. Le Grand Lustucru donnait envie de parcourir en long, en large et en travers. Sur des itinéraires bien plus amples que les dérives ou promenades habituelles.

Avec la préparation en groupe des premières balades, je comprenais un peu ce que ça exprimait. La légende urbaine-rurale du Grand Lustucru était lancée au loin pour capter autre chose de l'agglomération où l'on vit: un assemblage de mouvements et de processus mal connus, attirants ou repoussants. Qui prennent forme dans un moment, s'altèrent longuement ou semblent figés pour toujours. Le nom revenait en boomerang sur le groupe, qui dérobaît au Grand Lustucru cette capacité de mouvement et de métamorphose. C'est à ce

moment qu'un *on*, fugace et tenace comme les balades, a commencé à résonner, à me porter. Laissant chacun et chacune libre de démêler les fils des balades, et les aspects de cette chose-là, comme je le fais maintenant.

Le Grand Lustucru à la recherche du Grand Lustucru. Tout contre le Grand Clermont. On reconnaissait faire partie d'un certain territoire et contribuer par quelques déchets aux collines artificielles d'«enfouissement technique», sans être partie prenante de cette entité nommée Grand Clermont, ni adhérent·e de fait. Aux images et croyances emphatiques, aux visions marketing de l'agglomération, on opposait quelque chose d'un peu plus cru. Contre les projections d'en haut on recherchait des détails parlants, des formes singulières plus ou moins stables, observées dans le mouvement d'une balade. On partait sans jugement *a priori* sur le Beau et le Vrai, avec le minimum requis de curiosité, d'appréhension et de bienveillance, pour les mauvaises rencontres et les bonnes surprises (ou l'inverse) qui ne manqueraient pas d'arriver. Spontanément, on a commencé à désigner les forces contraires, les formes hétéroclites, les sensations mêlées qui accompagnaient une balade, comme «quelque chose de Grand Lustucru», «c'est assez Lustucru ça». Formules impossibles à définir en général, mais ressenties et exprimées dans un moment qui pouvait se prolonger en d'autres, et recouper des observations plus larges.

Un jour d'avril sec et brûlant, la première balade a pris la forme d'une longue traversée. Après une itinérance de plusieurs heures, le groupe a touché le point le plus bas de son énergie en se retrouvant au

plus bas de l'agglomération ou presque. Cette « coïncidence » – ce qui tombe en même temps – invitait à des recoupements hautement scientifiques. Le plus bas était enfoncé dans un coin de terres agricoles, là où le zonage strict, la fragmentation des milieux et des territoires s'éprouvent le plus durement dès que l'on essaye de passer à pied, à quatre pattes ou à vélo. On marchait en pleine terre sous le ciel, le long de rases et d'immenses champs de blé. Les zones commerciales-industrielles et le bourg que l'on venait de quitter semblaient à la fois très proches et très loin, leur présence comme filtrée par les couloirs sonores de deux autoroutes. Tanné·e·s par un climat en avance sur son temps, on a fini par s'asseoir dans l'herbe au bord d'un chemin vicinal, avec l'impression d'être coupé·e·s du reste : agglomération, collines et puys. Tout concourait à fléchir la dynamique du groupe, qui dans le même temps sentait diminuer sa capacité à improviser, à se fier aux élans, à sentir un parcours en train de se faire, et avec lui un Grand Lustucru qui passe.

Il a fallu que l'on traverse une autoroute, que la lumière s'adoucisse, que l'on gagne quelques mètres de dénivelé, que l'on rie du Grand Lustucru avec les types d'un bar PMU, pour que le second souffle soit trouvé, et que l'agglomération, le site, se recomposent autrement, depuis les pentes d'une colline. Gardant en tête ce moment où on touchait le fond, il y avait là quelque chose de Grand Lustucru : un aspect de son grand bruit et de ses forces contraires, ici entrelacées aux courbes de dénivelé. Un ensemble de chemins et de parcelles fertiles, importantes pour les habitant·e·s alentour, était devenu une enclave dans un assemblage chaotique

et tiré au cordeau : voies de circulation, zones, bourgs et villages. Elle s'enfonçait au plus bas et devenait pour nous une impasse où se perd tout élan. Par mouvement contrasté, une colline située un peu plus loin apparaissait soudain comme un havre provisoire.

Quelques mois plus tard, le groupe présentait le Grand Lustucru sous la halle patrimoniale d'un marché, au cœur d'un quartier, et profitait du lieu, de l'occasion, pour lancer une grande balade nocturne : descendre de la butte de Montferrand, aller rôder à une trentaine dans les zones alentour, avec le contraste attendu entre quartier ancien et zones industrielles, habitations de bourg et espaces distendus, étirés dans la nuit. On misait sur la rareté de la circulation, le silence, pour visiter en douce certaines zones commerciales et industrielles, frayer des passages au-delà. Deux heures plus tard, le groupe se retrouvait en train de manger des hot-dogs sous les lampadaires de l'association pétanque des cheminots, auprès du stade des cheminots, dans un quartier cheminot où le dernier hôtel a fermé depuis longtemps. Curieuses de ce qui nous menait là un samedi soir, les personnes se demandaient, et nous aussi, à quoi pouvait ressembler ce Grand Lustucru, qui profitait peut-être de la pénombre pour rôder autour. En fait il se passait déjà quelque chose de Grand Lustucru, à croiser ce moment convivial après le quartier ancien et ses abords silencieux. Quelque chose de Grand Lustucru dans le contraste entre les douches de lumière orange près de la maison des cheminots, le brouhaha, l'effusion de cris et de rires, et le reste de la zone industrielle éclairée de loin en loin, où résonnaient des sons mal identifiés / dans cette succession de

lieux et de moments, où nos attentes étaient trompées, où se défaisait le partage binaire entre quartier historique et zones, centres animés et périphéries mornes.

L'accumulation de ces observations sensibles, de ces coïncidences heureuses ou difficiles, donnait consistance à une certaine expérience du Grand Lustucru, qui associait ensemble les balades, le groupe du Grand Lustucru et le Grand Lustucru «lui-même». Cette entité imaginaire et sensible se déplaçait et prenait forme à côté, en travers, en deçà, au-delà de ce qui était présenté comme Grand Clermont : territoires attractifs, multinationales du grain et du pneu (Limagrain et Michelin), centres historiques, parcs et espaces naturels — la chaîne des Puys et la rivière Allier, détachés des aspects moins avenants du site. On avait la sensation de mieux percevoir et comprendre l'agglomération, dans toutes ses composantes, en cherchant les formes que pouvait prendre le Grand Lustucru, y compris les moins aimables. Parfois on aplatissait et fixait grossièrement ses traits en faisant une carte de nos itinéraires semi-improvisés. On apprenait à percevoir les mouvements, les processus, les flux sous-jacents, qui traversent les lieux apparemment les plus paisibles et endormis. Comme cette fin de balade où l'on se reposait tranquille, dans un champ au crépuscule. Devant nous une atmosphère spéciale, un peu menaçante ou inquiétante, flottait autour d'un énorme moulin industriel et d'un bosquet d'arbres, éclairés de veilleuses bleues. À la frontière exacte du Grand Clermont, cette atmosphère condensait dans un moment sensible d'immenses processus à l'œuvre : entremêlant les paysages de champ de blé et de bosquets, les grands moulins de

l'agro-industrie, et la ville bâtie que l'on avait laissée au loin.

Quand les métropoles ont été lancées en 2014 puis 2016, le Grand Clermont s'est effacé peu à peu, réduit à des projets culturels et écologiques de «territoire» – sous-entendu pour des communes non équipées en salles de spectacle, pour des espaces retirés de la pression foncière. Le nom ronflant de métropole, comme si la nouvelle Babylone était soudain aux portes, a signifié dans le cas clermontois et dans d'autres un repli sur les limites intercommunales.

*Le Grand Lustucru est un drôle de phénomène,
vaporeux et fuyant, comme la rumeur et la rambleur
d'une agglomération.*

Après une longue hibernation, le groupe se renouvelle, multiplie les règles du jeu et les balades au moment où le Grand Clermont s'efface. L'entité du Grand Lustucru pourrait s'effacer de même, comme se perd l'enjeu d'une confrontation. En sourdine, elle continue d'être ce double imaginaire d'une agglomération et du site. Quelque chose qui intrigue et attire, inquiète et fait rire, nous pousse à lancer des balades, aller voir de plus près ce qui se passe, observer des formes et des processus mal connus, ressentir un mouvement sous-jacent dans les espaces et les lieux habituellement figés. On est en plein dedans / on le pressent au loin / on tourne autour. Dans le mouvement d'une balade, le Grand Lustucru élargit les lieux de vie quotidiens, fait apparaître des espaces béants entre les grands axes de circulation et de perception. Ses traits ne s'individualisent pas autant que ceux du croquemitaine qui s'approche de la chambre des enfants. On en cherche un air, un corps possible, une esquisse – ce «quelque chose de». Le mot avatar peut exprimer cette incarnation fugace, qui se superpose au monde de la vie quotidienne. Plus réel et augmenté qu'un Pokemon, avec moins de pouvoirs.

Au long d'une balade, des avatars se forment lentement ou viennent par surprise, souvent quand le groupe est dans un état second après plusieurs heures d'itinérance. Les successions de lieux et de quartiers traversés, le libre cours donné à l'imagination, le corps-à-corps subtil avec différents sols et atmosphères, laissent venir des avatars. Agréables ou inquiétants. Il y a par exemple le «Grand Absorbant»: un barrage filtrant, réceptacle d'énormes amas de plastique, qui conclut brutalement

une joyeuse descente de rivière. Sa présence silencieuse à l'écart des peupliers, des hautes herbes et des mares, semble chargée de tous les processus malfaisants, de tous les flux repoussants qui traversent l'agglomération. Il y a cet énorme giratoire où finit en douceur une balade dansée. Les parterres et les haies de buis font comme des matelas à ressorts pour s'ébrouer un peu, gigoter sur les derniers rythmes de la machine ambulante des DJ et observer les collines alentour. De tous les lieux pratiqués jusque-là ce giratoire spacieux devient des plus accueillants, inverse sa fonction habituelle en tenant à distance la circulation. Il y a cette atmosphère de crépuscule sur les franges d'un bourg, dans une zone industrielle et un parc logistique soudain agréables à traverser – longues traînées de nuages violacés, trouées de lumière et pluies intermittentes, mêlées aux bâtiments et aux rues désertes un 1^{er} mai.

Le groupe du Grand Lustucru est son propre avatar, plus qu'individuel, qui existe à travers balades et réunions, par des actes semblables aux célébrations du collectif Stalker. La construction d'une statue faite d'objets ramassés en route, le concert improvisé sur les tôles d'un chantier, le chant de recueillement dans un cabanon de vigne, la danse déséquilibrée dans le courant d'un fleuve, les dessins au bitume naturel sur le trottoir d'un lotissement en chantier... Ces actes ponctuent ou dévient le cours de balades déjà peu linéaires et donnent une autre consistance au groupe, aident à improviser la suite. Dans ces états redoublés, on s'immerge plus profondément dans les lieux, les moments. On entrevoit une autre ville dans la ville. On sent couler un temps différent, près des flux de circulation où nos silhouettes

quotidiennes passent en vitesse. Par ses actes et ses silences, son ennui parfois, le groupe participe au grand bruit qui ne cesse lui-même de se transformer, se dissiper et resurgir. Dans des moments de haute intensité ou de basses énergies, il donne forme à cette belle phrase : c'est le Grand Lustucru qui passe. Comme si d'avatars en actes de célébration, le groupe se confondait avec ce Grand Lustucru ne faisant que passer.

...des fois il y a quelque chose de Grand Lustucru dans l'air, et peu importe si ça vient de la balade, du groupe, d'un acte, d'une personne, d'un objet, d'une rencontre, d'un quartier. De tout cela entrelacé.

*Souvent on oublie le Grand Lustucru et il se passe
quelque chose quand même...*

L'anglais utilise les mots *trespass* et *trespassing* pour exprimer le fait de s'introduire sans autorisation, l'intrusion dans une propriété, le passage de limites, de frontières et de barrières. Le mot vient du vieux français *trespasser*. Traverser, outrepasser, transgresser, jusqu'au passage de la mort et peut-être une autre vie : trépasser.

C'est un champ sémantique et un imaginaire profond, qui associent l'art de s'introduire avec un art de passer la limite, de trouver des passages, dans des lieux où l'on ne sait pas toujours si l'on est en droit de le faire. «Marcher active les courants souterrains, les grains de possible incrustés dans les murs [*residing in the walls*]. Marcher collectivement, avec un sens critique, nous rend capables non seulement d'entendre les échos de l'*enclosure act* [la privatisation-fermeture des communaux et des espaces communs], mais de les confronter et de les défier quand la dérive bascule dans le royaume du *trespass*». ⁴⁵

Le *trespass* en ce sens n'est pas la transgression pour la transgression, le plaisir d'entrer par effraction. C'est activer ou réactiver des communs et des droits de passage qui se trouvent dans les entre-deux de la propriété privée et publique, dans la survivance d'un chemin, dans les allées d'une copropriété ou d'un ensemble d'habitats sociaux, par des arrière-cours ou des fonds de parcelle. Par contraste il fait apparaître plus durement et précisément les énormes blocs opaques

45. Laura Grace Ford, texte écrit à l'occasion de la réédition en 2019 de *Savage Messiah* : <https://www.versobooks.com/blogs/4334-we-move-amongst-ghosts>, consulté le 20/04/21.

et les enclaves surveillées, dans une optique différente de l'urbex et du *place-hacking*. On se sent moins super-héros et super-héroïnes. On ne cherche pas à entrer partout et explorer de fond en comble – *access all areas, explore everything*. L'art de s'introduire et le *trespass* se combinent ici avec un art brut du contournement, un besoin de passer au large, de rôder à distance – aussi parce que l'atmosphère de certains lieux, les forces contenues dans tels murs d'usine, telle résidence fermée, font repoussoir.

Les balades semi-improvisées, les itinéraires auto-engendrés, viennent parfois bousculer une conception restreinte de l'espace public. De nombreux lieux et chemins sont interdits au public seulement pour décharger les collectivités de toute responsabilité dans l'usage des lieux. On endosse volontiers cette responsabilité en longeant le talus d'une voie ferrée, seul passage au milieu d'un patchwork de propriétés privées. En visitant une carrière abandonnée, où affleurent des fossiles de la soupe primitive et prolifère tranquillement la flore. En prenant le temps d'explorer un bassin d'orage, milieu foisonnant d'espèces, à deux pas d'un terminus de tram et d'une station ferroviaire, fréquentés quotidiennement par des milliers de personnes.

De proche en proche et de loin en loin, à différentes échelles, le *trespass* peut nous emmener vers ce qui n'est pas appropriable, et constitue pourtant le fond de toutes les propriétés. C'est la part qui revient au ciel et à la terre, aux passages des nuages et des saisons, du jour et de la nuit. C'est trop grand ou trop petit, trop fluctuant ou enfoui, pour que des pouvoirs,

aussi imposants soient-ils, se l'approprient complètement. Une humble recherche de passages à travers milieux et territoires, a aussi ses moments de trépas : petite mort tranquille, où les limites sont suspendues, où l'on se sent un peu sur la terre et dans le ciel, en relation à tout un site.

Le processus de dédoublement qui va avec le Grand Lustucru augmente une certaine capacité de légender. Un premier sens de légende est l'inscription explicative et descriptive – « ce qu'il faut lire » sur un tableau, sur une carte, dans un lieu. L'expérience d'un panorama et d'un point de vue est parfois décevante, quand elle ne fait que constater ce qui est là devant soi comme sur une carte étalée. Cette déception est intéressante aussi, parce qu'elle fait pressentir le décalage entre un repérage cartographique, une vue en survol, et la réalité brute, apparemment muette, de ces milliers de bâtiments et de terrains. On se sent coupé·e des forces, des mouvements, des processus qui ont mis en forme de ce qui est là devant nous, et continuent de le faire.

Un autre usage de la carte et des points de vue est de tenter de revenir à la source des légendes, en imaginant ce que porte un nom ou un trait dans le mouvement d'une balade. Les légendes s'activent de nouveau : passer par un lieu-dit nommé la Maison-Blanche, commencer une balade dédiée aux morts par le hameau de l'Enfer, aborder la zone des Gravanches par les tas de gravats d'une décharge du BTP, contourner l'énorme entrelacs jaune des pistes d'essai Michelin, suivre au plus près une courbe de dénivelé en évitant de passer en dessous, grimper une motte villageoise nommée

Cœur au milieu d'une plaine céréalière... Utiliser la carte d'une autre ville est aussi un tour connu, qui de loin a l'air amusant et devient captivant si des personnes le préparent et le proposent au groupe pendant toute une journée. Avec la carte de Tokyo ponctuée de quelques lieux à visiter, la capacité de légènder s'active en continu. Produit des décalages profonds et drôles. On ne cesse pas de lire autre chose dans ce que qui est là. De légènder autrement ou de contredire ce que l'on est censé voir. On renouvelle la perception des espaces mille fois traversés et on découvre doublement les lieux inconnus. Les personnes rencontrées se prennent au jeu ou non, et dans les deux cas une situation passionnante se construit. «L'autre ville dans la ville» devient ici une expérience littérale. Et délirante.

Cette carte parallèle amène au deuxième sens du mot légènde, un récit qui navigue entre réalité et fabulation, on-dit et sensation brute. Elle célèbre moins des grandes figures – légènde dorée des saints, épopée des héros, histoire des grands hommes – que des forces plus terre-à-terre, géologiques, sociales, écologiques. Des forces et processus disparates, qui participent à l'assemblage de ce que l'on voit, de ce qu'il faut lire. En l'absence de traditions orales, en marge ou en complément d'une exploration des archives façon Christine Breton, on se raconte quelque chose, on fabule un peu. C'est une imagination sensible qui aide à réaliser ce qui nous entoure. Les vérifications ultérieures précisent ce qu'il faut lire ou comprendre, tout en gardant cette teneur légèndaire – les histoires et les délires que l'on se raconte en mouvement. Une série de villas bourgeoises, construites en surplomb d'un escarpement rocheux,

matérialisent fortement la courbe de dénivelé que l'on essaye de suivre... et le fort dénivelé des niveaux de richesse, sensible de haut en bas. Le quartier des anciens abattoirs est troué par une monstrueuse excavation, où explorer de nuit les restes des bâtiments. À la place de l'écoquartier prévu, on imagine un futur post-apocalypse, évoqué aussi dans le nom du quartier: Saint-Jean. Au milieu d'une zone humide préservée, reste des grands drainages de la plaine agricole, on peut guetter les Bruants des roseaux, admirer les Cynoglosses de Crète en s'aidant des panneaux-légendes naturalistes, et observer à quelques centaines de mètres les grandes pistes d'essai Michelin... On prend des forces auprès de ce marais de Lambre avant de tenter une « lecture », une confrontation en mouvement avec cette légende locale et mondiale – marque et lignes inscrites en dur sur un territoire.

Le groupe peut donc s'appuyer sur des noms et des récits déjà connus, cartographiés; la balade reste à légender, à frayer, à tracer. Il faut trouver comment entrer dans les légendes, déployer leurs sens, leur énergie, leur drôlerie, leur dureté. On en appelle au Grand Lustucru comme une légende possible, non écrite d'avance, qui nous aiderait un peu à lire, à sentir, ce qui se passe.

On est déjà en plein dedans, on cherche comment s'introduire, rôder autour. Plus proches en cela des dérives de Laura Grace Ford que des traversées du collectif Stalker, les participant·e·s du Grand Lustucru commencent souvent leurs parcours depuis leurs lieux de vie. Le squat-auberge de l'Hôtel des Vil·e·s,

près de la gare de Clermont, est une base sociale et géographique pour beaucoup de balades. Dans des agglomérations où les usages, les nécessités du travail et du soin, les loisirs et les sorties nous triment d'un bout à l'autre, la plupart des lieux sont cependant des points de départ possibles. Il n'y a pas de cœur et de centre supposés du Grand Lustucru. Les marges, les zones et les friches ne sont pas les composantes ou les destinations privilégiées d'un parcours.

La dynamique est celle d'un groupe affinitaire élargi, du noyau de dix personnes à une vingtaine, voire une trentaine sur certaines balades lancées à grands traits. Beaucoup viennent de la petite bourgeoisie intellectuelle et manuelle, d'autres sont transfuges de classe et de milieu. Ce n'est pas une confrérie ésotérique, sélectionnant les initié·e·s aux mystères périurbains, et commençant les balades par une invocation au Grand Lustucru. Ce n'est pas un *crew* qui mène ses opérations en secret pour les partager sur des forums virtuels, ni un *Lustucru* comme ce collectif de DJ qui graffe parfois son nom, vu avec plaisir sur quelques murs. Ce n'est pas non plus une association structurée sur le long terme, capable de proposer des balades de cinquante personnes ou des événements plus rassembleurs encore.

Les limites évidentes d'un tel groupe sont aussi une condition pour improviser un itinéraire à partir d'une orientation de départ. Suivre un fil et bifurquer vers des explorations parallèles. Proposer une règle du jeu dont chacun·e puisse s'emparer à un moment ou un autre, prenant le relais de celles et ceux qui ont lancé la chose. Trouver des rythmes communs, composer

avec les différents rythmes individuels. Vitesses, énergies, pauses. Moments où la balade s'enlise, traverse une plage d'ennui parfois nécessaire, tourne en rond. Moments où certaines personnes sont dedans, entraînées par ce qui se passe, et d'autres restent un peu en retrait, ou divaguent au loin. Actes de célébration qui surgissent spontanément. Longues palabres pour décider de la suite. Embardées où le groupe trouve son élan par intuition.

À distance de pratiques dites participatives et de certaines interventions d'artistes-démiurges venus enchanter un quartier, le Grand Lustucru reste amateur et ne veut pas tout transformer en spécialité professionnelle. Il invoque si besoin les forces et les savoir-faire en présence, selon le groupe du jour : agriculteur-botaniste, guide conférencière, vidéaste, chanteur, prof d'architecture-photographe, défricheur à machette, danseuse, DJ, enfant visionnaire – et certains dons de fantaisie, d'escalade ou de folie douce que tout le monde n'a pas dans les mêmes proportions, aux mêmes moments. Comme la plupart des collectifs d'artistes ou d'architectes-urbanistes-paysagistes lancés dans des explorations similaires, le groupe comme tel (certes pas les individus) est cependant resté à distance d'une confrontation politique avec les aménagements en cours. Plus le Grand Clermont se dégonflait comme baudruche institutionnelle, plus diminuait l'envie de fouiller dans les coulisses de la métropole, ou de trouver un champ de bataille sur terrain mouvant.

*Le Grand Lustucru est une anguille de Troie aux
moustaches d'orage*

Pour exprimer certaines lignes communes et certains points de contact entre des démarches singulières, souvent contradictoires entre elles, j'ai proposé le fil conducteur des introductions, d'un art de s'introduire et d'être introduit·e. Une nouvelle formulation est maintenant possible. La modeste légende du Grand Lustucru a un aspect initiatique. Elle ne fait pas entrer dans un monde parallèle, occulte. Elle propose d'entrer autrement, de s'introduire autrement : se conduire et se laisser conduire en relation dynamique avec des milieux, des intérieurs que l'on se donne comme tels, dont on devient partie prenante le temps d'une balade. Comme l'urbex et différemment, cette manière de s'introduire s'affirme de fait en opposition avec ce que j'ai appelé l'introduction logistique – manière dominante d'entrer en relation aux lieux, aux espaces, aux moments ; de gérer les flux de circulation, de production, de consommation, de désirs, et de les distribuer en zones ; de les envelopper dans des images, des noms qui restent souvent abstraits. Comme entité imaginaire, le Grand Lustucru peut s'incarner dans les figures attirantes ou repoussantes, les mouvements contraires, les envers et les bas-côtés de cette introduction-là. Par moments il semble chevaucher ses flux, faire partie de leur rumeur, de leurs ambiances, de leur agitation. Pour observer ces formes transitoires, le groupe du Grand Lustucru s'en échappe de fait. Cherche d'autres manières de s'introduire dans les milieux et les territoires, à commencer par les rues en bas de chez soi. Les lieux et les moments immergés dans l'introduction logistique ou complètement à l'écart, changent insensiblement d'allure, d'aspect. Des pans entiers d'une agglomération, d'un site émergent par endroits, de façon éphémère ou durable.

Une autre ville, qui est pourtant la même. Sans besoin de passer underground ou sur les toits.

La mémoire des balades, des actes et des expériences, la dynamique ludique du groupe, détachent un peu pour moi le Grand Lustucru des points de départ et points d'arrivée urbains, aussi composite soit cet urbain-là, et décliné en périurbain ou suburbain. Suivre une courbe de dénivelé en lisière des constructions, pister une rivière de ses sources à son embouchure, rendent secondaires les distinctions entre urbain, périurbain et rural. Secondaires et toujours présentes, comme une histoire lourde qu'il faut se coltiner. Charriées par des noms et des lieux communs précieux, entre villes, natures et campagnes. Par moments on se sent plus porté·e par la succession et l'enchevêtrement de milieux, avec la rivière comme milieu conducteur. Au sens sociologique et géographique du mot milieu s'ajoute un sens écologique récent : le milieu comme système de relations qui intègre les perturbations, dans un processus de rééquilibrage constant⁴⁶.

La descente de rivière ou les remontées de fleuve côtier proposent une introduction par les milieux, par les territoires, par les groupes sociaux, par les espèces animales et végétales. S'introduire veut dire alors emprunter, au moins un temps, les berges et les eaux vives de la rivière, des espèces associées, se confronter aux aménagements qui la contraignent puissamment ou déclenchent des formes composites inattendues, selon les réponses des milieux vivants. C'est rencontrer

46. Voir par exemple Catherine et Raphaël Larrère, *Du bon usage de la nature*, Champs/Flammarion, 2009 (1997) pp. 148-151.

des personnes, des individus de différentes espèces, qui n'ont pas attendu tel groupe, même nommé Grand Lustucru, pour s'infiltrer et s'immiscer dans un maillage de propriétés et de territoires, dans un écosystème fait de multiples niches, dans des milieux sociaux et géographiques fragmentés. S'introduire par les milieux et se laisser en partie conduire, enlève à une exploration sa pente conquérante. Dans cette dérive et divagation, le Grand Lustucru devient un peu chimère animale-humaine. Emprunte les passages d'autres groupes sociaux, se faufile sur des chemins de ragondin, suit la piste des fleurs de carotte sauvage.

On est déjà en plein dedans / on cherche comment se réintroduire. L'introduction par les milieux prend aussi la forme d'une réintroduction, qui vient après coup. Le Grand Lustucru et les démarches semblables ont été largement précédés : par les infrastructures et la rhétorique de l'introduction logistique, par les multiples initiatives locales de groupes et d'individus, souvent en réaction aux aménagements lourds du territoire. Et par les espèces animales et végétales qui s'introduisent et se réintroduisent.

Il y a une histoire savante, coloniale et logistique de ces introductions et réintroductions. À ma connaissance, on évoque peu la possibilité d'inclure des individus humains et des groupes sociaux dans ces processus, quand ils prennent une allure spontanée : spontanée au double sens d'une autonomie sans loi apparente, et d'une capacité à s'implanter sans intervention extérieure (sans intervention humaine). Telle espèce végétale s'évade des clos où elle avait été acclimatée pour des

objectifs d'ornementation, de recherche agronomique, et s'introduit spontanément dans d'autres milieux. Telle espèce animale, identifiée comme spontanée dans un écosystème et apparue sans intervention humaine, devient spontanée dans un autre, modifie des équilibres, comme si elle s'introduisait de façon aussi inattendue et perturbante que certaines espèces désignées comme invasives.

Le cycle des introductions-réintroductions peut dans certains cas paraître sans fin : avec les altérations, destructions et fragmentations des milieux, les espèces dites autochtones doivent elles aussi s'introduire de nouveau, se réintroduire dans des milieux qu'elles peuplaient depuis longtemps ou s'échapper vers d'autres, devenus plus accueillants. Peupler et habiter de façon stable semblent dépendre toujours plus de mouvements d'intrusion multiformes et continus.

En quel sens les groupes sociaux, les individus, pourraient dans certains cas se considérer pareillement en réintroduction, sans forcer le rapprochement de champs lexicaux distincts, sans réduire les différences d'espace-temps ? Est-ce que l'art de s'introduire à travers une ville ou de se laisser conduire à travers des milieux a une analogie possible avec les introductions spontanées d'espèces animales et végétales ? Il y a un mouvement apparenté dans la fuite : l'échappée hors d'une introduction qui subordonne groupes et individus à un protocole expérimental, qui en fait des sujets-cobayes pour les techniques de conditionnement d'une agro-industrie ou d'un urbanisme commercial et policier, qui les place dans la perspective d'une *smart*

city, où les flux sont gérés comme dans un entrepôt logistique. Cette fuite ne cherche pas forcément le grand «dehors» pour y développer des mondes autonomes qui réduisent *a minima* la dépendance à l'introduction logistique. Elle trouve aussi des failles béantes à travers ses multiples dedans.

Des arbres à papillons *Buddleia* s'installent en pionniers sur les sols pollués des industries désaffectées, des bords de parkings et de routes, colonisent ensuite les arrières-cours et les recoins pittoresques de vieux immeubles en centre-ville. Des crapauds alytes descendent vers la plaine, s'introduisent par les fossés ferroviaires, nichent dans des mares résiduelles, se déplacent sur les berges d'un ruisseau résurgent, font entendre leurs notes flûtées les soirs de juin jusqu'aux carrefours peuplés, et repartent dans les collines pour hiberner. Une balade nocturne les prend comme guides involontaires. En haut de leurs fossés ferroviaires, sur le replat du talus, on découvre pendant la balade les belles survivances de potagers et de jardins : des personnes continuent de venir en douce après que la SNCF, dans un élan visionnaire, ait décidé de retirer l'usage des lieux aux familles portugaises qui les rendaient parcourables, les cultivaient et les agrémentaient depuis des dizaines d'années.

Le premier confinement de 2020 lié au covid 19 a rendu spectaculaires des images d'exploration spontanées : incursions d'individus, de meutes ou de bandes, qui avançaient par les rues et les parcs, en lisière de champs et de routes, avec une certaine nonchalance, avec majesté ou avec appréhension. Ces explorations sont pourtant courantes. Les images, focalisées en général

sur des mammifères, ont fait ressortir ce moment de l'introduction spontanée, comme détachée de l'installation dans un habitat, de la recherche de nourriture ou de territoire – moment que l'on refuse en général aux autres êtres vivants, en les supposant toujours occupés à leurs activités, fonctions, territoires, et accaparés par leur niche; comme on le refuse aussi à certains groupes sociaux, censés être obnubilés par leurs intérêts et nécessités. Certains animaux cherchent parfois autre chose, viennent observer, se retrouvent par hasard sur des chemins, dans des lieux inhabituels. Ils arrivent sur un territoire, explorent un peu, s'introduisent. Ils repassent par les milieux dont ils ont été chassés, avant peut-être de s'y réintroduire.

«Quel est selon vous le principal / plus efficace argument pour réintroduire la nature en ville?»

Dalila Ladjal, du collectif SAFI, partie prenante de la création du sentier métropolitain à Marseille, répond à partir de sa longue expérience de marcheuse-cueilleuse en milieux urbains et périurbains :

«Je suis mal à l'aise avec l'idée de préserver, ou de réintroduire de force la nature en ville. J'ai beaucoup plus envie de vivre avec, d'apprendre à partager l'espace. Je pense que notre travail dans le projet *nature for city life*, c'est avant tout de faire comprendre qu'il y a d'abord de l'écologie, qu'il n'y a pas des espèces à défendre ou des invasives, mais des cycles, des terres vivantes [...] Nous cherchons à comprendre la façon dont on s'inclut dans une série d'événements qui ont de l'influence sur les milieux de vie des autres.»⁴⁷

47. <http://www.gr2013.fr/interview-safi/>, consulté le 30/04/2021.

Recréer des continuités écologiques, découvrir et restaurer des rivières, ménager des passages pour les individus et espèces : ce n'est pas réintroduire la nature en ville, comme si elle était partie et attendait son transfert depuis une forêt. C'est accompagner un mouvement plus disséminé. Où les individus et les groupes sociaux cherchent à se réintroduire dans des milieux abîmés, à s'inclure dans une série d'événements, à partager des cycles et des espaces, à se réintroduire en animaux humains là où une foule d'espèces, de groupes et d'individus les ont précédées. Cela peut impliquer des formes héritées comme la ville, ou une plaine céréalière ponctuée de villages, ou un plateau forestier. À travers des milieux abîmés, composites, préservés ou dévastés, réservant parfois des surprises agréables et des rencontres joyeuses, on peut suivre un temps alytes et buddleias. Les explorations urbaines, balades, dérives, traversées, marches, randonnées... rejouent peut-être en miniature les déplacements et les métamorphoses d'autres vivants. Elles ne sont pas détachées d'une négociation avec des lieux de vie, avec des milieux sociaux-géographiques. Elles ne cessent de se confronter à des rapports de force et des courbes de dénivelé social, où même la topographie du site est impliquée.

Toutes ces démarches ne sont peut-être que les micro-mouvements de surface, les séquences syn-copées d'un processus de fond, vaste et bigarré. Une réintroduction par les milieux et les territoires, les groupes sociaux et les espèces vivantes. Dans toute son amplitude, cette réintroduction supposerait le démantèlement et le réemploi partiel des systèmes de

circulation et d'approvisionnement, le détournement et
la destruction de l'introduction logistique.

...mais c'est une autre histoire

un peu démesurée pour le Grand Lustucru

qui cherche à se réintroduire

en animal imaginaire

comme les vouivres et les dabus.

Extraits du Grand Lustucru

(au complet)

le point le plus bas de l'agglomération

***after* Grand Lustucru**

descente de rivière 1

descente de rivière 2

descente de rivière 3

descente de rivière 4

bitume en amont & désert en ville

bitume en amont 2

visions nocturnes

la courbe de dénivelé des 500 mètres

danse Lustucru

ligne droite sur la carte – cinéma sur un rail voyageur

Grand Lustucru des morts

Grand Lustucru incrusté

nocturne intégrale

tourner autour des pistes

37 passage(s) Grand Lustucru

le point le plus bas de l'agglomération

*N'utilisez comme système d'assurance
que les éléments prévus par le constructeur
Encordez-vous au-dessus de 3 mètres
Ne préjugez pas de vos forces
- descendre est plus difficile que monter -
La SAE (Structure Artificielle d'Escalade)
est conforme aux normes AFNOR
calculée pour admettre
8 cordées simultanées
S.A. ENTRE-PRISES / Z.I. DE TIRE-POIX*

on descend du terrain de jeux
- rampes moto-cross et blocs d'escalade -
on descend sauver le monde un samedi
à onze heures du matin
dans une rue de lotissement, parallèle à l'avenue Sirocco
lilas et pissenlits fleurissent
repoussent un peu la vague d'ennui
qui monte doucement en nous

sur une pente agréable, au pied des tours
on traverse le parc des pâquerettes
en compagnie de familles détendues
un kilomètre plus tard
le monde se presse joyeusement
à la sortie des écoles
avant que l'énergie se disperse au loin

on descend plus à l'est
dans le silence des rues jusqu'au lieu-dit
La Maison Blanche, fin de lotissement et centre du monde
renommé ce jour impasse de l'Épouvantail
avec une seule issue / traverser en criant la 4-voies
tenir son chapeau enfoncé, remonter le talus devant

l'Interzone
la Pas-encore
le En-devenir
la Nonchalante
le Sous-réserve
le Foisonnant
la Grande Bigarrée

Cradouillou est passé par là en laissant
des pans de moquette jaune, souches
entassées sur des mottes de gazon vert
coussins roses sur un matelas beige
une centaine hectares s'ouvrent devant nous
cultivés ou déconstruits, bâtis ou en friche
assemblés en mosaïque lâche
le ciel énorme et le soleil blanc
ne descendent plus, une file de noyers
adoucit l'air, la rumeur de la 4-voies s'éloigne
on passe entre des arbustes
sur un chemin invisible
- d'où vient cette sensation
de liberté bizarre ?

comment vous vous appelez ?
demande une petite fille derrière un buisson
on ne sait pas si elle parle à Thierry
en tête de file, à la troupe étirée
du Grand Lustucru, autour de Nina
le paysage se recompose
en maisonnettes de bois et caravanes
entourées de sureaux
au fond de l'allée
2 gars assis près d'un feu
nous lancent un geste amical
proposent en rigolant de goûter
au hérisson en train de cuire
on les salue de loin, Nina nous accompagne
500 mètres jusqu'au garage Margot
planté en bout de piste cahoteuse
un cortège de voitures démontées
conduit au prochain croisement
auprès d'une voiture complète, vitres fermées
mains sur le volant un type nous dévisage

le tunnel étroit sous les voies ferrées
referme soudain l'Interzone
passe dans un autre monde, écrasant de soleil
réfléchi sur les murs jaunes du lotissement
absorbé-diffusé par le bitume
on cherche de l'ombre et de l'eau
dans le bourg de Gerzat, au Bar des Transports
monsieur Alain en barbe noire

s'approche de notre table
roule des yeux à facettes
regarde bleu profond
ceux d'Alice, vert ceux de Solène
nous fait une démonstration
de marche arrière sur sa chaise roulante
prétend connaître tous les passages
en bon lutin de quartier
nous indique le chemin pour sortir
descendre plus bas dans la plaine

on les voit arriver de loin
flous à l'horizon
on les voit gesticuler
s'approcher avec un chien
gesticuler encore, crier quelque chose
nous engueuler ou nous aider on ne sait pas
- en plein champ, assis autour d'une borne
coincées entre deux autoroutes
on stagne dans la lumière blanche
on se voit minuscules et fatiguées
dans cette plaine agricole intense
un lièvre prend soudain l'espace
fuse entre les blés
joint l'autre bout du champ
en même temps qu'un hélicoptère

on les voit arriver de loin
flous à l'horizon
dans un demi-sommeil

on relève la tête
l'agriculteur raconte
son fils regarde en silence
j'ai connu les marécages avant que ça draine
en face le domaine du Grand Nouala, la ferme du Crou
on est les derniers du coin
avec les deux autoroutes
vous êtes bloqués pour la peine
il faut longer en direction de Villevaud
- un hameau gris sur l'horizon
fermé par la Transeuropéenne

ils partent sans se retourner
disparaissent au fond
entre sillons et chemins
passés à la batteuse du soleil
on ne veut pas remonter des kilomètres
sur la berme jusqu'au pont
on attend pour franchir
en douce la glissière
couper les voies dans le silence
jaillir du terre-plein central
tomber n'importe comment
dans le fossé d'en face
2 routiers voient apparaître
disparaître le Grand Lustucru
vibration de chaleur, mirage
de l'autoroute en clignant des yeux

la troupe évolue sinueuse

sur un parcours tracé à gros traits
constamment modifié par ce qui vient
trouve peu à peu ses rythmes
dans une atmosphère saturée par endroits, entrecoupée de silences
se faufile en douceur dans un lieu hospitalier, un moment accueillant
qui se transforme soudain en perspective interminable
se redonne de l'élan, accélère, crie
traverse à grandes enjambées un secteur
s'allonge dans l'herbe, s'endort une minute
- les yeux vert et bleu profond
noisette et marron-noir
tentent de capter les visions
qui arrivent par éclipses

notre descente en rappel a touché le fond
le nadir, le point le plus bas
zénith renversé de l'agglomération
- assises en plein champ, la main en casquette
on regardait les quartiers, les hameaux, les zones,
les lotissements, les collines, sombrer dans la torpeur
endurer avec nous un avril brûlant
on sentait l'énergie s'enliser dans les rases
s'évaporer au bord des autoroutes
stagner dans un creux au milieu de tout
rejoindre au fond de nos corps le point le plus bas de la journée

au jardin du souvenir
une belle fontaine à pompe
lave et rajeunit les sensations
avec le plaisir de boire comme un trou et détendre la peau

on traverse le ruisseau des Ronzières jusqu'aux rues fraîches
de l'intérieur, un bar apparaît par surprise
les types du PMU nous demandent
ce qu'on fait là alors que
c'est mort ici vous êtes qui ?
on est le Grand Lustucru !
ils rient et nous saluent au départ
comme si un Grand Lustucru
passait tous les samedis aux confins des villes
faisait la tournée transeuropéenne
au bout des lignes de bus, au fond des parcelles
par des voies où on pense ne rien trouver
alors que ça recommence autour

près d'une colline calcaire la lumière s'adoucit
le long de cabanes en treille
on prend à nouveau du relief
sur une côte raide inattendue
on s'élargit en dérouillant le bassin
les hanches, le plan incliné du jour /
depuis les blocs d'escalade et la sortie des écoles
vers les creux de la plaine / le plan bascule
monte un chemin bitumé à l'écart, on tire
à nous la carte, physique et mentale, hausse les courbes
dénivelées, décrasse les masses d'air
les couches accumulées de fatigue et de
développement urbain
Solène fait le poirier du paysage
renverse la perception des alentours
et part dans un grand rire

Alice respire un air à mi-hauteur
attrape un rayon de soleil orange
entre ses doigts écarquillés
Franco esquisse une danse
en suivant de la main et du regard
les aspérités du parcours étalé dans la plaine
on avance bienheureuses, délestés du lourd quadrillage
sans voir que la colline de Grandaille finit en terrain de ball-trap
- au sommet la troupe s'arrête devant un obus
bitte bleu-blanc-rouge sur une esplanade informe
après les vestiaires et le talus de protection
les débris d'assiette recouvrent le terrain, une tour
de tir décrépie domine l'agglomération
perdue dans ses rumeurs, ses odeurs
chargée pour nous d'une traversée au ralenti
avec des pas de géante et des sauts de puce
sur une carte en morceaux

le ball-trap désert
ne touche pas le point final
ni le soleil couchant
cartouches de preuve en main
on redescend en vitesse
à nouveau coincés par les murs d'autoroute
on coupe à travers des friches difficiles
bricole un pont avec 3 planches tombées de camion
franchit un ru nommé le Bec
étire les souvenirs du jour sur un boulevard
- terres gagnées sur les marécages
lignes dures et barrières, interzones,

quartiers et points de rencontre PMU -
la France disparaît dans la nuit
on passe en automates du Grand Lustucru
les jambes montées sur ressort

after Grand Lustucru

à 1h du matin on tombe
sur un signe : 30 cadavres de bière allongés
en feu de camp au bord de l'avenue
on avance en plein milieu
à contre-sens, avec plaisir
le cercle des bières montre la direction
du quartier en voie de garage

la maison-mystère sera la dernière
à partir sans claquer la porte
maison-clou au milieu des décombres, des vides
face au mur imprenable de la cité ferroviaire

la rumeur dit que le roi des squats
toujours là pour défoncer des parpaings
démurer une fenêtre, s'introduire
dort seul allongé, yeux grand ouverts
dans un entrepôt des anciens abattoirs
au milieu de la viande fantôme
fait des cauchemars sous vide, écoute
le cri des bêtes sur le carrelage
veau d'or & Porc à gogo
légende grasse, légende noire

on rase un mur, pénètre sur un terrain
boueux mêlé d'herbe, la pente douce du remblai
descend à droite vers
les parcelles mises à nu

de la Cité d'urgence, à gauche
une comète a chuté deux fois
pulvérisé le sol en profondeur
- à l'échelle de la nuit
trou et remblai deviennent ravin et montagne
crevasse dans la ville, béance noire
près du faisceau orange de la 4-voies

on rôde autour de la catastrophe, on goûte
au désastre pour une fois délicieux
on titube avec gravité sur la crête
sans descendre au fond, patauger dans la mare
quartier endormi et zone commerciale sont renvoyés
à des années-lumière, on contemple les restes
d'un immense feu de camp, le soleil à l'aube
sur la montagne, bouquet d'arbres illuminé
par un seul lampadaire bleu

tout un monde convulsé
se rapproche de l'autre monde, rasé de près
entre les deux un passage
hérissé de branches mortes, chutes métalliques
retombées de la comète, on regarde
nos silhouettes tous-terrains aller
- Steven ivre devant le ravin
Claire en équilibre sur un tronc
Antoine à vélo dans la pente
Anaïs dans le sous-sol effondré de Porcenter
complotent un mauvais coup
les revenantes des abattoirs
contre la ville alentour

dans la carcasse de Porc à gogo
harpons et fers du béton toujours armé
jaillissent des parois
un sapin déraciné barricade
les entrées poids-lourd
on grimpe, enjambe le portail
télé-surveillé par TELESECUR
le long des grilles, sur le trottoir
on partage en 10 nos visions /

le quartier a un trou en son cœur
comète, chantier de démolition
terre et ciel retournés, bleu outremer
semé de veilleuses violettes
un futur à construire, à détruire
sur la croûte terrestre inconnue
les silhouettes du Grand Lustucru jouent avec la pénombre
jubilent de cette nouvelle profondeur
rechargent leurs batteries nyctalopes
s'adosent aux décombres, distillent
goutte-à-goutte l'alcool fort
des accidents de terrain
repartent plus légères avec
les vieux vêtements des rues

dans le quartier au cœur exsangue
Saint-Jean des abattoirs
aucune bête ne crie, ne fige le sang des squatteurs
il faut nettoyer les traces à coups de tractopelle
enlever les souillures de la filière

extirper le cœur, cuire
le boudin noir, les abats des bâtiments /
un veau d'or passe au loin
avec la noria des camions, carnaval logistique
fête foraine des lumières, des flux
on marche avec le froid
de 5 heures du matin dans les os
chargés d'une nouvelle matière noire
à garder au frais parmi les viandes du jour
caresser doucement comme un esprit animal
déballer quand les panneaux diront
ville-nature / éco-quartier Saint-Jean

descente de rivière 1

mais d'où sortez-vous
y'a des rats et ça passe pas
nous dit une femme invisible
derrière la haie de thuyas, sur la rive opposée
300 mètres plus loin
la rivière disparaît dans un tunnel
sous la palissade en tôle Castorama
on contourne par les cerisiers
les jardins détendus au soleil
cabanes devant la laitue, asperges sauvages
nids-boîte aux lettres, tonnelles de noisetier
sillons qui se perdent chez le voisin
Hassan vient là depuis 30 ans cultiver une parcelle
et nous dit que l'hyper s'étendra bientôt

*Mesdames, Messieurs, Nous intervenons
sur vos propriétés pour la réalisation d'études
L'immobilière Castorama*

dans un carré de prairie deux femmes kurdes
ont déroulé un tapis, suspendu un gril
nous offrent des biscuits au passage
de quoi affronter le grand parking
les jambes arquées sur un chariot Justin
se laisse conduire en bonhomme de carnaval
à la recherche de la rivière
entre Castorama et Norauto les berges apparaissent

sur 200 mètres de pissenlits en liesse
joie qui resurgit de l'autre côté de la 6-voies
avant la mise en cage dans une zone anti-crue

on va saluer un menhir solitaire
entouré de petits cailloux-offrandes
dans le triangle de verdure limité
par Nerval informatique, Tertiaire solutions
Marion agrippée au menhir se perche à 2 mètres
contemple les collines, la plaine alluviale
la zone commerciale, le parc technologique
imagine des routes anciennes et nous montre la suite
à découvert la rivière approche
le squelette d'un bâtiment
- fers à béton, coffrage et plaques de tôle
que l'on étrenne, percute à la volée
frappe en coups de gong et rafales
pour un vieux rituel technologique

sur la zone blanche du samedi après-midi
à côté des bureaux vides
on nettoie au roseau
les pâquerettes d'une entrée-de-ville
la rivière plonge brusquement de 45°
dans les enfers gris du parc
une palette en bois
une mini-barque de polystyrène
suivent pour nous les rapides jusqu'à la sortie
au soleil on cherche
avec un bâton de sourcier, au pif

où passe la rivière, entre quels parterres
de lycée pro et de pépinières numériques
sous les racines de quels hauts débits

dans le tunnel de la station ferroviaire
la troupe du Grand Lustucru sonne creux
débouche les oreilles en sortant
vers le bassin d'orage
la rivière sourd lentement
parmi les blocs rocheux
longe un banc de sable
qui devient plage sous nos pieds nus

Khaled suit les rangs de peupliers
explore le grand bassin d'orage
observe les mares dormantes, devient à l'instant
gardien de cette zone-refuge avant l'autoroute
spécialiste du héron cendré qui passe
répond au cri de la buse et nous appelle
depuis un bouquet de roseaux
Marion Violeta Maïtané
courent en éclaireuses la piste
des fleurs de carotte sauvages
balancent les bras dans le vent, battent des ailes
s'envolent et retombent, leurs cheveux noirs
épousent les vagues des hautes herbes, disparaissent

on les retrouve
silencieuses sur la berge
à l'arrêt devant le Grand Absorbeur

- des milliers de cubes-polystyrène
morceaux de bois flotté, amas de plastique
mélangés à la mousse
retenus par un barrage de 5 mètres de haut
coiffé d'une caméra, longue perche horizontale
pour surveiller les crues
l'eau est absorbée sans un bruit
dans l'écume inquiétante
on aperçoit à peine le tunnel glauque
sous le remblai de l'autoroute

ah Grand Absorbeur
quelqu'un a osé franchir ton cerne invisible
escalader les barrières, graffer un **UP** noir
derrière ta face carrelée de blanc
aux coulures de pluie acide et d'eaux épuisées

*elle passe en travers de tout
revient plus limoneuse et profonde
sur des voies fréquentées ou désertes
aimantées par son fluide, attirées par la fraîcheur
l'odeur des premières gouttes d'orage*

en parallèle des bouchons flotteurs
un pot-pourri de sensations
descend avec nous
- fond de parking, tapis kurde, palissades
tronçon de 6 voies, jardins, menhir -
charrié comme en rêve
se répand sur le bassin d'orage

vogue sur un plan
de non-occupation des sols
un joyeux dézonage
dans ce grand milieu
baigné par les eaux, les espèces
le Grand Absorbeur nous méduse
rumine sa barbe synthétique
boit en silence une mousse beige
aspire l'eau vive dégueulasse
réduit à rien la chevauchée de la rivière
ah Maïtané la mémoire
que l'on traverse en filtrant
une zone-refuge du cerveau
- défilé en caddie, fleurs de carotte
cheveux qui ondulent
jardins ouvriers, pissenlits en liesse -
avant qu'ils ne refluent à leur place
comment ouvrir la mémoire
divaguer vers l'avenir
déclencher un orage dans le bassin d'orage ?

*une crue tranquille déborde la mousse
franchit le remblai de l'autoroute, inonde la plaine
répand des morceaux de ville au loin
sous hypnose on reste en face du **UP**
sans voir où continue la rivière*

descente de rivière 2

y'a pas de Pokémon ici
crie un automobiliste
lancé sur une voie du grand giratoire
- beau monticule où l'on respire
un robinet faux-acacia sur les hauteurs
de la mauve musquée fleurie dans les creux

le cri nous fait rire comme on cherche
n'importe où le lit caché de la rivière
Pokémones grandeur nature
pouvoirs en moins, réel en plus
la descente nous a éboulées jusque-là, nous laisse
jambes essorées, cerveaux cagneux
nous laisse ébahis
devant les autos en sortie de rocade
traîner du pied sur les derniers mètres
- zone 30 du crépuscule, chicanes
ralenti de l'air chaud, déclin de la lumière -
nous laisse compter les éraflures
sentir le corps-à-corps fantôme
avec les accrocs de la pente
nous laisse passer en marcheuses de fond
néo-urbains parmi les *runners* studieux
les couples discrets, les enfants rapides
le long des terrains de sport, en quasi terres inconnues

on trempe une jambe entière

pour franchir un tunnel sous une herse
dans le bassin de rétention des eaux
jambe-souvenir de tous les courants louches
les boues, rejets, ruissellements
de pelouse, champ et rue
que la rivière n'a pas le temps de dissoudre
épurer par les plantes, le massage continu
des rives et des pierres
jambe-témoin des macérations en cours
merde des quartiers impeccables
déversoir des eaux de pluie
algues de l'industrie douce
on traîne cette odeur comme la mer
comme une angoisse, un rêve
jusque sous la douche
par l'eau tirée de l'amont dans un cycle sans fin /

la source officielle jaillit d'un bac
Ne pas laver les voitures
au kilomètre zéro de la rivière
les autres sources se cachent
sur les collines de Montailadou
marécage-paradis
ancienne terre des ours
où des centaures bio-divers
se frottent à l'écorce des aulnes
butinent la reine des prés

à l'oreille le filet d'eau ne coule plus
trembles et saules nous accompagnent

sur la ligne de partage des boues, des fleurs
l'éponge originelle dit Maryla
où baignent les sources multiples
avant de filer en rigole solitaire
on patauge dans les rus
franchit la source dans l'autre sens, brise
avec joie un miroir d'eau
s'éloigne des routes, des villages
descend à la brute le plateau
sous le couvert des frênes on s'habille
enjambe les ravines avec des sabots pierreux
passants maladroits que les bois recrachent
dégorgent en filet de bave libre
coupée dans l'élan par une grille-rasoir
on tombe

sur un circuit auto-moto
étalé à mi-pente comme un bras de ville
on marche au milieu de la piste
grille au ralenti un feu rouge
le virage s'étire longuement
cerné par des murs de pneus noirs et verts
sans issue sur les collines, les gorges
on se sent nus, extraterrestres
vulnérables sous le ciel
la tension de milliers de véhicules-fantômes
stagne comme une brume de chaleur
10 centimètres au-dessus de l'asphalte
avant que les quads aperçus au loin déboulent
on s'enfuit par un versant, grâce au chêne mort

tombé sur les grilles, on retrouve le lit
fracassant du ruisseau
les troncs naturels en travers des mousses
multiplient les prises au-dessus, en-dessous
les gorges deviennent plus étroites, le ruisseau
basse profonde en contrepoint
des affluents, rigoles, cris
Julien ulule et nous appelle
en aval on lui répond ventre libre
le cul sur un rocher, à pieds joints
on s'enfonce encore dans le talweg
au plus près de la pente, perce la carte IGN
creuse le trait bleu du cours d'eau
- par une trouée de lumière
on s'ébroue dans un décor post-urbain
chaise tubulaire dans le sable, bidon en majesté
panneau de rétrécissement des voies
échoué sur les pierres, architecture
de poteaux, de rochers et de troncs
squelette de Frank Lloyd Wright sur une cascade

résurgence -
dans le séjour des bois
en sortant de l'eau
on glisse sur les cailloux
à l'orée de maisons bicolores
et de jardins-trampoline
les orties nous démangent dans le square
Ensemble plantons votre décor
4 pots énormes de fleurs absentes

aux 4 coins de la terrasse pour tous
on se déchausse, étire les jambes
sèche au soleil et s'endort /
les derniers blocs s'accrochent
aux restes du plateau, sur la rive
un rang de bouleaux dressés dans le ciel
frôle les parois d'une falaise
surplombée par un hôpital de verre
on avance en faisant des bonds
de dahu maladroit, prenant de la vitesse
par une allée de bitume défoncée
pendant que le corps cherche le bon rythme
on descend à la brute dans le paysage

protégés par des grilles de 2 m
les moutons-témoin de la chaîne Botanic
adoucissent leur laine, paissent tranquilles
au bord de la voie express
on perd le ruisseau plusieurs fois
laissé à ses broussailles
dans un fouillis inaccessible
avant de le retrouver comme nous
plus sale et attendri
on suit à distance
les rives des jardins ouvriers
ce qui se trame entre deux ponts
les promesses des mille sources
l'exutoire des lignes de vie
les cycles d'évaporation
avant que ça recommence -

Guillaume éclate de rire
allongés dans la mauve on mange
des tartes écrasées au fond des sacs
les pieds en l'air on dort
en haut du giratoire
Pokémones-eaux de pluie
on s'infiltrer
dans les nappes souterraines /

débouche à l'air libre
sur la place des rameaux
purifiées-pollués
dans un charmant bassin de ville

descente de rivière 3

à la fin
on pose
un enjoliveur fleuri
sur le grillage vert sapin
du bassin d'orage

dans l'axe du couchant
face à l'autoroute
l'enjoliveur-trophée
tient à distance
les flux trop rapides pour l'eau

on ne sait pas
quel geste faire
en direction des conducteurs
des conductrices de l'autoroute
on se demande
qui a le temps de voir
nos pulls noirs et verts
pailletés d'herbe jaune
nos pantalons tachés de boue

c'est ici
sous le remblai
que le Grand Absorbeur
fait son œuvre
avale la rivière

sans un bruit
pour la recracher
en tronçons
sur plusieurs kilomètres

Champ de maïs

Casse de voitures

Corps de ferme

Bassins de fumier

Bâtiments de l'INRA

Haras Poney Club

Serres montées sur rail

Vergers expérimentaux

Domaine aristocratique

Potager du Secours populaire

Verrière vidéo-surveillée

Carrière à l'abandon

Aéroport international

Patte d'oie autoroutière

à vol de pie
tout se tient
dans un chiffon
hachuré en tous sens
on s'approche comme des voleurs
pour rapiécer les morceaux
relier les flux
bouturer un chemin

on se cache derrière un talus

à l'abri d'une balle
perdue par les chasseurs
postés au pied de la colline ball-trap
adossés à l'autoroute
un drone survole les plantations
depuis le pont en bois des agronomes
on ose tremper une main dans l'eau

suivre le fil est rude
la rivière saccade
coule par obligation
la plaine ne se laisse pas
inonder par des sensations joyeuses
par la tête d'Olivia qui émerge du maïs
sur les épaules de son père
alors on suit
un filet d'eau parallèle
le récit ouvert de Raymond qui invente
un chapitre à chaque pas
GPS en roue libre
sur un radeau de fortune
deux points, ouvrez les guillemets

*les ronces du départ et les chatons s'accrochent
aux branches de vos vêtements
vous lâchent un peu sur le microsillon
des tiges de maïs qui craquent
douceMENT à l'approche du haras
écoutez le silence
des chevaux, les battements de l'air*

*une pluie de feuilles mortes
crépète sous vos pas
s'étale au pied du saule-varicelle
évitez la contagion
grâce à une armure de soleil
volée à la casse de voitures
- pour chaque glissade imprévue
et franchissement difficile de clôtures
adressez vos merde ! à répétition
aux temples du fumier à ciel ouvert
creusés sur 40 mètres de long
entourés d'une muraille assyrienne*

*vers les eaux enfoncées plus bas
vidées par les rases
tenez le garde-fou métallique
au bord de la piscine verte, nettoyez
les chaussures dans la pataugeoire
avant le grand bassin et le film
retour de la rivière 3
sous-titré adieu les écrevisses
fuyez alors sur les berges
pour une autre vision*

*Louise croque une pomme rouge
dans le verger expérimental
des sorcières de l'Inra
la magie remonte de ses joues
passe sur les deux rives
comme l'eau afflue un peu plus*

*saute de la berge aristocratique
décorée de mini-palmiers
à la berge Secours pop'
plantée de batavias solidaires
et la rivière disparaît
personne dans les mobil-homes
ni dans le manoir de Pontcharaud
Louise trouve une sortie de secours
par un bois minuscule et un parking-relais
où décrocher les chatons du parcours*

la mission est de ramasser des bricoles
des natures vives, des scories
pour que le radeau à la dérive
se transforme en statue à l'arrivée
expose pour la coulée des siècles
jusqu'où la bande a pu aller
avec l'eau et sans elle
dans le maillage dur des propriétés
on rampe jusqu'à
la zone de sûreté aéronautique
d'autres chasseurs sont à l'affût
téléphones en main face à l'aéroport
devant le dernier champ
passage obligé des espèces
voie unique pour suivre la rivière
un ado posté nous répond avec une moue
son père sort de la voiture
c'est dangereux, ferme la portière

chemin de ronde, grillage du tarmac
ressac de l'autoroute, décollage des avions
champ de forces traversé
à découvert sous les hauteurs du ciel
on fait de grands gestes
pour les chasseurs et le soleil
on arrive sur la minuscule
zone protégée de la faune sauvage
- bande herbeuse, amas de pierre
refuge à reptiles, lézards en transition -
clôturée par GAÏA CENTER

dans un confluent secret
sous un échangeur d'autoroute
la rivière a rejoint
le bras et le courant d'une autre
coule plus large
au pied des collines de gravats
le long des bassins de décantation
plonge et disparaît comme les aulnes d'Aulnat
à l'entrée du bourg le plus pauvre de la ville
entouré de zones non érogènes
- industries du Zébré, remblai de l'autoroute
station d'épuration des Trois-Rivières
sucre de betteraves en putréfaction
boules puantes lancées tous les jours
de l'usine aux canalisations violettes -
en crise Raymond Louise Olivia
débordent de rage enfantine
au milieu des mauvaises énergies, on esquive

le panneau *Attention betteraves* bientôt obsolète
et par chance on trouve une Place de la Paix
où faire le meilleur casse-croûte de la ville

on prépare la petite statue, deux bras télescopiques
en fil de fer sortent du tronc de polystyrène
en feuilles de maïs deux cornes
pointent sur la tête aux yeux de gousse
on traverse en vitesse le centre
jusqu'au pin parasol du dernier giratoire
où une maquette de bateau bleu
entourée d'herbes de la pampa
nous promet la mer

le grand Nico et Laurent
invisibles aujourd'hui
nous ont devancées sans rien dire
sont déjà venus
à la sortie de la rivière
coller leur photo rigolarde en A3
sur la paroi du pont
rire de nous
depuis leur passé-présent-futur
absents, déjà là, en avance
l'arrivée nous attend
depuis trois jours, trois millénaires
que la balade coule
avec les mêmes saccades, sursauts
de la rivière qui se réveille

David installe
l'idole de polystyrène
au bord de l'eau
près des sculptures éphémères
de branches et de fils plastiques
laissées par la dernière crue
tremblent au passage du vent
comme les restes d'un Grand Lustucru

des enfants du quartier
nous demandent ce qui se passe
jettent un œil vers la statue
et sur la paroi
les amis-fantômes
continuent de rire, provoquent
une sensation inconnue
émouvante comme la survie d'un ruisseau
dans un canal en dur
les confluent secrets
aux oubliettes de la ville
inquiétante comme la rencontre
d'une écrevisse et d'un enjoliveur dans un bassin d'orage
avec le désir de ce qui vient
derniers immeubles, pavillons
roseaux en ligne de fuite
sur la plaine devant nous

descente de rivière 4

abstrait Lustucru
étendu en long
dans la plaine
parcours
sur une ligne
de désir-ragondin
roulis du ciel
haute-tension
bruissement
des roseaux à plume
dans l'écluse
signes-étourneaux
jetés au vent
rassemblés plus loin
sur des feuilles
jaune-peuplier
séchoirs de maïs géants
capteurs de lumière

on emprunte un péage
de travers
comme des moutons
en panique dans un couloir
de voitures nerveuses
la plaine
de maïs, de blé
s'étale en bord de ville

au pied des talus
énormes qui tiennent
la terre, enfoncent
plus bas le lit
divisé en deux rigoles
jusqu'au geyser enfoui
sous le terrain de foot
des Martyres de l'Artière

tout le monde
et nous aussi
tourne le dos
à la rivière
sauf deux habitantes
un âne dans son pré
et une roselière
- même le fleuve
s'en fout, esquive
la rencontre
et se détourne
vers le crépuscule

à la confluence
le grand Nico
sort de sa boîte
un radeau-miniature
en bouchon de liège
on crie de joie
au bord du fleuve
le radeau franchit

les premiers rapides
disparaît-libère
au loin
le corps discontinu
sans queue ni tête
du Grand Lustucru
/
main
dans la main
dans la main
de la nuit
on rentre
avec un goût
sans fin
dans la bouche

bitume en amont et désert en ville

nocturnes on cherche la source de bitume
la faille géologique où les animaux, les feuilles
mortes il y a 20 millions d'années
remontent vers la surface
par un trou de lithosphère affleurent

on marche vers la source
à force de parler bitume, marcher bitume,
goudron, asphalte, macadam
rimés dans la bouche par les vibrations
venues des jambes à la tête

on malaxe le mot et son état brut
de poix noire visqueuse, biologique
montée dans la croûte de la Terre
à vitesse de limace non exploitable
pas assez coulante pour creuser un puy

comme beaucoup d'autres
on ne connaît pas la source
ni le bitume jailli plus loin
depuis une autre faille, un geyser
de richesse et de poisse

a maculé le quartier des Trois Fées
englué le chantier en cours
avant le pompage, le recyclage

du pétrole imprévu, des sables
au marché noir des hydrocarbures

nocturnes on cherche la source de bitume
en contournant Pontcharaud
sous les grands charmes, sur les galets ronds
un vieillard parle du temps
où l'autoroute ne coupait pas en deux

le domaine se tient aristocratique
à distance des zones alentour
demeure par défaut en repli
sur des murs trop hauts
des abords ensauvagés

on s'accroche aux ronces, traverse
la route, rejoint une aire de repos
sans poids-lourds ni voitures
les flaques de la dernière pluie
longent un terrain dans la pénombre

où se voit le corps épars
d'une ancienne ferme
camouflée par les sureaux
remplie en un coup de vent
d'une odeur de soufre

étalée sur un bord
la source est un bac sorcier
de bulles noires en surface

lentes à éclater, libèrent
une puanteur spéciale

rien d'autre ne bouge
un pauvre hérisson
s'est pris dans le visqueux
au milieu des brindilles, herbes
branches et bouts de plastique

museau de profil, épines collées
sur la masse noire gluante
puante quand elle remue
on ne peut pas sortir le cadavre
ni lui faire une tombe verte

avec un bâton-sourcier Mattève
extrait un peu de bitume pur
le moins sale on le met
dans un petit pot de beurre
cacahuètes bio, bitume exquis

par inertie et goût
on reste des heures
dans la ferme en friche
à distance des odeurs louches
venues d'une cavité profonde

une autre source de bitume
trouble des eaux fossiles
on pourrait y tomber

le corps entier, mettre longtemps
à sécher sur les routes

le cul posé sur un nid
de pierres moussues
on reste engluées dans les lieux
à boire, manger et conjurer
la mort du hérisson

on casse la croûte terrestre
au milieu des victuailles ouvertes
le bitume frais dans son pot
est notre butin, une alliance provisoire
contre l'odeur des pots d'échappement

loin des pistes en dur
de l'aéroport, tarmac
aux lumières intenses
on reste à l'abri sous la voûte
noire-étoilée du ciel

3 heures après on cherche
nocturnes et fatiguées
un désert où laisser une trace
un désert urbain, zone impossible
où faire halte, faire le vide

Laetitia n'arrive plus à marcher
s'allonge épuisée sur la berme
dans ses vertiges elle a une vision

pointe du doigt sur la carte
un désert à trois cent mètres

dans un nœud d'autoroute
entre deux villes
piégé par les voies rapides
un désert s'enfonce
tourne en boucle sur lui-même

serré par les glissières, les flux
cerné de végétation étique
les insectes font un détour
les plantes se tiennent à distance
aucun mammifère ne passe

dans le désert point zéro
de l'agglomération où personne
même en fuite, en cavale ne va
personne n'ira cacher un corps
faire l'amour en douce

la vie ne prolifère pas
s'enfonce dans les fourrés
jusqu'au bosquet chauve
où on dépose une trace de vie
ancienne coagulée

on jubile
être au désert
introuvables et tranquilles

dans une cachette
inhabitable

où s'endormir à l'écoute
des craquements infimes
des grains qui s'écoulent
dans un sablier de temps
fracassé au dehors

le point de bitume
dans le nœud des voies
brille sur notre carte mentale
déclenche un retour somnambule
en direction des centres

par la chaussée fendue
les arbres aux papillons
tendent leurs tiges violettes
au-dessus des réflecteurs
fluo de la voie express

on a jamais autant
marché sur l'accotement
glissière par-dessus la jambe
pour éviter les voitures
folles de 4 heures du matin

bitume en amont 2

diurnes on cherche la source où le bitume a jailli
transvasé dans une piscine bâchée de vert
au milieu d'un lotissement en chantier
nommé pour de vrai écoquartier des Trois Fées

dès qu'on arrive par les rues Charles Perrault et Andersen
le merveilleux fout le camp, on ne sait plus quoi conter
3 habitants nous regardent avec méfiance, Khaled s'emploie
à parler beaucoup pour que leurs visages se détendent

ils ne savent rien de cette histoire de bitume-surprise
jaillissement fondateur du quartier
seul un voisin ancien, du fond de sa pelouse
nous montre un terrain encore vague

rempli de bardane, près d'une rue et d'un trottoir
qui ne servent à rien : ici la faille géologique
fut recouverte d'un bouchon de béton
- avec notre pot de bitume Fanny dessine

sur la bordure en ciment les éclats bleu sombre
les fluides secrets de la croûte terrestre
mains poisseuses en mémoire du bitumage
Guillaume pose une empreinte sur un carnet

une autre équipe est en repérage pour un film
on va à leur rencontre mais leur intrigue nous échappe
au bord du lotissement les derniers champs

ressemblent à une plage sans la mer

on cherche la suite sur des tas de gravier
une passerelle enjambe deux canaux à sec
dans un algéco du chantier
s'ouvre une permanence vide

bras ballants on rôde en bande dispersée
sans geyser ni étincelle la balade s'enlise
tourne en rond dans un ciel immense
et ne décolle pas du

*bitume, bitume, maudit bitume maudit
revêtement trompeur, couche trop visible
coulée naturelle de la géologie
passage secret entre la croûte*

*et le manteau de la Terre, résidu des vivants
morts sous nos pieds, compressés, inhumés
dans le bitume sous les limons
la terre végétale, les nappes phréatiques*

*jusqu'à la roche-mère de pétrole frais
bitume minoritaire au fond, majoritaire
en surface, étalé partout comme
bitume de l'ennui, émanation toxique*

*maudit bitume maudit
bitum' partout vivant nul' part !
des beaux légum' pas de bitum' !
maudit bitume maudit, revêtement trompé*

*rumeur, bitume symbole de l'urbain dur
avec cousin béton & goudron faux-frère
en paix dans son pot, empêché d'empuantir
il y a erreur sur le bitume à réhabiliter*

*depuis l'enfance le sol rugueux
résonne dans le squelette
avec les chutes et les genoux saignants
sur des éclats de bitume frais*

*le corps transporté chaque jour
par les vibrations de véhicules
garde la sensation des parcours
martelés avec les pieds, les jambes*

*habituées aux bitumes, asphaltes, macadams
trames, rubans, lignes Grand Lustucru envoyées en éclaireuses
sur mille trajets en bordure ou en plein milieu
avec l'humus en révolte près du bitume défoncé*

*remontent lentement à la source
dans un désert désirable, calfeutré
au bitume pour une fois inutile
coulé doucement hors du rouleau compresseur*

visions nocturnes

au *Drive* noir du Leclerc
se tiennent 34 statues blanches à écran
sous les verrières du ciel
par un angle on voit
la sculpture écrasée du rond-point
roulements sonores quand on la tamponne
dessous à coups de poing, plaisir
d'écouter un train rouler sur un pont
un orage de feuilles de métal
pliées en 10 par une météorite
tombée là sur idée du sculpteur

Christophe s'allonge zen
sur une dalle du *Drive*
ferme les yeux mains jointes
en silhouette-lit de mort
ni sordide ni funèbre
au pied des 34 statues blanches
allumées pour rien dans la nuit

sur la place démesurée
trop grande pour un parking
on voit les traces
des anciennes foires, les spectres
de la foule massée autour des stands
les défilés fantômes d'un carnaval

on rôde et tourne sur la rodade
aperçoit le néon rouge
du dernier bar de quartier
on finit par entrer
comme dans la cuisine
d'une famille accueillante
on referme la grande place
dans le demi-jour de la lampe

ailleurs on cherche
des prises électriques
pour un ciné-walk improvisé
projeté sur les murs blancs
au dos de la ville
une première a lieu
grâce aux rallonges d'un habitant
content d'éclairer en images
la face aveugle du super de Chantereine
deux heures plus tard et plus loin
Notre-Dame de Neyrat ne peut pas nous aider
pour la deuxième projection
l'église ressemble à un hôtel abandonné
- alors la scène se retourne sur
Abderrahmane l'éclaireur
qui pensait trouver un branchement
en façade de l'église
Abder retournait d'en-ville comme il dit
avec son copain Abou, rentrait dans ses quartiers
au 11^{ème} étage d'une tour

quand on l'a rencontré à mi-chemin
sur un versant-pavillons
la scène se retourne sur
Abderrahmane adossé au désert du Sahara
arrivé en France et en ville
depuis le sud de l'Algérie
raconte le temps long pour trouver
les bonnes distances, les gestes citadins
différents des gestes du désert
retenir ses émotions, sa voix, côtoyer
sans les toucher des corps lourds
pressés, compacts, marcher sur des voies
dures et bitumées, tramées par les lignes
et les murs d'un monde inconnu
enfoui sous nos habitudes
dans notre carcasse urbaine
dans la boîte qu'Abder ouvre cette nuit
dos à la lune montante
devant nous sur le trottoir

la courbe de dénivelé des 500 mètres

*la bande des lisières débarque sur un terre-plein
s'installe sur un trottoir près d'une rose trémière*

Mr Grand Lustucru a dit

il ne faut pas descendre plus bas

que la courbe de dénivelé 500 mètres

300 millions d'années

quand les eaux arrivaient jusque-

là

quand les eaux monteront jusqu'

ici

il faut sortir de l'eau, suivre comme on peut

les parties hautes de ville incrustées dans la faille

- on émerge près d'un rang de gabions

cailloux élevés en cage, parachutés en mur

on s'ébroue dans les derniers jardins

de Trémonteix en mutation

l'œil d'un giratoire isolé

dans l'impasse regarde au ciel - piste d'atterrissage

pour maisons volantes préfabriquées

sur un podium en tôle dure

au milieu d'une place dégagée

en plein après-midi

le quartier lance doucement la fête

on explique à la buvette qu'on sort

de la cuvette des villes pour échapper

à la montée des eaux

très vite la discussion et les voies se referment

sur des points finals, des allées en peigne
par des rues en cul-de-sac, des passages obligés
la courbe des 500 mètres se rapproche
dangereusement
on patauge déjà
en période carbonifère
sous un arbre à caméras
dans une station-service
au revêtement saurien

avant de couler le moyen est de percer
le front des villas agrippées à la pente
un grand-père sort de son ascenseur transparent
nous répond que c'est l'impasse, on court
par le jardin d'une villa aveugle
débouche sur le talus des voies ferrées
marche tranquille sur ce replat bienvenu
à distance des eaux tohu-bohu
des couches de pollution et de la plaine voilée
à hauteur du ciel jaune qui se forme quelquefois
par le sirocco et les sables du désert
Claudine lance la discussion avec Benoît
tailleur de noisetiers en casquette blanche
qui brave la côte avec un seul poumon
vient respirer d'en bas sur les hauts-de-ville

*la bande des lisières en dérive sur le ballast
rase les frondaisons des villas, longe les glissières*

Mr Giratoire et sa fontaine invitent

à tremper les pieds assis sur la margelle
du creux poplité, masser le dos et le bassin
toucher une ligne sensuelle
dans un secteur asexué
un quartier mort dit Lindita
presque vivant disent les autres
qui aiment son côté enfantin
- marelle-piscine de la terre au ciel
pataugeoire sous la statue du porteur d'eau
rond-point de jeu 1, 2, 3 soleil-corde à sauter
les antivols adolescents
poussent sur les platanes
les pots trafiqués déchirent
le silence de l'air

plus loin on retrouve à la dure notre corps adulte
rampe sur les escarpements
au-dessus des jardins bourgeois
gymnase, lycée et terrains de sport
on grimpe avec le lierre, suit la brèche obligatoire
pour ne pas tomber
sous les 500 mètres, les 300 millions d'années /
muer en batracien bizarre
plonger dans un liquide hypnotique
un aquarium d'écrans
où les poissons connectés nous attirent
nous font glisser sur la pente, plonger dans la soupe
primitive et trop urbaine, devenir un nouvel amphibien /
on touche un tapis de feuilles dentelées, on s'accroche
aux racines d'un grand charme

soufflé par une tempête, couvert de toiles d'araignées
en contrebas les éclats de verre, de béton et de tuile
les shorts bleu ciel sur la terre battue rouge
miroitent à travers les feuilles

adosés aux troncs on ferme les yeux
on guette les craquements de ville en sous-bois
les cris, les grondements, la rumeur
qui montent le long des failles
- d'autres sont venues s'installer ici
dans des cabanes en dur
loin de la voie romaine
squatteurs et squatteuses entre les siècles
vignerons et bergères
agrippées à la pente
avant de lâcher prise

*la bande des lisières avance comme un grand dahu
une jambe dans les rues une jambe dans les pierres*

Mr Saint Ermite nous tourne le dos
derrière le grillage agressif
de la retraite nommée Paradis
il ne faut pas grimper trop haut
s'évaporer dans le ciel, se suspendre
aux ondes courtes des antennes-relais spirituelles
entrer dans la compétition des villas
la lutte pour le cadre de vie

c'est le moment de redescendre

par un couloir de toboggan-piéton
entre les résidences fermées
on dévale en criant et franchit
la ligne de montée des eaux
quand Agathe achoppe sur
l'unique marche du parcours
on met nos bonnets de bain
combinaisons et branchies
plonge facilement dans le bus
nage parmi nos congénères
débouche les oreilles au terminus
devant les anciennes grottes sous-marine
aux parois de pierre noire

*la bande des lisières approche le Grand Lustucru
sur la faille des villes se sent presque sur terre*

danse Lustucrue

le gardien ne tient plus en place, sort de l'officine
les tendons du cou en avant
gueule après Julien, demande
qui est responsable
de la danse rugueuse au 17 rue Bonobo
qui ose profaner le parking aérien
de l'inventeur des parkings - Auchatraire
MC Samuel se défile, les autres s'en foutent
le gardien court téléphoner à son patron
mais la danse est déjà finie
la machine des MC nous propose 10 minutes
de marche au sud-ouest avant la prochaine

Robin posture cambrée, bras égyptiens
détache ses gestes devant un mur aveugle
sur les fréquences *cumbia* éparpillées
au-dessus du chantier en cours
la troupe envahit le terrain
avec un plaisir synchrone
se décale de la pulsation
les pieds retenus par la glaise
Elisabeth sort du travail
parking de la Libération
avec Claudine rejoint la danse
« Clair de lune à Clermont » du Capitaine Cœur-de-bœuf
et sa Bande Magique – cette ballade *blues* syncopée
nous suffit, n'a pas besoin de
nouvelles autorisations

2 kms au nord 1 heure plus loin
3 silhouettes viennent au balcon
dans la pénombre ne disent rien
nous regardent tanguer sur le trottoir, créent
un vis-à-vis intrigant, écoutent la sono
de passage comme un conte de rue
hip-hop sérénade où la tension monte
quand un type sort d'en face, refuse
les frôlements sur sa voiture blanche
laisse finalement le muret libre, nous lâche
sur la pente jusqu'au rond-point
centrifugeuse du quartier, discothèque
à ciel ouvert, à saute-mouton par-dessus le buis
l'énergie s'échappe vers les collines
et finit en douceur
dans un hamac de haies vertes
à égale distance de toute circulation

ligne droite sur la carte - cinéma sur un rail voyageur

les frères du fleuve – Ulas et Justin –
se tiennent dans le courant
main dans la main bras tendus
torses nus en déséquilibre
manquent plusieurs fois de glisser
funambules ambigus
danseurs sur le fil
se rattrapent l'un à l'autre
tragiques et burlesques
nous laissent ému·e·s et bouche bée

ils arrivent en face pour rien
personne n'ose les suivre
Violeta crie depuis son île
à son père de revenir
dans l'autre sens la traversée
se casse-gueule et nous fait rire
pourquoi résister au courant
sur un gué difficile
Ulas et Justin ont voulu jusqu'au bout
suivre le rail tracé sur la carte
s'accrocher à la ligne droite
et au déroulé du film
après un premier travelling de la gare
travelling de l'avenue
travelling des cyprès
travelling du stade

travelling des grilles
travelling de la barrière
travelling de la main courante
travelling de la piste blanche
travelling des branches de saule
travelling des plants de tomates
travelling des marguerites
travelling des treilles de vigne
travelling des routes parallèles
travelling des graffitis du pont
travelling de la Méridienne
travelling des rampes moto-cross
travelling des sillons de glaise
travelling des clématites
travelling des renouées
travelling de la berge
où les frères du fleuve
alliés pour toujours
partis au bout du monde
en escalade horizontale
bras crochetés dans le courant
main dans la main sur une crête
en cavale d'une ville à l'autre
sur le même bassin versant
au mitan du lit
suspendent le mouvement
font durer le plan-séquence
ralentissent notre souffle
et touchent au cœur

Ulas et Justin
tragiques et burlesques
se retiennent et vacillent avec nous
titubent sur un axe de folie douce
enjambent un rayon de soleil

la ligne droite sur la carte
se matérialise
au sol, dans l'eau, dans l'air
tangible un instant
de la rive à la gare de départ
entre nous et leurs deux corps nus
les chants de Violeta, les rires

wade in the water
wade in the water children
wade in the water
we gonna trouble the water

500 mètres plus loin
le clan du vieux pont
nous dévisage, nous arrête
à la douane de son monde
guérite & guinguette
chaises familiales en plastique
vue privée sur le fleuve
nous empêche de passer
et de faire un travelling
sur le vieux pont
suspendu et magnifique

miniature de Brooklyn
on se détourne par le pont officiel
à côté des fritures décaties
des restos dansants à l'abandon
on retrouve la ligne droite
brisée par un raidillon ardu

Loreto agrippe Nahuel
aux branches de la pente
on le hisse endormi
sur une corde végétale
au sommet
trois chevreuils s'arrêtent
et nous toisent /
le Grand Lustucru
s'ébroue par les hauteurs de ville
se disperse au milieu des prés
tombe dans des trous de nature
incrustés par des éclats de ciel
longe les coursives d'un vieil hôpital
barre d'immeuble solitaire
en surplomb du bassin de vie /
trois chevreuils s'arrêtent
dévisagent le Grand Lustucru
suivent l'impulsion rapide
du chevreuil de tête et repartent
travelling dans la pente
travelling en pleine voie
travelling écarquillé
travelling en plein ciel

travelling en saccades
travelling des youyous
travelling des enfants dingues
travelling bondissant
travelling dégingandé
travelling en perte de souffle
travelling en plein labour
travelling le long d'un fossé
travelling descente au village
travelling retombée lente
travelling marche à l'arrêt
travelling du train de nuit
travelling fenêtre du bus
travelling siège passager
travelling corps endormis

Grand Lustucru des morts

jamais de la vie toujours de la mort
nous dit le graffiti du 1^{er} novembre
sur le pilier d'un gymnase en construction

de la mort on ne voit pas
à travers les hublots
de la vie on cherche
en descendant le long du ruisseau
vers le fleuve

près du confluent et des vieilles ruines
un hors-bord s'est pris dans les ronces
retourne à l'état sauvage où l'on observe
des villas bienheureuses en face
dans leur quartier lointain
près de moulins inutiles
avec des moutons angoras
tondeurs de pelouse
luxe caché, bricolage de vie
près des bassins d'épuration
où la merde de l'agglo retombe
ça sent la mort quand on passe le ruisseau
l'anus à ciel ouvert de la métropole

dans l'eau Maïtané avance avec ses petites bottes
bute sur une grande mâchoire et on crie
de peur ou de joie, aussitôt la moitié
de mâchoire passe de main en main

et nous accompagne
en porte-bonheur de vie et de mort

on frappe au rythme de la marche
cette amulette-percussion aux dents énormes
brandit la mâchoire sur nos têtes
avant de rencontrer un bel âne
qui la renifle et la toise

Chante la mâchoire inférieure !
Mandibule brandie en haut du corps !
Morceau de squelette au caniveau !
Tombé des eaux avant le jour des morts !

passés le hors-bord et sa friche
le talus des ruines ne laisse pas deviner
la nécropole où huit chevaux ont été mis à nu
squelettes alignés royalement, tombeau gallo-romain
près du port de marchandises appelé Gondole
enfoui sous les alluvions du fleuve

Marion imagine avec nous cette vie ancienne
parmi les herbes une ligne de désir
contourne le talus et nous invite
aux hangars d'Ali Baba vus de dos
les proprios sont absents
on visite un immense débarras agricole et urbain
- comptoirs de boulangerie
salles de bain portatives, guirlandes *joyeuses fêtes*
tracteur multifonction, enjambeur à double bras métallique
castrateur de maïs, enrouleurs d'irrigation

injecteurs-pesticide, filets et parasols de camouflage
mini-pelleteuse, maison en plastique-terrain de jeux
toboggans, balançoires démontées, lampadaires
cruche géante inclinée où les enfants descendent
s'installent au fond avec Claire et Laurent
chantent la note magique qui fait vibrer la cruche
résonner ses parois
comme la mémoire en céramique
d'un peuple sans fouilles

on sort comme des voleurs
tombe sur une décharge de gravats
où ruines sur ruines s'accumulent
en ruines au carré
devant un champ de labours
des panneaux annoncent l'arrivée de nouveaux quartiers
au passage on fait l'inventaire
du bâti déjà en place - ruines du futur :

12 pavillons en front de lotissement
4 bancs sans dossier sur la promenade
10 réverbères à bulle
5 bloqueurs anti-quad
14 potelets anti-genou
1 garage expert
1 rue Le Corbusier
3 dos d'âne blancs
1 *Zanimo park* inquiétant
1 panneau publicitaire décoré par les écoliers
1 *Grand Lustucru* en paille
1 boulangerie-pagode au néon rose

1 médiathèque en forme de caravelle
1 kebab-naan-tacos-pizza violet
1 horloge des pompes-funèbres bloquée au 31 octobre
2 giratoires non décorés
1 totem digital pour bus
1 distributeur de trajets connectés
1 arrière-cour à l'abandon
4 tours cubiques de 10 étages ornés de lierre asymétrique
2 terrasses bancaires en réfection
10 immeubles de 4 étages aux balcons de mousse verte
1 centre culturel rouge en forme de château d'eau

jamais de la mort toujours de la vie

dans un village agricole et urbain
Loreto place la mandibule d'âne
au fronton de son rez-de-chaussée
entre les pots de fleurs d'une maison mitoyenne
le 11 novembre suivant, une maxillaire d'âne
apparaît sur le monument aux morts
disparaît aussi vite et fait scandale dans le quartier

un élu vient frapper à la porte
demande d'où vient la mandibule
où est passée la maxillaire
Loreto ne sait pas et regrette
que la fête des morts soit incomplète
- l'affaire est insoluble, les habitants
ratent l'occasion de prendre en main
et recoller ensemble
mandibule & maxillaire
ce crâne de Yorick coupé en deux

- arme de Samson fou, afro-percussion
qui rumine les morts et les vivants
rugit avec eux dans nos vies en chantier

*Chante la mâchoire supérieure !
Maxillaire en collier sur la tête !
Morceau de squelette sans caveau !
Tombé sur le monument aux Morts !*

*Chante la mâchoire inférieure !
Mandibule brandie en haut du corps !
Squelette d'âne au caniveau !
Pour le Grand Lustucru des Morts !*

on retourne vers cette frange urbaine
derrière les agglomérats de pavillons et de tours
on traverse un bloc de cultures et de friches
déchetterie, gravats, fouilles des terrains à construire
ruine-manoir envahie de moustiques, île pierreuse
au milieu d'un champ, appelée *Dieu-y-soit* sur la carte
- on ne peut pas l'inventer

le train express arrive de nuit
comme un vent illuminé
capsule temporelle, frisson
à travers les couches accumulées de ruines
alluvions, bâtiments, labours, tombeaux

Grand Lustucru incrusté

*le Grand Lustucru tape l'incruste
dans des logements réels ou des habitats rêvés
commence par se projeter
loin des vieux centres
sur les coteaux terrassés par des villas-bulldozers
près des cabanes et des taillis en zone non constructible*

*on va faire une battue disent les chasseurs
sous-entendu le chemin de la Mouchette est à nous
le boulevard panoramique aussi
alors le Grand Lustucru bifurque
vers une superbe terrasse abandonnée
casse-croûte sur le rebord d'un puits
en surplomb d'une mer de bâtiments*

*les casse-croûteuses dévalent la pente à 10 %
se faufilent dans un couloir entre deux haies de troènes
une détonation des chasseurs réveille
monsieur Hibou sur son balcon
qui surveille le passage du Grand Lustucru
dans le pavillonnaire chic*

*en deux coups le groupe élastique est ramené
dans un centre autocentré
un mur ancien indique la première couche
des poupées russes et des bulbes d'oignon
d'un quartier historique
en robe de chambre le Grand Lustucru*

*s'enroule dans les venelles tortueuses, rêve
d'un océan de toits et de corniches
au-dessus du village sous cloches
battues à la volée, hauts murs tenus
par les bonnes sœurs et les notables, arrière-cours
secrètes pour les familles d'enfants-millésimes
bars ergonomiques, parloirs culturels
chambres politiques sans orgies souterraines*

*le Grand Lustucru tape l'incruste sous de jolis combles
laisse pendre les jambes à la fenêtre
passe une tête sur la terrasse
ronronne sous les caresses de l'air
contre le grattoir des tuiles sensuelles
dans une alcôve à l'envers, niche amoureuse
qui chute sur un tapis d'appartement, dans un autre quartier
la bande s'endort sur le drone feutré de la circulation
écoulement intime des canalisations, crépitement
de la pluie sur les vitres
sommeil entrecoupé de cauchemars
où les logements incrustés se prolongent
dans les mille bâtiments et fenêtres du voisinage
donnent le vertige des autres vies
éclairées sur des kilomètres
se retournent à ciel ouvert
sur un mycélium de ruelles
- rigoles entraînant à l'égout les filaments épars
du Grand Lustucru pris en flagrant délit d'incruste*

nocturne intégrale

sous la halle du quartier Poly
les saltimbanques crachent
des flammes médiévales
produisent une atmosphère chargée
par les eaux de feu, les dérivés du pétrole

à la suite on entre en scène
baladins et baladines
du Grand Lustucru
qui se présente en personne, en public
apparaît sur une carte et s'évapore aussitôt

les paroles inflammables donnent l'impression
d'un Lustucru craché par nos bouches
quand ses feux follets vacillants
traversent plutôt le grand cimetière, passent
d'une butte médiévale à une autre
se souviennent des anciens marécages
franchissent plusieurs courbes
de dénivelé social et de richesse
descendent vers les jardins populaires
les manoirs-fantômes de l'armée
longent les entrepôts et se raniment
par le méthane des déchetteries
jusqu'à l'embouchure des autoroutes
s'éparpillent dans la rambleur
autour de l'agglomération

éclaircit deux secondes une balade
quand ils passent dans notre souffle

en attendant c'est IKEA
qui fait rêver un monsieur du public
comme une lueur lointaine
projetée vers Chantemerle
attirant les désirs
aux confins de deux villes
personne ne peut lui dire
si ça va se faire ou pas, et avant
que ça n'arrive on propose au public
une rôderie en joyeux cortège

on quitte la scène et passe
le rempart des Centaures
descend une venelle obscure
franchit le portique du musée
on entre dans la nocturne
au-delà du cimetière
à quarante ou presque
avec des familles téméraires

l'hôtel du quartier cheminot a fermé
son porche marque l'entrée d'un monde
habité de maisons collectives
à 80 ans Gina raconte de jour
son quotidien balancé entre
la sucrerie Bourdon et les hangars de réparation
la grande histoire infiltrée dans la vie du rail

- évasions et résistances de la seconde guerre
récits de migrations invisibles
sur les pelouses de l'avenue Mermoz

par effraction on fait un tour de piste
sur le stade éclairé pleins feux
rencontre à l'autre bout, entre pénombre et lampions
l'association pétanque des cheminots
on se voulait furtifs, incognitos, rôdeuses
troupe nombreuse avec enfants mais nocturnes
nous voilà souriant sous des douches de lumière orange
à manger des hot-dogs en parlant la bouche
pleine de Grand Lustucru, sans arriver à s'expliquer
autrement que par locomotion

on prend une photo d'équipe
mélangée devant le stade
2 gars déjà soûls veulent nous suivre, abandonnent
quand Marlène et Claudia empruntent
une sente obscure à la SNCF

Cemex, Michelin, Ürcütsül, Véolia
les grands groupes défilent sur les rayonnages
d'une avenue-entrepôt, éclairée par une lumière dure
tamisée par les rues adjacentes et les pavillons cheminots
sous les pas de Marianne une belle voie
de train fantôme s'échappe dans un bosquet
monte des tas de gravats sous l'envol
crieur de dizaines de corneilles
le ciel sans lune gibbeuse

redescend des gravats en terre logistique
Benjamin sort sa flûte à bec dans la zone
distendue des Gravanches, le son fluet
sautillant, acide, prend étrangement l'espace
emmène la troupe sur des trottoirs démesurés
le long des entrepôts bas de plafond

en fin de secteur la rue devient piste
nous conduit par des sillons anciens
près d'un boqueteau broussailleux, entouré d'une grille
le panneau sur la grange en tôle indique *École du Feu*
on imagine les pompiers d'entreprise
cultiver ici les flammes, projeter de la neige carbonique
sur les volutes noires du ciel
apprendre quelque chose avec les braises
autour d'un feu de camp des confins
- tout près de là d'autres ont laissé des traces
branches calcinées et pierres noircies
pour l'école du feu buissonnière

les grands espaces des Gravanches
ouverts sur les collines
sont comme des leurres, on se sent rétrécir
à la recherche d'un tunnel sous la 6-voies
pour chemineaux, renards et crapauds
entre la masse bleue d'un IKEA-fantôme
halluciné sur un écran et les façades
marron clair de l'usine Hellebore
on contourne dans un demi-sommeil
la cabine illuminée du gardien

les bâtiments opaques des équipes de nuit

perchés sur un pylône, en déphasage total
les étourneaux pépient et crépitent
sur le grésillement des lignes haute-tension
observent seuls la zone de Chantemerle
et s'envolent en nuées-boomerang

contournent la 6-voies
contournent Hellebore
contournent les silos de lait Beuralia
contournent les tanks de pétrole Bolloré
contournent la gare de triage
contournent les piles de conteneurs
contournent les champs de blé
contournent la plaine du Bédât
contournent le rideau des arbres
contournent une barrière gondolée
contournent le quartier des Vergnes
contournent les jardins ouvriers
contournent les gymnases des Castors
contournent la centrale des bus
contournent le giratoire des Fourches
- on rencontre
un type au distributeur automatique
le mieux placé de l'agglomération

qui nous attendait
depuis un autre bord
quand nos réserves d'eau et d'énergie
se terminent, la troupe s'est vidée

sur les lignes de désir et les voies de garage
- des petits groupes marchent au radar
empruntent les doublures du parcours, se retournent
en même temps dans leurs wagons-lits, les enfants
rêvent d'une totale nocturne et les étourneaux
laissent champ libre aux corneilles en allées
sur le territoire d'une chouette solitaire
on trinque
avec une cannette
à 5 heures du matin
entre un giratoire et une pizzeria démesurée
on ne laisse pas le liquide
gazeux absorber nos visions
vider la mémoire à court terme /

la lune bleue s'est levée
aboyée par les chiens
au moment de contourner encore
3 tours des Vergnes
dans un long virage-train de nuit
la lune est venue
éclairer les tours blanches
au-dessus des pousses de blé / dans les brumes
la betterave rouge du soleil monte
sur la colline de Chanturgue
on a fini de contourner la nuit, détourer
les aplats obscurs du Grand Lustucru
on va se coucher
au beau milieu du reste

tourner autour des pistes

l'énorme circuit Michelin transforme la plaine en
maquette l'autoroute
maquette la 4-voies
maquette le château d'eau
maquette la ligne Clermont-Paris
maquette les terres de Limagrain
maquette le marais de Lambre
maquette les bouquets de roseaux
maquette le village Cœur
maquette la motte de Coeur
maquette le ball-trap de Coeur
maquette les toboggans de jardin
maquette les franges de Ménétréol
maquette l'agglomération autour
maquette les collines et les bassins

on marche vent de face, on saute les traverses des rails

on contourne

le circuit, on prend de la vitesse

par les hautes herbes

on sort des maquettes

et recolle à grandes foulées

les morceaux du territoire

on échappe un peu au circuit

par une zone inattendue

- avenues et ciels profonds

où marcher la bouche grande ouverte

c'est l'idée... en un peu plus lent
laborieux et progressif : c'est parti
du terrain, en contrebas du château d'eau
d'une cheminée d'usine en forme de cigarette
c'est parti de la carte, avec les courbes imposantes et jaunes
des pistes d'essai Michelin
entre deux agglomérats de rectangles noirs
les lignes sinueuses et lacets enroulés
dessinent une figure bonhomme ou inquiétante
une marque apposée sur 500 hectares
aussi grande que le noyau ancien des villes
- d'habitude on y jette un œil ennuyé
par la vitre du train ou de la voiture
les pistes ressemblent à une maquette géante
à un tapis de jeux où les enfants découvrent
les voies et les carrefours, les panneaux fonctionnels
c'est le modèle réduit d'un monde qui roule

/

on décide d'aller voir
sur le terrain, sur la carte
si ce n'est pas contournable un peu
par les chemins et la terre pleine
sans voie de contournement officielle
en passant au plus près du grand virage nord
on pourrait accélérer
capter les forces centrifuges des pistes
revenir au sud avec la vitesse acquise
en un jour détourner
les forces en présence
qui occupent le terrain à l'année

depuis le château d'eau blanc
cabine spatiale dressée sur le territoire
on descend parmi les restes du grand drainage
le marais de Lambre, zone humide au bout des cultures
où résonne une variété fabuleuse de trilles
- haie d'oiseaux invisibles dans les cabanes à trous
frémissements des mares, clapotis des animaux
qui s'éclipsent en vitesse /
on se retrouve hors des plumes de roseaux
à découvert par les sillons et rases
près des semences de maïs rouge anti-limaces
sur les terres agro-industrielles de Limagrain
les migrations d'escargots jaunes nous amènent
vers un cœur de village, on vise au loin
la courbe nord des pistes, en lisière des champs
on s'approche, franchit en vitesse
les voies du train Clermont-Paris

dans une frontière indécise entre
multinationale du grain &
multinationale du pneu
on frôle la limite jusqu'à sentir
l'électricité statique de 20 kms de grillage

au point de tangence ou presque
apparaît un boîtier de serrure, sans porte
comme si on ouvrait en un tour de clé
la zone entière et les pistes
Claudine frotte le boîtier-propulseur

Franco bondit sur des palettes-ressort
la mécanique du contournement
se met en branle, accélère
- et ça marche

par ce nouvel élan nord-sud
le Grand Lustucru prend le large
en deux temps trois mouvements
s'ébroue à travers les blés
chevauche les hautes herbes
tient à distance les pistes, revient pour gratter
les semelles sur les grilles, dépose
la boue Limagrain sur les possessions Michelin
au deuxième temps longe une glissière mortelle
près des flux de circulation
passe en file indienne dans un tunnel végétal
se retrouve sur un arrière-parking
déplie les jambes au ralenti
pour une séance de tai-chi lunaire

le territoire en accéléré
se contracte, se dilate
à foulées de Grand Lustucru
les grilles tracent une ligne de partage
entre les blés qui ondulent sous le vent
et la maquette de circuit retombée en enfance
les grandes enjambées dans le paysage
et les pistes tracées par des adultes industriels
- ceci n'est pas une ville, un quartier, une place
on y aperçoit des espaces, des signes à l'état brut, générique
le STOP, le Cédez le Passage

le Giratoire, le Parking, le Virage
le Bosquet, le Peuplier, l'Espace Vert
la Piste Forestière, la Piste de Chantier, l'*Anneau de Vitesse*
la louche *Piste Africaine*
le drôle *Circuit d'Endurance à Forte Dérive*

ici les véhicules, les pneus, les voies sont essayées
des millions de fois, répètent des mouvements
reproduits partout sur la terre
la maquette-monde en réduction
se propage sur le secteur
maquette-marais, maquette-village
maquette-immeubles, maquette-autoroute, maquette-quartier
avec cette impression qui nous vient
de vivre dans des maquettes
d'être encore à l'essai des millions de fois
de répéter les mêmes mouvements
et recommence !

*des Assyriens en bas-relief
brandissent une maquette de rempart
face à la ville assiégée, symbole de la future soumission
Jordi Colomer défile avec des maquettes
portées à bout de bras en étendard
emporte au loin les monuments vedettes
et les bâtiments standards*

on se faufile, accélère ou ralentit
pour lâcher les maquettes
laisser tomber les pistes
sortir du tapis de jeux

sauter dans un réel grandeur nature

après le parking du tai-chi
qui nous redonne un peu de corps
la surprise vient de la zone de Ladoux
d'habitude si râpeuse, aride
tassée de mémoires lourdes et d'émotions enfouies
comme les zones industrielles, commerciales, logistiques
- souvenirs d'inventaires à 3 heures du matin
aux rayons de jardinage d'un hypermarché
missions en intérim dans un labo pharmaceutique
pauses sur une bordure de ciment
steaks-frites sauce tomate à la cafétéria
odeurs d'entrepôt infusées dans les vêtements
associées à un moment de la vie
tunnel de travail sans issue, courses en famille
conversations discrètes sous un rack d'entrepôt
angoisses amoureuses dilatées sur un parking
- la surprise vient d'un rail de chemin de fer désaffecté
qui nous conduit en douceur

au crépuscule
on marche enfin
en pleine voie
en pleine zone
en pleine ville
en pleine rue de l'Industrie
sans raser les murs, grilles, glissières

dans la zone à l'arrêt
on se laisse

transporter par les rouleaux
de nuages bas, les ciels multiples
diablotins noirs & cirrus violacés
les trouées de soleil
jusqu'aux fragments de Gerzat
restos routiers, pavillons sur la colline
joyeux bordel des fonds de jardin
vieil entrepôt de briques rouges et carreaux de verre

comme on marche sur le rail
les barrières du passage à niveau
se déclenchent pour rien
une balade peut en cacher une autre
la grande machine terrestre accélère, ralentit
les pistes apparaissent à bonne distance
une traînée de Grand Lustucru flotte en l'air
condensée à petites gouttes dans le seul bar ouvert du 1^{er} mai

37 passage(s) Grand Lustucru

est-ce que ça passe ?

entre deux glissières sur le terre-plein

dans une coulée verte mal peignée

le long d'une grille hirsute

dans une mini-traverse sur un frigo abandonné

ça passe avec joie sur le ballast du train fantôme

ça funambule sur le rail

une tranchée de ciment, une rigole

dévalent la pente

sur la moitié d'un versant, une diagonale relie d'un jet

des quartiers qui se tournent le dos

ça longe une muraille décrépée

ça contourne à gros traits, embrasse sur les grandes largeurs

des bâtiments opaques, ça cherche la faille

le petit accroc dans la trame

à coups de machette du Grand Nico ça trace

un tunnel végétal, une charmille

dans la renouée du Japon

ça suit une ligne droite lancée en éclaireuse

par les sillons et les croûtes de terre glaise, par les rases et les fossés

pendant que quatre crièuses de rue fendent l'espace

avec des youyous qui battent les tempes, euphorisent les oreilles

est-ce que ça va passer

entre la grille-Michelin et la terre-Limagrain

sur la frontière de deux multinationales

est-ce que ça va passer jusqu'au bout
entre les pistes d'essai et la 4-voies saturée
la sente devient de plus en plus en étroite
on suit Agathe en file silencieuse
avant de déboucher par surprise
ça passe n'importe comment les barrières
ça passe à l'arrache sur un raidillon
en s'accrochant aux branches et aux touffes d'herbe rare
ça passe tranquille, sans faire de *canyoning* en ville
ni de reptation douloureuse
le plus compliqué n'est pas d'aller en force ou en douceur
prendre les interstices, traverser une autoroute
mais frayer une nouvelle carte mentale

- sentir le moment où les passages secrets
les passages habituels, les passages-surprise
les passages mille fois empruntés
se croisent incognito, se saluent à distance
poussent comme des antennes invisibles sur le corps

dans l'écoquartier des Côtes
l'œil du giratoire tourne sur lui-même en impasse
montre par défaut la voie des herbes
avant que ça se referme, que les lots soient remplis
ça passe dans les jachères
pas encore viabilisées – toujours vivaces
avant que ça se referme sur nous
que les trous de mémoire ne laissent pas de traces
s'évaporent dans les brumes de chaleur
se replient avec les grues de chantier
s'enfouissent comme des taupes dans le gazon

avant que les traversées d'une ville à l'autre
tombent sur des milliers de cul-de-sac
avant que des lieux improbables, découverts en trois pas de côté
soient absorbés dans un trou de ver spatio-temporel, introuvables
on réactive les droits de passage
imaginés à vol d'étourneau
à dos de grenouille
par drone détourné
visibles sur la carte / rayés sur le terrain – ou l'inverse

Laurent verse de l'eau en travers de la rue
trace le lit ancien-imaginaire d'un ruisseau
entre collines de Chanturgue et lotissements
s'offre un octroi en nature
pour entrer une nouvelle fois en ville
- ça passe par la rue du Cheval
ça s'enfonce dans le ruisseau du Bec
ça sort d'un Creux de l'Enfer
ça longe la Maison Rouge
ça passe par Champ Madame
ça glisse sur les pentes des Baumes
ça va-nu-pied de berge en berge, le long du Bédât
ça coule en douceur en frôlant les maïs
au crépuscule le soleil passe une fois de plus
par-dessus la ligne d'horizon et les crêtes
pendant que la troupe s'étire le long des Vergnes

c'est l'impasse
à cause des familles du pont qui interdisent
par abus de propriété et chaises en plastique

d'enjamber le fleuve magnifique
avec travelling sur le pont suspendu
en aval ça avance main dans la main
pour rien, entre deux eaux
on voit l'eau se refermer sur chaque partie du corps
les mains tenir en équilibre Ulas et Justin
pendant que l'Allier coule
Maïtané passe par le ruisseau
rencontre avec ses petites bottes une mandibule d'âne
- amulette et instrument de percussion
qui nous aide à franchir les odeurs de mort
venues de la station d'épuration

ça passe de justesse au confluent de Gondole
on arrive par derrière avec un permis de passer
dans un immense entrepôt à ciel ouvert
comme des fantômes du 1^{er} novembre
frôlent trois herbes, deux cailloux
regardent, touchent, laissent tout en place
sortent au fond du jardin
à la barbe du voisinage et du gazon mal tondu
ça passe en acrobates fébriles
par-dessus le barbelé traître
ça débouche sur les rails en roue libre

c'est l'impasse totale – et le vrai repos
dans une boucle d'autoroute en sortie de zone
au milieu des fourrés, on ne peut pas aller plus loin
ni plus près ni plus profond
dans le désert nocturne
l'anti-panorama, le point zéro de tous les parcours

le trou noir où passer ne sert à rien, à personne
même en cavale, en fugue – zéro ligne de fuite
les animaux n'ont rien à frayer
esquivent, rôdent aux alentours
loin de cette cave en plein air
ce trou de ciel bouché
où les branches s'effondrent les unes sur les autres
où la nuit s'empile sur la nuit
sans aucun passage du vent

ah ça ne passe pas

les monoxydes dans les poumons

les nœuds sous les omoplates

les barrières non symboliques

les artères dures et usées de la métropole

allonge-toi sur un caveau du *Drive-in*

allonge-toi sur un parterre dans le square de 10 m²

allonge-toi sous un bonsaï de Tokyo

sur une pousse de thuyas dans le plus petit giratoire du monde

ça va passer, la pente n'est pas maximale

la plaine pas si quadrillée et le cadastre pas complet

– on n'a jamais rasé aussi longtemps un mur

frôlé une glissière avec autant d'application

mais quelque chose nous dit que ça va passer

assis-toi auprès de la rose trémière

picore dans les cerises publiques

allonge-toi près des ruches en zone non constructible

allonge-toi sur la margelle, pieds nus dans le bassin

tombe dans un demi-sommeil

où le Grand Lustucru retrace

voie romaine et boulevard monarchique

cours baroque, sente IGN

avenue Grand Siècle, dérive-situ

venelle Urbain II, autoroute-Pompidou

rocade années 80, lignes GPS

soulève une trame immense, pulsée

par des sillages rapides

des ciels démentiels / perceptions en giboulées, suspendues

autour des centres les plus lointains

parmi les foules au ralenti

rassemble un instant les contraires

- bassins vivants & bâtiments opaques -

où la troupe ondoie sans couler

quelque chose nous dit que ça arrive

jusqu'au néon violet du dernier bar

sur un carrefour tendu

à travers la zone qui fait relâche

laisse dériver le ciel

ça va déboucher au fleuve, par une résurgence

envahie d'arbres-papillons

Samuel et Maryla déplient une carte parallèle

et on arrive

au grand marché-aux-poissons de Tokyo

une brise vient de la mer

après le talus de la voie ferrée

brasse dans l'air les odeurs

de fruits de mer et crustacés japonais

transformés en baklavas et merguez

par les amicales turques
sur le terrain à nu des entrepôts ferroviaires
Francesca dit aux femmes venues à notre rencontre
on se balade dans Tokyo

elles rient sans nous traiter de fous
on continue de parler en douces possédées
pieds décollés sans effort, poussées
dans le dos par les vents marins
tête renversée à un autre bout du monde

télépathie-walkie à distance, shoot
amoureux le nez en l'air
dans la peau de Tokyo et hors de nous
en redescende dans le quartier de la gare
avenue de l'Union Soviétique
on passe invisibles comme des doubles citadins

traversant deux villes à la fois et d'autres
villes dans la ville, trous de ver
résurgences et traces encore fraîches
lignes de pente, lisières de désir
longs détours et circonvolutions

pour attraper un bus-fantôme
suivre les diagonales des ruisseaux
passer outre la fermeture des parcs
franchir le gué entre deux secteurs
rater encore une fois le passage

*pardon mesdames on cherche la deuxième à droite
première à gauche / et la suite*

enfante un chemin sans terminus
depuis nos quartiers de vie
vus à l'envers jusqu'aux dehors inconnus

ressentis du dedans, tisse un nœud émouvant

à gauche et à droite

dans le plexus solaire

au point de nous laisser étranges

fébriles quand vient le moment

de lâcher les fils

pendant que le Grand Lustucru continue au loin

- Merci -

aux complices du Grand Lustucru

à Thierry pour les discussions initiales

aux passant·e·s de l'Hôtel des Vil·e·s pour leur bon accueil

à Marianne pour l'élan joyeux et les remarques précises

à Antoine, Claudia, Francesca, Maryla, Noé, pour les retours de lecture